

Aicardiana

2^e série — n° 27 — 15 juin 2019

▪ *Poète du combat, combattant de la paix*

Textes de Dominique AMANN

Poèmes de Jean AICARD

Notes et Documents

- *Blanche Poupon*
- *Laurent Halet*
- *Charles Mayol et sa veuve*
- *Eva Dorel*
- *Georges Laborde*

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 27

| | |
|--|-----|
| <i>Éditorial.</i> Dominique AMANN | 5 |
| <i>Poète du combat, combattant de la paix.</i> | 7 |
| Textes de Dominique AMANN. Poèmes de Jean Aicard | |
| I. Les poèmes de la guerre | 7 |
| II. Jean Aicard et Félix Mayol | 55 |
| III. Noël 1914 | 79 |
| IV. 1916. Le. Le rappel de l'or | 89 |
| V. Correspondances de poilus | 99 |
| VI. 1918. Caius Marius | 115 |
| Notes et Documents | 137 |
| Blanche Poupon | 139 |
| Laurent Halet | 140 |
| Charles Mayol et sa veuve | 141 |
| Eva Dorel | 142 |
| Georges Laborde | 143 |

ÉDITORIAL

Ce dernier numéro consacré à l'œuvre de guerre de Jean Aicard traite de sa poésie.

Les grands poèmes, comme *Le Témoin* ou *Le Sang du sacrifice*¹, ayant été publiés par *Aicardiana*, la présente livraison sera consacrée aux poèmes fugitifs confiés pour la plupart à des périodiques et qui, pour n'avoir pas été rassemblés en recueils, sont aujourd'hui très difficilement accessibles.

Ils révèlent un poète compatissant à toutes les misères, animé d'un espoir constant du triomphe de la civilisation sur la barbarie, mais aussi d'une grande violence contre les horreurs perpétrées par l'ennemi et sa philosophie de force et de violence.

La parole est également donnée à des « poilus » du front, poètes fort amateurs oubliés des lettres, modestes rimailleurs dont la production — souvent trop prosaïque — parseme toutefois de fleurettes rustiques la boue des tranchées et éloigna pour quelques instants l'obsession sinistre de la mort imminente : entreprise émouvante qui témoigne que, dans le pire des univers, la Poésie reste un ultime recours de la Pensée.

¹ AICARD (Jean), « Le Sang du sacrifice », nouvelle édition, *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, 15 juin 2015, 185 pages ; texte original publié selon les directives de l'auteur ; introduction et notes par Dominique Amann. — AICARD (Jean), « Le Témoin », nouvelle édition, *Aicardiana*, 2^e série, n° 26, 15 décembre 2018, pages 7-103, introduction et notes par Dominique Amann.

Enfin, quelques actions particulières de Jean Aicard au cours de la guerre — sa tournée avec Félix Mayol en 1914-1915, la Noël de 1914, le rappel de l'or en 1916 ou le Monument aux deux victoires en 1918 — achèveront ce panorama de la poésie de guerre de notre écrivain en offrant l'occasion de publier ses poèmes les plus significatifs.

Avec ces quatre numéros — 24 à 27 — *Aicardiana* aura ainsi proposé à ses fidèles lecteurs une étude approfondie de l'œuvre de guerre de Jean Aicard, obligé par les circonstances de quitter son inspiration habituelle pour adopter une poésie de combat. Mais il sut entrer dans cette singulière aventure sans renier ses valeurs les plus fondamentales, résumées dans ce quatrain :

L'Allemagne n'a pas compris ce doux mystère :
Le sens du nom de Jésus-Christ,
Et que tout l'avenir, ciel promis à la Terre,
C'est le cœur éclairant l'esprit !

Dominique AMANN

POÈTE DU COMBAT, COMBATTANT DE LA PAIX

AICARD (Jean),
Les Jeunes Croyances, IV, 1

Texte de Dominique AMANN
Poèmes de Jean AICARD

I — LES POÈMES DE LA GUERRE

La vie de notre écrivain fut rythmée par les conflits qui agitérent la France et l'Europe : il naquit le 4 février 1848 dans un pays bouillonnant de fièvre et d'agitation populaire, prélude aux journées des 22-25 février qui mirent à bas la monarchie de Juillet et permirent à Alphonse de Lamartine de proclamer la II^e République ; il grandit sous un Second Empire usurpé, parcouru d'aspirations à la liberté et à la démocratie ; il entra dans l'âge adulte au moment de la guerre de 1870, quand la défaite française permit aux Allemands de prendre l'ascendance en Europe ; il vécut la première guerre mondiale en même temps que la maladie qui allait l'emporter et la mort de sœur. bercé par les idées généreuses des mouvements utopistes alliées à un christianisme social et à une ardente foi républicaine, Jean Aicard resta toute sa vie à l'écoute des opprimés et des asservis, magnifiant par ses vers leurs luttes et leurs aspirations.

Dès les premières semaines du conflit, Jean Aicard « entra en guerre » et débuta son combat en distribuant, à divers pé-

riodiques, des poèmes ardents, passionnés, d'un patriotisme vibrant et d'une profonde humanité.

Le dépouillement systématique des archives de l'auteur² et de nombreux périodiques m'a permis de retrouver cent trente poèmes, très inégalement répartis : en 1914, quarante poèmes ; en 1915, vingt-sept poèmes ; en 1916, six poèmes ; en 1917, seize poèmes ; en 1918, douze poèmes ; en 1919, cinq poèmes et deux poèmes en 1920³. Cette production annuelle est donc régulièrement décroissante, soit en raison de circonstances particulières de la vie du poète⁴, soit parce qu'il se consacrait à la rédaction des grandes œuvres de cette période — théâtre, poésie, philosophie morale — ou au soutien des œuvres en faveur des blessés, convalescents et familles démunies.

8

² Voir, aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, les ébauches, brouillons, états intermédiaires, mises au net, manuscrits ou dactylographiés, de la plupart des poèmes de la guerre, notamment : carton 1 S 32, n° 232 « Cahier deuxième », cahier manifold dont les originaux ont été détachés ; carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », n° 354, gros paquet de poèmes copiés sur des pages de cahier manifold ; carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », n° 361, vrac de poèmes ; carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIV », chemise « La guerre infâme » ; carton 1 S 37, « Manuscrits XVII », n° 367, poèmes dactylographiés ; carton 1 S 37, « Manuscrits XX », poèmes ; carton 1 S 38, n° 398, cahier manifold dont les originaux ont parfois été détachés ; carton 1 S 38, « Manuscrits XVI » ; carton 1 S 39, n° 405, vrac de manuscrits et dactylographies ; carton 1 S 39, dossier XVIII, ébauches, fragments.

³ Il existe encore vingt-deux poèmes, non datés et non datables.

⁴ Son accident de voiture le 31 janvier 1915 à Toulon puis une intervention chirurgicale au mois de juin suivant (cf. *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, 15 juin 2015, « Les blessures de la vie », pages 151-155) et, dans le même temps, le décès de sa sœur (cf. *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, 15 juin 2015, « La mort de Jacqueline », pages 162-167) ; les prodromes de la maladie qui l'empor-

Jean Aicard avait pensé rassembler ses poèmes de la guerre en un recueil intitulé *La Guerre infâme*⁵, mais ce projet n'aboutit pas. Dans une page de notes non rédigées, le poète esquisse la définition de cette guerre infâme, qui est celle que font les Allemands : infâme pour avoir été préparée sournoisement ; infâme par la violation préméditée de la neutralité de la Belgique ; infâme par la férocité des procédés de guerre, en Belgique d'abord puis en France ; infâme parce que consciente et raisonnée. Mais cette infamie portait en elle-même les germes de son futur échec : « La Belgique — c'est le châtiment de la violation de son territoire — donne à la France le temps d'improviser la préparation des cœurs et des armes et à l'Angleterre une raison décisive d'intervenir⁶ ».

Avec quarante poèmes pour les cinq derniers mois de l'année 1914, Jean Aicard a été parmi les premiers écrivains engagés dans la guerre. Il a mis dans cette œuvre toute son inspiration généreuse, ses élans affectifs et la force de son esprit, nourrissant sa foi patriotique de sa foi chrétienne, justifiant son espoir d'une victoire du Droit sur la Force par la certitude du triomphe

9

tera en mai 1921 ; l'achat de la maison de Solliès-Ville le 14 septembre 1916 et sa transformation en musée provençal (*Aicardiana*, n° 8, octobre 2014, pages 22-27).

⁵ « Le conférencier, dont on connaît le talent comme orateur et comme lecteur, nous dira, en effet, quelques-uns des morceaux les plus émouvants d'un futur livre, qu'il intitule : *La Guerre Infâme* » (*Le Petit Var*, 36^e année, n° 12560, dimanche 11 avril 1915, « Informations locales », page 3, colonne 1 ; voir aussi *La République du Var*, 22^e année, n° 7311, lundi 12 avril 1915, « Chronique locale », page 2, colonne 1).

⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIV », chemise « 1^{re} partie. La Guerre infâme »

inéluçtable de la civilisation sur la barbarie et des grandes vertus chrétiennes sur les entreprises maléfiçues.

La production de l'année 1914 est très intéressante car elle met en place les principales thématiques qui vont diriger notre écrivain tout au long des hostilités :

— l'inspiration patriotique : à l'heure où la Patrie court le plus grand danger, celui de son effondrement matériel et moral, chaque citoyen doit apporter toutes ses forces à sa défense ;

— l'inspiration politique : la Justice et le Droit doivent prévaloir sur la force brute et aveugle ;

— l'inspiration philosophique : le Bien triomphera sur le Mal.

Une poésie patriotique

10

De tous temps les poètes ont célébré leurs gouvernants... mais avec des projets bien opposés. Trop de poètes ont flatté les vices de leurs rois et princes, leur ambition et leur vanité :

Nous avons vu Marot, le gentil poète de François I^{er} et son compagnon à Pavie, remplir l'office d'entremetteur officieux auprès de la *Grande* et de la *Petite Bande* ; après lui, Remy Belleau et Desportes, profaner leur muse en célébrant les charmes et pleurant la mort des mignons de Henri III ; enfin Malherbe, l'auteur des strophes magistrales sur la chute de Marseille et l'avènement de Henri le Grand, devenir le chantre des folles amours d'un roi grison. Le fier génie de Corneille s'incline un moment devant l'astre d'un nouveau Jules (Mazarin), comme devant le coffre-fort de Montauron. Boileau lui-même, l'honnête et rigide censeur, verse à pleins bords, dans sa coupe poétique,

Ce nectar que l'on sert au Maître du tonnerre,

et dont ne peut se rassasier Louis XIV. Voltaire, le chantre de la *Henriade* et de Fontenoy, tresse ses plus belles guirlandes pour une Pompadour, et, chose pire encore, rime ses derniers vers pour une Du Barry⁷.

tandis que d'autres écrivains surent s'élever à de plus nobles inspirations, notamment aux jours des épreuves et des deuils, pour affermir des âmes brisées, fortifier des caractères abattus, ranimer des espérances mortes : la poésie fut ainsi tantôt une consolatrice apportant le baume apaisant sur des plaies douloureuses, la guerrière entraînant les troupes au combat, la combattante célébrant les victoires. Aux heures les plus sombres des désastres nationaux comme aux instants inoubliables des plus grandes résurrections, la poésie lyrique sut toujours réconforter les affligés, entretenir l'espérance dans des cœurs inquiets et magnifier la bravoure et l'héroïsme des humbles.

Par ailleurs, dès les premières chansons de geste du Moyen Âge, Histoire et Poésie ne firent qu'un : la première apportait le fonds — faits et personnages — que la seconde embellissait, amplifiait, magnifiait pour frapper les âmes et les imaginations. Les deux sœurs restèrent unies au cours des siècles et, de leur union, naquirent des chefs-d'œuvre immortels, depuis la médiévale *Chanson de Roland* jusqu'à la prodigieuse *Légende des siècles* de l'Exilé de l'Empire.

Après la défaite de 1870, la première guerre mondiale offrit à l'Histoire et à la Poésie l'occasion d'une nouvelle collaboration : l'énormité du conflit devenu mondial, l'importance considérable des intérêts en jeu, l'affrontement inédit d'ambitions nationales exacerbées suscitèrent une production littéraire iné-

⁷ LENIENT (Charles), *La Poésie patriotique en France au Moyen Âge*, Paris, librairie Hachette et C^{ie}, 1891, pages XI-XII.

11

puisable qui mobilisa l'énergie des plus grands poètes comme des plus modestes rimailleurs. La presse nationale, régionale ou locale colporta leurs œuvres dans toutes les maisons ; les écrivains et journalistes devinrent ainsi de véritables combattants, désignés comme tels par l'ennemi lui-même comme l'atteste ce poème de Jean Aicard :

*Aux journalistes d'Angleterre*⁸

Méfiez-vous. Prenez bien garde, journalistes !
Vos écrits sont notés. Les Prussiens ont des listes.
Ceux d'entre vous, Anglais, qui sont mécontents d'eux,
Par ordre exprès de leur grand chef Guillaume II,
Seront collés au mur, dès qu'il vous prendra Londres.
Ils contestent aux cœurs le droit de leur répondre !
Ces gens, que pour leur cruauté nous méprisons,
Ont recruté des assassins dans leurs prisons,
Et nous ne pourrions pas, nous que leur crime écrase,
Défendre la justice au moins par une phrase
Qui dénonce le crime à tous les piloris !

12

⁸ Voir archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », n° 354, manuscrit autographe, cahier manifold pages 31-32, daté à la fin « 20 7^{bre} », soit le 20 septembre 1914 ; cartons 1 S 36, « Manuscrits XIII », n° 361 et 1 S 37, « Manuscrits XVII », n° 367, une dactylographie en trois exemplaires, ici publiée. — Ce poème est précédé d'un court chapeau : « Voir l'in vraisemblable note de menace adressée par le bureau de la presse allemande à tous les journaux de la capitale de l'Angleterre. Et reproduite par le Gaulois du 17 septembre 1914. » On trouve en effet, dans *Le Gaulois*, 49^e année, 3^e série, n° 13487, jeudi 17 septembre 1914, page 2, colonne 3, « Offensive contre la presse anglaise », la copie d'une note du 3 septembre précédent adressée par le Bureau de la presse

Nous devons étouffer aimablement nos cris !
En pleine guerre et dans l'universel tumulte,
Les peuples, sous les baïonnettes et l'insulte,
Se tairaient, pour complaire à ce peuple bandit !
Retenez qu'ils ont peur d'un mot juste et bien dit.
Continuons. Traînons au plein jour l'infâmie
Et puisque la parole est leur pire ennemie,
Dénombrons leurs hideux forfaits ; proclamons-les !
Ils n'ont pas encore pris l'Angleterre aux Anglais !
Et quand ils nous feraient étrangler par des braves,
Nous libres écrivains français, anglais ou slaves,
On répondrait ceci, truisme incontesté :
« Tout assassin voudrait tuer la vérité. »

Par l'importance de son œuvre, Jean Aicard fut un des maîtres français de cette poésie patriotique. Il distribua ses vers à de nombreux périodiques français, notamment aux *Annales politiques et littéraires* qui lui ouvrirent largement leurs colonnes.

13

allemande à Londres : « *Herr redaktor*. Apprenez que tout ce que vous pouvez publier dans votre feuille mensongère est soigneusement noté. Vous avez reconnu, en maintes occasions, que nous, Allemands, savons arranger nos affaires. C'est la vérité ! Chacun des chiffons de papier, c'est-à-dire tout journal anglais, est minutieusement examiné par ordre de notre souverain maître. Tous les auteurs d'articles dirigés contre notre patrie sont inscrits sur une liste. Lorsque nous serons à Londres, c'est-à-dire vers le milieu du mois prochain (*sic*), ces auteurs seront arrêtés et fusillés comme des chiens hargneux, des menteurs qu'ils sont, en un mot comme des bêtes. Nous ne vous oublierons pas [...]. »

Dans ses poèmes, il exalta souvent la grandeur de la France :

L'Union sacrée⁹

« Moi, je suis pour les rois de France !
République, c'est désarroi ;
Je combats pour cette espérance :
Relever mon pays sous le sceptre du roi. »

« Moi, j'aime notre République,
Belle, malgré plus d'une erreur ;
Je combats, d'un cœur stoïque,
Et pour les droits de l'homme et contre un empereur ! »

« La France, c'est la fille aînée
de l'Église et, devant l'autel,
Ma vie en hostie est donnée
À toi, France, martyr du Christ universel ! »

« Je combats pour la délivrance
De ce pauvre peuple allemand !
Pour l'idéal humain de France,
Pour la paix, qui conquiert le monde lentement ! »

⁹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », n° 354, manuscrit autographe, cahier manifold pages 10-12, daté à la fin « 29 7^{bre} », soit le 29 septembre 1914 ; cartons 1 S 36, « Manuscrits XIV » et AmT 1 S 37, « Manuscrits XVII », n° 367, dactylographie, 1 page ; carton 1 S 37, « Manuscrits XX », une coupure de presse, probablement des *Annales politiques et littéraires*, version ici publiée.

« Et moi, je combats pour défendre
Simplement, contre des voleurs,
Mes enfants dans leur âge tendre,
Mon champ et ma maison, ma vieille mère en pleurs. »

« Je suis votre mère la France !
Dans mes flancs douloureux je vous ai tous portés,
Et je vous tiens unis, tous, tous sans différence,
Dans mon cœur douloureux, vous tous qui combattez
Avec un même cœur, sous l'étendard de France,
Pour tous les idéals et toutes les beautés ! »

Il souligna l'importance d'une patrie, patrie nationale garantissant la paix et le travail, mais aussi bonne mère apportant la fierté et la joie :

Pour ceux qui veulent la paix¹⁰

À vingt ans, gâtés par des mères
Qui n'avaient pas le cœur romain,
Nous étions bercés de chimères,
Nous chantions : « Paix au genre humain ! »
Mais nous avons appris, en vaincus que nous sommes,
Un idéal plus près des hommes.
Pauvre femme, tu me trompais
Avec ta faiblesse attendrie !...
Il faut d'abord avoir une patrie
Pour avoir le calme et la paix !

¹⁰ *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1624, dimanche 9 août 1914, page 115, colonnes 1-2.

Et ceux qu'un mot rend gais ou tristes,
Qui voient en beau même le mal,
Les poètes et les artistes,
Les poursuivants de l'Idéal,
Ceux-là disaient souvent : « Nous, citoyens du monde ! »
Ils étaient dans l'erreur profonde,
N'oubliant qu'un double détail :
L'art libre, la langue chérie !
Il faut d'abord avoir une patrie
Pour avoir l'art et le travail !

Bien des hommes de toute sorte
(Leurs beaux discours nous ont trahis)
Disaient : « La patrie ? eh, qu'importe !
L'homme est libre par tout pays ! »

Les plus profonds disaient que partout l'âme altière
Peut rester libre et forte, entière !
Mais, depuis, la France est en deuil :
Ils pleurent l'Alsace meurtrie !
Il faut d'abord avoir une patrie
Pour avoir la force et l'orgueil.

Le long de la forêt ombreuse,
Près de l'eau, dans les sentiers creux,
L'amour attendait l'amoureuse,
L'amante appelait l'amoureux,
Et les couples disaient : « Que nous fait tout le reste ?
Nous avons le bonheur céleste !... »
Ils disent, pleurant à leur tour :
« Ayons une race aguerrie !
Il faut d'abord avoir une patrie
Pour avoir la joie et l'amour ! »

Il célébra les soldats qui, parfois en famille, défendaient la patrie sur le front :

*Les Castelnau*¹¹

Avec les trois couleurs, saluons, Renommées,
Ce beau nom : Castelnau. Ses fils sont aux armées.
Il en a trois, et lui, général, est fier d'eux
Qui combattent avec entrain Guillaume II.

Or, sous le feu, ce général, cet heureux père
Donne, sur le terrain où son armée opère,
Des ordres à plusieurs officiers attentifs :
« Par-là, ce mouvement, Messieurs, pour tels motifs... »

¹¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », n° 354, manuscrit autographe, cahier manifold pages 74-77 ; cartons 1 S 36, « Manuscrits XIV », 1 S 36, « Manuscrits XIII », n° 361 et 1 S 37, « Manuscrits XVII », n° 367, trois dactylographies de deux pages chacune ; c'est la troisième qui est ici publiée, portant quelques corrections autographes. — Le général d'armée Édouard de Currières de Castelnau (1851-1944) commandant la II^e armée française au début de la première guerre mondiale, fut un des grands chefs militaires de ce conflit. Marié à Toulouse le 29 novembre 1878 avec Marie Françoise Jeanne Barthe de Mandegourg, il eut une douzaine d'enfants et la plupart de ses fils embrassèrent la carrière militaire ; trois d'entre eux furent tués à l'ennemi : Gérard, saint-cyrien, lieutenant au 7^e régiment d'infanterie, mort pour la France le 7 septembre 1914 à la ferme des Mandres (Marne) ; Xavier, sous-lieutenant au 4^e bataillon de chasseurs à pied, mort pour la France le 20 août 1914 à Morhange (Alsace), la date de son décès permettant de dater ce poème de la fin du mois d'août 1914 ; François-Hugues (1895-1915), sous-lieutenant au 8^e régiment d'artillerie, mort pour la France au bois de Givenchy (Pas-de-Calais) le 1^{er} octobre 1915.

Il s'interrompt, voyant venir un capitaine :

« Qu'y a-t-il ?

— Général, la chose est trop certaine :

Je suis chargé de vous dire... Mon général... »

Troublé, ce messenger s'expliquait assez mal...

« Allez donc !

— Votre fils Xavier... mort héroïque...

— Ah ? bien. »

Le général a réprimé, stoïque,

Le cri du père, et tous ont le cœur remué.

Le messenger de mort, qu'un geste a salué,

S'éloigne et, calme, beau de douleur contenue,

Le général a dit : « Messieurs, je continue... »

Trouves-tu tes Français dignes de tes Romains,
Corneille ? et pouvons-nous croire aux beaux lendemains ?

Mais la mère, au pays natal, que dira-t-elle
Lorsqu'on lui portera cette phrase mortelle :
« Madame, en bon soldat, l'un de vos fils est mort » ?

On peut se croire lâche en ayant un cœur fort ;
En nos mères vaillance à faiblesse est unie.
C'est pourquoi celle-là chaque jour communie :
Elle appelle d'en haut un courage exalté.

Comme elle s'agenouille avec sérénité
Devant lui, ce matin-là, le prêtre se demande,
Ne voyant en ses yeux qu'une paix douce et grande,
Si la mère connaît la mort de son enfant.
D'un air navré, dont à grand peine il se défend,
Il se rapproche. Et dans ses doigts tremble l'hostie.

Et par ce tremblement la mère est avertie...

Mais, tranquille sous la menace, l'œil au ciel,

La grande résignée a murmuré : « Lequel ? »

ou bien encore le jeune « Émile Després » qui n'hésita pas à
abattre un officier allemand¹².

Et il appela tout un chacun, — femmes, enfants, vieillards, —
à garder leurs âmes enflammées pour soutenir les armées com-
battantes :

Le courage au logis¹³

Et nous, dans cet affreux chaos qui nous entoure,
Nous aurons notre utile et notre humble bravoure.
Vivre pendant qu'on meurt est un rude devoir.
Oh ! rêver ces combats que l'on ne peut pas voir !
Rester ferme devant la nouvelle mauvaise,
Et savoir, au besoin, sourire à la française,
Tandis qu'on porte un cœur qui tremble à tout moment,
Et revivre et mourir cent fois, patiemment !
Oh ! souffrir nuit et jour, avec une pensée
Sur la frontière en flamme uniquement fixée !
Croire nos fils tantôt vaincus, tantôt vainqueurs ;
Chasser, à coups d'espoir, le doute de nos cœurs ;
Être en songe à côté de ceux que la mort touche ;

¹² Voir, ci-après, pages 69-72.

¹³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », n° 354, manuscrit autographe, cahier manifold pages 48-51 ; *Les Annales politiques et littéraires*, 33^e année, n° 1671, dimanche 4 juillet 1915, page 25, colonne 1, version ici publiée.

Entendre un mot : « Maman », dernier cri de leur bouche,
 Et nous femmes, et nous pères, nous les vieillards,
 En nous penchant sur eux, fermer leurs yeux hagards,
 Dans un songe effrayant qui sans fin recommence,
 Sans laisser notre esprit sombrer dans la démence !
 C'est notre tâche ; un morne oubli naît quand on dort ;
 Chaque réveil ramène une angoisse de mort,
 La vision du vrai qui ressurgit, soudaine,
 Dont on s'étonne, et qu'on sent réelle à grand-peine,
 Est-ce possible ? Eh ! oui, c'est vrai ! Le monde entier
 Se rue à ce carnage horrible, sans quartier,
 Sans pitié, formidable, unique dans l'Histoire !
 Que dit-on, ce matin ? Pas encor de victoire !
 Notre héroïsme à nous, c'est, tout en souriant,
 D'avoir un cœur navré, muet et patient.
 C'est, femmes ou vieillards que l'on choyait naguère,
 De souffrir au logis tous les maux de la guerre,
 En sauvant l'espérance, en préservant la foi !
 Il faut dire : « Ces deux forces-là, hors de moi
 Jaillissant par mes yeux, courant par ma parole,
 Jusqu'à nos fils ainsi l'âme de France vole,
 Leur arrive au milieu de l'ouragan de fer,
 Et passe en beaux frissons dans leur âme et leur chair.
 Mon espoir lutte en eux : il faut donc que j'espère ! »
 Ta force d'âme accroit l'âme de ton fils, père !
 Et le vœu de la mère, exaltant les enfants,
 Fit d'eux, plus d'une fois, des héros triomphants !
 La force brute reste à jamais tributaire
 De la foi, de l'idée auguste, — du mystère,
 Et l'humble paysanne est utile, qui croit
 Que la France vaincra, puisqu'elle a le bon droit.
 Le désespoir n'est pas défaillance innocente.

Donc, que l'espoir grandisse avec l'horreur croissante !
 Mères, vos fils par vous ne seront pas trahis.
 Renoncer à l'espoir, c'est trahir le pays.
 Les plus faibles, s'ils ont des âmes enflammées,
 Sont, du fond des logis, les soutiens des armées.

Une poésie politique

Dès le début de la guerre, les Belges puis les Français furent frappés par la violence et l'inhumanité des attaquants et Jean Aicard se fit l'écho de ces préoccupations :

Allemands et Vandales¹⁴

À voir les Allemands se ruer sur de beaux pays qu'ils dévastent, à les voir massacrer les populations inoffensives, incendier les plus magnifiques monuments, *on ne comprend pas* et l'on s'écrie tous les jours : « Ah ! les Vandales ! » Croit-on vraiment que ce soit là un jugement sévère et conforme à la justice ? Il n'en est rien, on fait injure aux Vandales : les Allemands sont pires. Faux civilisés et faux barbares, ils sont monstrueux.

Les Vandales étaient des sauvages vrais, des appétits en quête de proie obéissant en aveugles aux lois naturelles qui veulent qu'ayant faim on mange, fût-ce son semblable. On ne reproche pas à des bandes de loups affamés d'être cruels parce qu'ils attaquent troupeaux et berger. On se défend contre eux sans haine et sans mépris.

On n'est pas un criminel parce qu'on est un loup, un lion ou un tigre et qu'on dévore vivantes de très innocentes gazelles.

¹⁴ *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12457, mardi 29 décembre 1914, page 1, colonne 6, et page 2, colonne 1. Article précédemment publié dans *L'Information*.

Le crime sans nom des Allemands, c'est d'avoir une culture ; c'est d'être des conscients raisonnants et hypocrites.

C'est d'employer à leur œuvre de mort et de ruine des engins perfectionnés par une science dont ils ont ravi les secrets aux races qui sont seules dignes de la détenir, parce qu'elles ont le culte de la Justice et du Droit.

C'est d'être des chrétiens et d'agir au rebours du suave conseil évangélique, en osant se réclamer de Dieu le Père !

Leur crime, c'est d'être des philosophes et de faire parler au banditisme le langage sacré de la sagesse ! C'est de mettre leur dialectique au service du pire mensonge. Leur mensonge est tel qu'ils nous font la plus impardnable des offenses en nous croyant assez sots pour en être dupes.

Le crime des Allemands, ce n'est pas d'être un peuple abruti par une discipline automatique, c'est d'avoir des intellectuels qui ont voulu et forcé cette discipline, qui l'admirent et qui la défendent.

On ne peut que pardonner aux Vandales, hordes ignorantes que la faim rend furieuses. On ne pardonne pas à la nation qui organise savamment le meurtre, le vol, le viol, l'incendie, la dévastation.

Que dit l'Allemagne intellectuelle ? Ceci textuellement : « Le hêtre dans la forêt étouffe tout autour de lui pour vivre et s'élever par-dessus les autres végétaux. Il a raison. Sa force c'est son droit. » Et encore : « Le tigre dans la jungle égorge les proies dont il a besoin pour vivre. Sa force, c'est son droit. C'est sa force qui fait de lui le roi légitime de la jungle. »

Il est vrai que l'homme a pu légitimement autrefois vivre à la façon du hêtre et régner à la façon du tigre ; mais il y a beau temps qu'il n'est plus un végétal ni une brute des forêts. Il a sans doute marché — dans les temps préhistoriques — à quatre pattes. Il s'est, depuis, mis debout, il a levé les yeux vers les

astres. En se réclamant des fatalités impérieuses de l'instinct, la honteuse Allemagne nous donne le spectacle d'une intellectualité à quatre pattes et qui plonge dans des chairs crues une gueule rouge de sang.

Or, comme il existe une conscience humaine universelle, l'Allemagne, qui le sait bien, a eu peur tout à coup de la réprobation du monde. Alors, toujours intellectuelle et philosophante, cette Bête d'Apocalypse a osé dire : « On me reproche bien injustement ma férocité à la guerre. Faut-il que le monde soit injuste, jaloux et méchant ! J'ai fusillé, c'est vrai, des prêtres, des enfants et des femmes. J'ai quelquefois mis mes soldats à l'abri derrière un troupeau de femmes, d'enfants et de vieillards français ou belges, comptant bien avec sagacité que l'ennemi naïf ne voudrait pas tirer sur les siens. J'ai incendié des villages entiers, usines, châteaux et chaumières. J'ai, sans raisons militaires et même sans aucune autre raison avouable, bombardé et fait crouler de précieux monuments, des chefs d'œuvre d'architecture, des bibliothèques, des musées et des cathédrales. Et l'on a crié au Vandale ! On a eu tort ! Je ne suis pas le Vandale ignorant. Je suis l'Allemagne consciente, sublime, et toutes ces horreurs, je les ai commises par humanité ! Vous en comprenez pas ? Vous allez comprendre : j'ai réfléchi beaucoup et j'ai pensé, dans ma sagesse, que plus la guerre que j'apporte sera horrible, et plus tôt les populations lassées, terrorisées, sentiront, vaincues par l'excès brusque de leurs souffrances, qu'il faut faire la paix à tout prix. Obtenir rapidement un terme aux angoisses de mon ennemi. Vous voyez bien que je suis une race de pitié, de douceur, de délicatesse, de tendresse, une race chrétienne enfin, et digne des respects du monde civilisé. »

Vous savez tous, lecteurs de France, que, accusée de férocité, l'Allemagne intellectuelle a plaidé ainsi sa cause. Ces choses épaisses ont été dites. L'Allemagne a pu croire que l'univers

imbécile, le tribunal universel de l'opinion, admettrait la pureté, la sainteté secrète de ses intentions ! L'Allemagne parlant ainsi voulait se donner les attitudes d'un ange suave tissant un voile d'innocence avec des fils de la Vierge ! Le monde a ri ; il n'a vu qu'un ours maniant des poutres et s'efforçant de jongler avec ! Non, ce ne sont pas là d'ingénus barbares, d'excusables Vandales ; ce sont des civilisés coupables, dont les invraisemblables ruses sont dévoilées. Toutes les abominations qu'ils commettent ont été préméditées et nous connaissons le vrai, l'unique mobile de l'effroyable agresseur. Que personne donc ne dise plus : « Il est impossible de comprendre leur rage de destruction. Apparemment, ils ont perdu la tête ! Quand ils subissent une déconvenue, il faut croire que leur orgueil s'affole, et alors, ils se vengent, sans raisonner, sur les gens et sur les choses. Ce sont des impulsifs et des inconscients. » Ne répétez jamais plus ces choses. Tous leurs actes sont raisonnés point par point, et voulus. Ce sont de faux barbares, si le mot « barbare » veut dire *non cultivé*. Ce sont de vrais cultivés au contraire ; vous savez bien que certains jardiniers (tel Nietzsche) ont pour idéal de produire des monstres.

Le fond de leur pensée, le voici :

« Nous sommes un peuple prolifique. Nous avons besoin de terres nouvelles pour nous y installer et y vivre. La Belgique et la France sont sous notre main. Elles seront à nous bientôt, mais à quoi nous serviront-elles si, une fois allemandes, elles continuent à être encombrées de Français et de Belges ? Détruisons les individus ! Nous ne pouvons le faire qu'à la faveur de la guerre... vite, des pastilles incendiaires ; vite, des prétextes à tout fusiller. Faisons place nette pour demain ! *Deutschland über alles !* »

En tournant vers le tribunal universel leur visage d'hypocrisie, ils vont répétant : « Nous vous paraissions cruels ? Quelle

erreur ! Combien de fois faudra-t-il vous dire que si nous menons une guerre terrifiante, ce n'est qu'afin de rendre plus vite à nos vaincus les douceurs de la paix ?... Dieu, qui nous juge, ne s'y trompe pas ! Si nous sommes horribles, c'est par bonté d'âme ! »

Le maire de Lyon, M. Herriot, l'a écrit ici même : il faut, chaque jour davantage, par des enquêtes, par des témoignages irrécusables, établir que cette guerre, c'est le grand crime allemand, afin qu'après les heures d'indignation et de colère, resplendisse l'aube de la justice.

Mais, en attendant, n'essayez pas de ramener au calme d'un juge de profession les victimes du crime allemand : leur fureur est utile ; leur colère est sacrée.

Et les racines de cette barbarie ont souvent été attribuées au philosophe allemand Nietzsche et à sa théorie du Surhomme, incarnation de la Volonté de puissance :

LE SURBOCHE¹⁵

- Vous n'ignorez pas qu'il y a deux morales.
- J'en connais un bien plus grand nombre, me répondit un jour un arriviste d'avant la guerre.

¹⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 8, pièce n° 27 : article tiré d'une tribune libre de *L'Information*, dont la date n'est pas mentionnée. — Le substantif « surboche » a été popularisé par l'écrivain André Beaunier (1869-1925), qui l'a ainsi défini : « Je les appelle des sur-Boches, parce qu'ils prétendent à être, selon Nietzsche, des surhommes : seulement ils ne sont que des sur-Boches en effet. Ce qu'ils poussent au paroxysme, ce n'est pas l'intelligence, la vertu, la puissance humaines : c'est l'orgueil, la cupidité, la sauvagerie boches. » (*La Revue hebdomadaire*, 24^e année, n° 14, 3 avril 1915, page 75).

L'esprit d'arrivisme, n'en doutez pas, fut une des formes de l'invasion allemande ; car il y eut, avant celle des armées de Guillaume, une sournoise et audacieuse invasion allemande, avec Nietzsche pour général.

Sournoise parce qu'elle dissimulait la portée de leur dessein qui était la préparation de l'invasion armée ; audacieuse parce qu'elle déployait un drapeau d'orgueil. Le fourbe Nietzsche s'avancait au pas de parade, reniant, semblait-il, sa patrie, feignant de la blâmer pour en mieux imposer l'esprit, et annonçant à l'univers un *surhomme* qui, — nous le voyons aujourd'hui — n'était que le *surboche* !

Pendant longtemps, toutes les fois que nous avons une occasion de rendre hommage, en poètes ou en romanciers, à l'esprit de bonté, au sacrifice, au dévouement, à l'idéal enfin qui, depuis vingt siècles, fait l'espoir, la fierté, l'enchantement et la grandeur du monde — beaucoup nous répondaient par des sarcasmes, des précisions expérimentales, des ironies spirituelles et un parfait dédain. Et l'on nous citait Nietzsche, le maître éblouissant, le conculcateur de la pitié, l'inventeur de l'orgueil, l'apôtre de l'individualisme effréné : « Il faut développer son *moi*, à tout prix, en toute liberté, dans le sens de ses dispositions naturelles... Que rien ne t'arrête ; méfie-toi surtout des sottises compassions ; c'est elles qui te seraient la plus grande entrave. Sois dominateur. L'humanité est une tourbe vile. Sois grand au-dessus d'elle, sans tenir compte de ses gémissments. La vie superbe et périlleuse, voilà ce que tu dois rechercher. Elle te mènera à être un surhomme, c'est-à-dire un homme au-dessus de tous les autres hommes — et cette gloire sera pour toi le bonheur suprême ! »

Nous connaissions déjà ce discours. La légende sacrée, où tout se trouve, nous montre Jésus, sur le toit d'une maison, tenté par un diable, vraiment naïf en la circonstance : « Écoute-

moi, suis-moi, et le royaume de la terre t'appartiendra ! » Mais les yeux divins du Fils de l'Homme regardent ailleurs et plus haut. Un idéal matériel est une conception trop grossière pour retenir, fût-ce, un instant, son attention. Et le diable en est pour sa courte honte.

Nietzsche n'a rien inventé. Son surhomme, au théâtre, s'appelle parfois don Juan. Ce personnage sans pitié, extravagant d'orgueil, se rend un jour à un rendez-vous galant, dans une calèche à quatre chevaux. Les chevaux sont lancés au grand galop. Tout à coup, le cocher les retient parce qu'il voit un vieux, un pauvre vieux, qui traverse la route et qui infailliblement sera renversé si les bêtes ne sont pas maîtrisées. Or, dans ce vieillard un peu sourd et inattentif, don Juan a reconnu son propre père. Mais il est, lui, don Juan, le prototype du surhomme, il court à son plaisir, à sa passion, et n'accepte pas de retard ! il crie à son cocher : « Plus vite donc, au contraire, imbécile ! » Et il passe, en effet, sur le corps sanglant du vieil homme. À la bonne heure ! voilà un admirable héros, et un idéal bien servi !

Tout le danger de l'idée Nietzscheenne, l'apercevez-vous clairement ? Il faut le voir en ceci qu'elle a exalté et fortifié matériellement la collectivité allemande, la nation, la race faites pour la produire, l'appliquer et en tirer toutes les conséquences utiles, — tandis qu'elle affaiblissait et désagrégeait, chez l'ennemi, c'est-à-dire en France, telle ou telle âme individuelle coupée de sa base, comme on peut le dire aujourd'hui sans risquer d'être incompris.

Cela vous semble singulier que, fortifiant les uns elle affaiblisse les autres ? Réfléchissez cependant que la malignité, qui est la force propre des démons légendaires, c'est l'affaiblissement et la déchéance des héros.

Dans l'idéal militaire et politique de l'Allemagne tel que le

viennent de formuler ses intellectuels, on retrouve tous les caractères, sans exception, de la pensée Nietzscheenne — mais au profit de la nation considérée comme une individualité. L'Allemagne ne demande pas à chacun de ses enfants, le don libre de soi, le don touchant et magnifique. Non. Ses gouvernants se sont emparés des âmes individuelles, par des procédés pédagogiques ; ils les ont amalgamées pour ainsi dire, en sont fait comme un bloc plastique où chaque âme, noyée dans les autres, n'a plus de désir, de volonté, que ceux de la masse compacte et redoutable, uniquement pénétrée du génie funeste de ses éducateurs, des Bismarck et des Nietzsche, c'est là ce que les philosophes appellent l'organisation de l'Allemagne.

Pendant que s'opérait cette création, cette unification monstrueuse dans laquelle se noient liberté et dignité individuelles, la morale de Nietzsche ne parvenait qu'à détacher du groupe français quelques esprits, en assez grand nombre pourtant pour qu'on sentît que l'idéal latin perdait, çà et là, chez nous, du terrain. Les traîtres éducateurs allemands envahissaient le domaine de la pensée française. Beaucoup de nos jeunes gens parlaient avec insolence du droit qu'on a de « vivre sa vie », serait-ce en foulant aux pieds le voisin, tandis que, au nom des mêmes principes, un peuple unifié jusqu'à ne faire qu'un seul individu, proclamait son droit d'établir sa puissance et sa gloire sur les autres peuples écrasés. Ce peuple, c'est le *Surboche*.

Il croyait les âmes de France corrompues, il a pu s'apercevoir de son erreur. Devant le péril qu'il fait courir à la liberté et à la dignité humaines, chères à tout Français, il a vu, il voit encore chacune des individualités françaises, dans la même minute, se donner volontairement à toutes les autres ; il a vu l'amour nécessaire se créer subitement et resplendir en nous. Et cet amour est une puissance impondérable, dont aucun mé-

canisme, si savant soit-il, dont aucun matérialisme n'aura raison. Cet idéal, qui est le vrai, a, lui aussi, ses armes matérielles, sa science et son expérience, mais, par-dessus tout, il a cette puissance — d'être la destinée même de l'homme.

Quant au surhomme, on connaît sa fin, c'est celle de don Juan, c'est celle de Nietzsche, ce sera demain celle du *Surboche*.

Jean Aicard a proclamé à de nombreuses reprises que, dans les relations internationales, la Justice et le Droit devraient toujours prévaloir sur la force brute et aveugle.

Le poète a opposé dans plusieurs poèmes deux conceptions de la guerre : la conception française dans laquelle le soldat respecte son adversaire et les populations civiles qu'il conquiert ; et la conception allemande qui accorde tous les droits — y compris les pires ! — au vainqueur.

I *La Prusse*¹⁶

Quoi ! tu fais, peuple carnassier,
Prusse, en tes fils, chrétiens d'acier,
Renaître le païen borusse¹⁷ ?
« Je suis la Prusse. »

¹⁶ Ces deux poèmes, « La Prusse » et « La France » — pour lesquels le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon conserve, dans le carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », n° 354, un manuscrit original, cahier manifold pages 36-37 et 38-39 ; et, carton 1 S 37, « Manuscrits XVII », n° 367, une dactylographie — sont datés respectivement « 23^{7bre} » et « 22^{7bre} », soit le 23 et le 22 septembre 1914. Ils ont été publiés ensemble dans un périodique qui paraît être *Les Annales politiques et littéraires*, ver-

Pourquoi prier, d'un air humain,
À genoux, mais poignard en main,
Casque pointu sous un capuce ?

« Je suis la Prusse. »

Tu vis de guerre, en pleine paix,
Comme un boa, vampire épais,
Toujours gorgé du sang qu'il suce !

« Je suis la Prusse. »

Vois tes ennemis, compte-les :
Le gai Français, le grave Anglais,
Tout l'empire immense du Russe !

« Je suis la Prusse ».

Pour asservir peuples et rois,
J'égorgerais Dieu sur sa croix.
C'est moi la force et moi l'astuce :

« Je suis la Prusse. »

II **La France**

Quoi ! tu consoles leurs blessés
Qui, contre toi, par toi pansés,
Gardent leur haineuse espérance ?

« Je suis la France. »

Tu dis : « Ils sont bien malheureux ! »
Et ta main douce écrit pour eux,
À leur mère, un mot d'espérance ?...

« Je suis la France. »

Tu leur porte un livre, un fruit...
Tue veilles près d'eux, chaque nuit,
Pour qu'ils rêvent mieux d'espérance ?

« Je suis la France. »

« Un blessé n'est plus Allemand :
Avec un même cœur aimant,
Je donne à tous même espérance :
Je suis la France.

« Je suis l'amour ; et peuple ou roi,
Le monde, qui combat pour moi,
A mis en moi son espérance :

Je suis la France ! »

Portant sa réflexion à un niveau plus spirituel, le poète imagine les prières que les deux peuples, de tradition chrétienne, peuvent adresser à leur Dieu unique :

La prière du Germain¹⁸

Guillaume est grand : Dieu n'est pour lui qu'un vieux compère.
Sabaoth¹⁹ et lui, deux tout-puissants, font la paire.
À Dieu, qui lui répond sans doute : « Majesté »,

sion ici publiée. Ces deux poèmes ont été fondus en un seul, « France et Prusse », chanté par Félix Mayol (voir ci-après pages 67-69).

¹⁷ Le « borusse » est l'ancêtre des prussiens.

¹⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », n° 354, manuscrit autographe, cahier manifold

32

César parle en copain, très sûr d'être écouté.
Dans la même seconde, il assassine et prie.
Chez son peuple, la guerre étant une industrie
Lapidaire (ce mot restera), le succès
Pour ce héros n'est pas l'honneur, c'est l'or français.
Donc, sans honte, il demande à Dieu, qui tient sa banque,
Un lot de dix ou vingt milliards, qui lui manque.
Alors, tandis qu'avec son sceptre impérial,
Il fait à ses soldats affamés le signal
D'ouvrir le feu, tandis qu'il crie à ses bons reîtres :
« Massacrez tout, enfants, vieillards, femmes et prêtres !
Bombardez la Croix-Rouge et le clocher », il dit,
Avec la ruse inconsciente d'un bandit :
« Vous le voyez, Seigneur, l'Univers me déteste !
Allemands, tournez-vous vers la bonté céleste !
Priez d'un cœur soumis, priez très humblement,
Et le ciel bénira mon doux peuple allemand.
Seigneur, vous savez bien que j'aime la paix sainte !
Quand je parle en guerrier, c'est toujours par contrainte,
Et parce que l'Europe est jalouse de moi.
Si j'entre en guerre, hélas ! vous savez bien pourquoi :
C'est pour vous conserver l'Alsace et la Lorraine,
Car vous ne voulez pas, Seigneur, qu'on les reprenne ;
Je vous les garderai, mon Dieu, mais aidez-nous !
Voyez, mon peuple entier vous en prie à genoux ! »

pages 29-30 ; carton 1 S 37, « Manuscrits XVII », n° 367, une dactylographie en deux exemplaires datée « 27 août ». Le poème a paru dans *Les Annales politiques et littéraires*, 33^e année, n° 1652, dimanche 21 février 1915, page 261, colonne 3, version ici publiée.

¹⁹ Dans l'Ancien Testament, le titre *Yahvé Sabaoth* désigne Dieu dans sa fonction de Dieu des armées.

En ces termes, où tant de bonhomie éclate,
César compte abuser Dieu, mauvais diplomate ;
Ce projet ridicule et veule, c'est le sien ;
Mais Dieu, naïf comme un Français, n'en verra rien.

Ainsi Sa Majesté, bigote et meurtrière,
Déshonore à la fois l'Épée et la Prière.

*La prière des Francs*²⁰

Il faut dompter la crainte et maîtriser les larmes.
La France est en péril. L'Europe a pris les armes.
Ici, les Allemands, debout par millions.
Là, Paris, Liège, Anglais, Slaves, cinq nations,
Le sabre au poing, au cœur une haine commune,
Et notre sol, où couve une antique rancune,
Hier volcan éteint, se réveille en grondant.
Le monde va flamber comme un enfer ardent.

« Ô Dieu de Jeanne d'Arc, vois quels martyrs nous sommes !
Vois l'ombre de la mort sur tous nos jeunes hommes !
Dieu saignant, Dieu vaincu, prends la France en pitié,
Puisqu'elle est, comme toi, l'amour crucifié !
Prends en pitié l'enfant et la mère, les femmes
Et les vieux tels que moi, dont les tremblantes âmes
Rêvaient ton règne sur la terre et par-delà !
Toute l'humanité t'implore, écoute-la,
Justice trop muette au fond du vide immense !

²⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, « Manuscrits XIII », n° 361, manuscrit autographe, 3 pages, daté à la fin « 22 août », soit le 22 août 1914.

Voici les Allemands : Attila recommence !
L'innombrable ennemi, brute au cœur déloyal,
Veut tuer à jamais le Droit, notre idéal !
C'est cette seule mort, Dieu juste, qu'on redoute :
On la sait impossible, et cependant on doute !
Ô Dieu de la douleur, par qui la Terre apprend
Que toute la grandeur humaine n'est qu'Esprit,
Révèle à nos enfants, servants de la justice,
Que le salut du monde est dans le sacrifice. »

Or, tandis que partout, sous le fer, sous le feu,
Tant d'êtres jetteront vers nous le grand adieu,
Nos âmes à nous, gens d'un âge sédentaire,
S'affoleront de tous les malheurs de la Terre ;
Nous aurons, nuit et jour, dans nos cœurs déchirés,
La vision des fils, des frères massacrés !
Il faudra cependant, plus haut que nos misères,
Porter nos cœurs, sauver les espoirs nécessaires.
C'est pourquoi, lorsqu'autour de nous, tant d'innocents
Tomberont, morts muets et blessés gémissants,
Que tant de faibles mains auront pour œuvre pie
De plier les linceuls, d'effiler la charpie,
Je veux, moi, n'ayant plus que cela pour devoir,
Dire nos faits les plus réconfortants à voir ;
Je volerai sur les chemins de nos armées,
Guerrières par l'amour de la Paix enflammées,
Je dirai l'ennemi, ses hontes, ses revers,
Et, — le cœur soutenu par le rythme des vers, —
En témoin douloureux, j'écrirai pour l'Histoire
Une page d'horreur, de justice et de gloire.

Jean Aicard condamna toutes les horreurs perpétrées au nom
de la Force qui permettait tout à un envahisseur animé du pire

égoïsme. Il leur opposa un monde où « le cœur éclairerait l'esprit » :

*Le droit des fauves*²¹

Fier des sèves qui font éclater son écorce,
Un hêtre a dit, parlant en roi :
« Je suis un arbre immense, et mon droit, c'est ma force :
Je tuerai tout autour de moi.

« La forêt, dont ma tête a surmonté le dôme,
Tremble sous moi, seul souverain ;
Les racines ont peur, dans leur obscur royaume,
De mon lent travail souterrain... »

Un tigre a dit, hurlant sa rage dans les jungles :
« Je suis aussi rusé que fort ;
Je joue avec ma proie, et le jeu de mes ongles
Ajoute une horreur à la mort !

« Le cerf fuit devant moi, sans espoir de refuge,
Quand il est seul dans le désert...
Qui pourra m'arrêter ? Qui se fera mon juge,
Quand j'égorge l'homme ou le cerf ? »

« Tous les crimes d'État sont de bonnes besognes,
Dit Bismarck. Pendons ! Fusillons !
Faire la guerre, c'est engraisser de charognes
Les champs de blés ou de houblons.

²¹ *Les Annales politiques et littéraires*, 33^e année, n° 1681, dimanche 12 septembre 1915, page 316, colonne 3.

« Qui pourra me juger ? La Prusse, c'est ce hêtre
 Qui veut dominer les forêts ;
 C'est, dans la jungle, où son appétit règne en maître,
 Le tigre aux ongles toujours prêts.

« Mon devoir, consacré par la loi naturelle,
 C'est de prendre ce qui m'accroît.
 Ma force vient de Dieu : n'ayant pas Dieu contre elle,
 Elle est divine, elle est le droit. »

Ce testament de leur Bismarck, l'affreux ministre,
 Nietzsche, affreux corrupteur, l'écrit ;
 Et Guillaume, incarnant leur doctrine sinistre,
 Réalise enfin l'Antéchrist...

Ainsi, pour ces servants d'un Dieu qui se blasphème,
 L'injustice est un don du ciel ;
 Et leur esprit déchu, se reniant soi-même,
 Rejoint l'instinct matériel !

Vils Germains ! vous pensez tout comme les Primates
 Dans les cavernes ont pensé ;
 Mais vos lointains aïeux marchaient à quatre pattes :
 L'homme, depuis, s'est redressé.

Ô brutes d'Allemagne ! on vous doit ce spectacle :
 Des tigres vêtus en troupiers,
 Ayant visage humain — satanique miracle ! —
 Et marchant debout sur deux pieds !

L'animal, à ses bas instincts soumis sans lutte,
 N'est jamais son propre vainqueur...

L'homme, lui, dominant ses appétits de brute,
 Sent un dieu naître dans son cœur.

L'homme, divin dompteur de la matière énorme,
 Monte, en esprit, bien au-dessus...
 L'homme est si grand qu'un dieu, sur terre, a pris sa forme,
 Le fils de l'homme, c'est Jésus.

L'Allemagne n'a pas compris ce doux mystère :
 Le sens du nom de Jésus-Christ,
 Et que tout l'avenir, ciel promis à la Terre,
 C'est le cœur éclairant l'esprit !

Sans générosité, la Force est sans prestige.
 Teutons, soûls de haine et de sang,
 Voyez donc contre vous s'unir, par un prodige,
 Tous les cœurs du monde pensant !

Entre ennemis, égaux par la force du glaive,
 Quand le triomphe est incertain,
 Celui qu'un grand désir de justice soulève,
 Celui-là commande au destin.

Nul triomphe n'est sûr quand la gloire est infâme,
 Un guerrier juste est le seul grand ;
 La gloire vraie exige une victoire d'âme :
 L'amour est le seul conquérant.

Et il célébra l'union de toutes les Nations contre la Barbarie :

*La moderne croisade*²²

C'est la Croisade. Eh oui, qu'il croie ou non en toi,
Christ, le monde moderne en ta tendresse a foi.
D'un mot que tu jetas dans la terre féconde,
L'arbre immense a jailli, dont l'ombre est douce au monde !
Tous les penseurs, les plus libres, les plus hardis,
Négateurs de ton ciel et de ses paradis,
Souhaitent de les voir réalisés sur terre,
Et c'est toi que Calas remercie en Voltaire !
La Pensée affranchie est ta vassale encor ;
Le meilleur d'elle est un denier de ton trésor ;
L'altruisme, c'est ta charité sous un voile ;
C'est pour avoir levé les yeux vers ton Étoile
Que l'homme, avec des yeux mieux voyants, plus humains,
Sait marcher plus heureux dans ses tristes chemins.
Qu'il te confesse ou non, qu'importe ! et que t'importe,
Si ta bonté de Dieu survit à la foi morte !
Non, tu n'as pas maudit les hommes pour si peu :
Tu restes l'éternel, qu'on t'appelle ou non Dieu.
Tu ne recherches point, — tu nous l'as dit toi-même, —
Les honneurs de ce monde, et, pourvu qu'on s'entr'aime
Et que du Christ humain la terre ait hérité,
Toi, Dieu, tu nous souris dans ton éternité !

Christ vivant ! l'Allemagne insulte à ton beau rêve !
C'est pourquoi, tout armé, le monde se soulève :

²² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », n° 354, manuscrit autographe, cahier manifold pages 14-18, daté à la fin « 18 7^{bre} », soit le 18 septembre 1914 ; *Les Annales politiques et littéraires*, 33^e année, n° 1658, dimanche 4 avril 1915, pages 441-442.

C'est la Croisade ! Eh oui, les peuples et les rois
Se lèvent pour la croix de Rome, et pour la croix
Que Genève dessine en rouge sur ses flammes,
Et pour la croix secrète, immortelle en nos âmes !
Ah ! vous usurpez Dieu, sire empereur, kaiser !
Il ne parle qu'à vous ? et vous en êtes fier !
Vous et Dieu, vous tenez sous votre pied le monde,
Et l'incrédulité de la France est profonde,
Et nous serons, par vous, pour cela, châtiés !
Mais où voit-on, chez vous, nos bontés, nos pitiés ?
Dieu n'est qu'avec ces dons éternels de sa grâce :
Il vous fuit ; il vous juge ; il maudit votre race ;
Vous avez beau prier, et, parlant en son nom,
Confondre son tonnerre avec votre canon,
Dieu, qui prend à merci les chrétiens que nous sommes,
N'est qu'avec la justice et l'idéal des hommes.
Empereur, qui priez sans ployer les genoux,
Vous mentez ! Et le Christ vivant n'est qu'avec nous !

Germain vils qui tirez sur les Croix de Genève,
C'est au nom de l'amour que la France se lève !
La France est devant vous la chrétienne sans peur.
Le Quirinal, qui vous observe avec stupeur,
Sent se confondre, en la même pitié des hommes,
Les deux cœurs, hier encor désunis, des deux Romes !
Auprès d'un pape mort, Benoît XV, à genoux,
Déjà saigne, à son tour, de sa pitié pour nous ;
C'est Rome encor, là-bas, qui pleure en Roumanie ;
Confucius, lointain, mais sage, vous renie ;
Çakya-Mouni²³ s'indigne, et les rajahs hindous

²³ Autre nom de Bouddha.

Vous surveillent de loin avec leurs grands yeux doux ;
Mahomet vous méprise, et l'Afrique immobile
S'éveille à notre appel, toute, arabe et kabyle,
Et — vous tombés — elle dira : « C'était écrit »,
Car Mahomet sait rendre hommage à Jésus-Christ.
Oui, c'est bien la Croisade et c'est la guerre sainte !
L'Angleterre, dont les océans sont l'enceinte,
Tient fixés ses yeux clairs sur vous, sombres géants,
Et vous menace avec la voix des océans !
Et le Tsar de Pologne et le Tsar de La Haye,
Père des Slaves dont le nombre vous effraie,
Le Tsar au bon cœur, pape et roi, Nicolas Deux,
Qui compte vos hauts faits et les juge hideux,
Nicolas II, que la douleur française touche,
Contre ta force brute, Allemagne farouche,
Brandit à l'horizon le glaive éblouissant
Dont la poignée est une croix teinte de sang !

40

Allemands, vous avez contre vous la Pensée ;
Toute l'humanité debout et courroucée
A pris la croix, et Christ a dit : « Voici mon jour,
Puisque la guerre unit mes peuples dans l'amour ! »

Mais aussi, il n'hésita pas à signaler un fait remarquable, celui d'un Allemand humain :

*Les deux Allemands*²⁴

Nancy. L'hospice. Deux officiers allemands,
Tous deux blessés, tous deux à leurs derniers instants.

²⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », n° 354, manuscrit autographe, cahier manifold

Le major dit : « N'auriez-vous pas une pensée
Qu'il vous plaise savoir après vous exaucée ? »
Et sa voix de soldat est pleine de douceur.

L'un des deux Allemands reste l'envahisseur.
Soulevé sur son lit, bombant encor le torse,
Fier comme à la parade, il répond avec force :
« Je regrette, en mourant, d'avoir reçu vos soins,
Français ! »

Ces mots ayant contristé les témoins,
Il meurt content, roidi dans une haine infâme.

Alors, l'autre officier, tout près de rendre l'âme,
Dit : « J'ai vécu longtemps en France et j'ai compris,
Français, vos cœurs loyaux et vos nobles esprits.
La France est un pays sacré, cher à tout homme...
J'ai dans ce portefeuille une très forte somme,
Une fortune ; elle est à vos blessés. Merci ;
Adieu, Messieurs. »

Bayard, Duguesclin et Coucy,
Chevaliers d'autrefois, venez mettre une palme
Sur ce mort glorieux, aux yeux clairs, au front calme...
Que nos champs envahis lui soient un doux tombeau
Et couvrons son cercueil avec notre drapeau.

41

pages 94-95, daté à la fin « 3 sept », soit le septembre 1914 ; et carton 1 S 36, « Manuscrits XIII », n° 361, dactylographie, 1 page. Ce poème a été composé d'après un fait réel, publié par *La République du Var*, 21^e année, n° 7113, mardi 8 septembre 1914, « Récit d'une réfugiée », page 1, colonne 2.

Une poésie philosophique

Jean Aicard eut toujours la certitude que le Bien triompherait inéluctablement sur le Mal : il y a là comme un leitmotiv que le poète développa dans toutes ses œuvres du temps de guerre.

La pape Pie X étant mort le 20 août 1914, Jean Aicard imagina que c'était l'agression des Germains qui l'avait tué :

*La mort du pape*²⁵

À cette heure où la mort a seule la parole,
Tout prend une grandeur suprême de symbole.

Le doux représentant du Christ a supplié
Deux empereurs²⁶ d'avoir l'Univers en pitié,
De ne pas reclouer sur le bois d'infamie
Et de ne pas percer de leur lance ennemie
L'humanité que Dieu place au-dessus des rois,
Et d'épargner la Mère, appuyée à la croix.
Mais des deux empereurs, sourds aux pitiés du pape,

²⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », n° 354, manuscrit autographe, cahier manifold pages 34-35 ; dans les cartons 1 S 36, « Manuscrits XIII », n° 361, 1 S 36, « Manuscrits XIV » et 1 S 37, « Manuscrits XVII », n° 367, trois dactylographies identiques, la première ici publiée. — Pie X est mort le 20 août 1914 ; son successeur Benoît XV fut élu le 3 septembre 1914.

²⁶ François-Joseph I^{er} (1830-1916), empereur d'Autriche et roi de Hongrie ; et Guillaume II (1859-1941), neuvième et dernier roi de Prusse, troisième et dernier empereur allemand.

L'un dit à l'autre : « Prends les clous, le marteau ; frappe !
Mets l'Homme en croix ! »

François-Joseph, obéissant,

Dit : « C'est fait. »

Aussitôt, l'autre empereur de sang,
Guillaume, a pris la lance et, dans la chair auguste,
Déchiquetée, il a navré l'esprit du Juste.
Alors un cri courut : « Lamma sabacthani »,
Avec un grand frisson, dans l'espace infini ;
Et comme pour marquer, par un signe sublime,
Qu'ils ont connu le nom sacré de la victime,
Lorsque les deux bourreaux ont frappé sans remord,

Le doux représentant du Christ, le Pape, est mort.

ou bien :

*Sous le marteau d'ivoire*²⁷

Sur son lit, mort, dans ses habits pontificaux
Le Pape. — Un cardinal, qu'assistent ses égaux,
Tient le petit marteau d'ivoire, dont il frappe
Trois coups légers, sonnante mat, sur le front du Pape :
« Ô Pie, êtes-vous là ? Grande âme, êtes-vous là ? »
Et l'âme qui, tantôt, sereine, s'envola
Vers les sphères d'en haut, vers les harmonies,

²⁷ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », n° 354, manuscrit autographe, cahier manifold pages 36-37 ; dans les cartons 1 S 36, « Manuscrits XIII », n° 361, et 1 S 37, « Manuscrits XVII », n° 367, deux dactylographies identiques, ici publiées. Poème écrit au début du mois de septembre 1914 puisqu'il cite Benoît XV.

Crie au monde, du fond des splendeurs infinies :
 « La coupe des douleurs a débordé pour moi,
 Et notre seigneur Dieu, le doux Christ, le seul roi,
 M'a rappelée, afin qu'en cette heure d'angoisse,
 Au cœur de tout chrétien la pitié monte et croisse.
 Mon Dieu me rappela vers lui, dans sa bonté,
 Comme un ambassadeur par un prince insulté.
 Le Dieu de la tendresse a souffert dans mon âme ;
 Deux princes l'ont remis en croix ! Ma mort proclame
 Qu'ils ont tendu vers lui la coupe des horreurs
 Et qu'il s'est détourné de ces deux empereurs !
 J'étais vieux. Trop de sang coule. Dieu clôt mon règne
 Par pitié pour mon cœur où la charité saigne.
 Mais sa force éternelle est dans mon successeur.
 L'Élu du Christ, puissant par la seule douceur,
 Par la paix, qui vaincra contre toute apparence,
 Benoît XV, aimera notre fille la France !
 La France, bonne aux plus humbles, même mauvais,
 Appelle et souffre à l'heure affreuse où je m'en vais !
 Malgré bien des erreurs, elle a la grâce en elle,
 La vérité, l'amour, la justice éternelle,
 Et si l'on éteignait l'astre qui la conduit,
 Le monde épouvanté tomberait dans la nuit ! »

Durant toute la guerre, le poète caressa l'espoir que la civilisation l'emporterait sur la barbarie, et le christianisme sur le paganisme :

*La France éternelle*²⁸

Il s'était dit : « Ce peuple est en déliquescence.
 Je suis le champion du monde, la Puissance

²⁸ *Revue hebdomadaire*, 23^e année, samedi 19 septembre 1914, page 2.

Sans égale, le grand uhlan plein de vertus.
 Mes soldats sont de fer, sous leurs casques pointus
 Et, sur l'or pur du mien, l'aigle de Prusse éploie
 Son aile, et les éclairs du soleil, qu'il renvoie,
 Maintiennent ébloui l'Univers effaré.
 Qu'un peuple me résiste, il sera massacré ;
 Je n'ai qu'à menacer de me mettre en campagne,
 Et moi, vrai successeur du pieux Charlemagne
 Qui commanda les Francs et qui fut un Germain,
 Je tiendrai sous mon pied le genre humain, demain.
 Mon cœur d'airain fait corps avec ma rude armure,
 Et mon armée, en temps de paix, rend un murmure
 Comparable à celui de l'immense Océan.
 Je suis l'Empereur rouge et sombre, le géant
 Qui parcourt en trois pas le globe, son royaume,
 Et déjà l'avenir tremble au nom de Guillaume.
 Il dit, jeta les yeux sur la France, et reprit :
 C'est le pays charmant où l'oranger fleurit :
 Je l'aurai ; je boirai ses vins ; j'aurai ses femmes...
 Mes reîtres ! aiguisez le tranchant de vos lames !
 Chargez mes lourds canons ! gonflez mes zeppelins !
 Je ris du sot orgueil dont ces Français sont pleins,
 Et puis, leurs romanciers, aux libertés trop grandes,
 Font rougir en secret mes vierges allemandes.
 C'est même la raison qui m'excite le plus
 Contre ces histrions vraiment trop dissolus.
 Napoléon brida ces faux idéologues ;
 Je les méprise ; ils sont libéraux, démagogues,
 Anarchistes ; ils ont Jaurès ; ils ont Hervé ;
 Grâce à Viviani, le jour est arrivé
 Pour moi, d'utiliser leurs luttes intestines !
 Marchons ! races du Nord contre races latines !

Et comme l'Univers tremble au bruit de mon nom,
 Dès que j'aurai tiré quelques coups de canon,
 Sur ce peuple, blessé qu'il faut bien que j'achève,
 Leurs ouvriers, pour me complaire, feront grève.
 On va voir à ce cri : *la patrie en danger*,
 Leurs quinze ou vingt partis haineux s'entr'égorgent !
 Clemenceau foudroiera Poincaré qu'il déteste ;
 Les camelots du roi l'aideront... Pour le reste,
 Comptez sur Dieu, car j'ai sur lui quelque ascendant...
 Il convient d'abolir un peuple décadent. »
 Or, la France, tandis qu'ainsi pensait le Reître,
 Soi-même se croyait ce qu'on la vit paraître,
 Un pays divisé, perdu de factions,
 Et prêt, en plus d'un sens, aux dissolutions,
 Favorable à la paix, même au prix de la honte,
 Attendant le héros qui relève et qui dompte,
 Ou le torrent des Huns qui vient tout submerger,
 Quand un cri s'éleva : La France est en danger !
 Alors — le monde entier admira ce spectacle —
 Notre France — quel dieu fit pour elle un miracle ? —
 La France aux cris discords, aux partis furieux,
 Se regarda, se vit avec de nouveaux yeux...
 Cela fut merveilleux comme dans les histoires :
 La scène, ou s'agitaient nos haines provisoires,
 Disparut, comme sur l'écran d'un cinéma
 Meurt le songe qu'un feu, vite éteint, anima...
 Et l'on vit tout à coup paraître, fière d'elle,
 Immobile et debout, la France essentielle,
 Prête à lutter pour que l'idéal soit vainqueur,
 La France de toujours, celle qui n'a qu'un cœur.
 On vit cela ! Devant la menace de guerre,
 Une France hurlante, et qui portait naguère

Son bonnet phrygien de travers sur son front,
 Se tut... Quel fier silence en réponse à l'affront !
 Grave, elle se taisait, pour retrouver son âme
 De dignité, d'orgueil et d'héroïsme en flamme.
 Quel silence, du nord au midi ! du levant
 Au couchant ! Quel silence éloquent, émouvant,
 Calme, quoique gonflé de colère — sublime !...
 Où sont les ennemis acharnés du régime ?
 Que dit Jaurès ? que dit Hervé ? que dit Maurras ?
 ils songent, sans rien dire : « Ô France, tu vaincras ! »
 Et vers ce seul espoir le cœur de tous s'élance...
 Oh ! ce jour-là, comme il fut beau, notre silence !
 Tout à coup, dans ce calme, éclate un coup de feu.
 Vraiment Guillaume alors put se dire que Dieu
 À Voltaire, à Hugo même, préférerait Goethe :
 Jaurès assassiné, c'était la grande émeute,
 La moitié des Français contre l'autre moitié,
 Bref, un peuple en désordre aisément châtié.
 Mais non ; le coup de feu, dans le silence triste,
 Retentit seul, tuant le grand socialiste,
 Sans qu'un des siens nous fit entendre un cri haineux,
 Et même leur douleur resta muette en eux :
 La France renaissait contre toute apparence,
 Et Maurras et Hervé ne songeaient qu'à la France.
 Allons ! les cuirassiers ! les uhlands ! en avant !
 Galopez, cavaliers de mort, en soulevant,
 Derrière vous, au lieu d'une noble poussière,
 L'horreur qu'inspire à tous la cruauté guerrière !
 Mais ne vous croyez pas vainqueurs avant la fin !
 Pillez, brûlez ! Et si les affres de la faim
 N'ont pas réduit bientôt vos masses courroucées,
 Nos mitrilles pleuvront sur des hordes lassées,

Sur leurs chefs, que le czar indigné marque au front ;
 Nos aéros, dans vos zeppelins entrèrent ;
 Le sol vous vomira, soulevé par les mines ;
 Vous ne vaincrez jamais qu'une France en ruines,
 Et si Dieu permettait ce triomphe germain,
 Vous finiriez chassés par un miracle humain :
 Notre sol, secouant votre victoire brève,
 Enfanterait quelque nouvelle Geneviève.
 Geneviève éleva la croix : le Hun s'enfuit !
 L'immortelle Pallas, dont la lance reluit,
 Au front du Parthénon la brandit sur Athènes :
 Le Hun s'enfuit ! Telle est la défaite certaine,
 Fauves Germains, que vous promettent nos enfants !
 Vous finirez vaincus, fussiez-vous triomphants,
 Car Paris brille, aux yeux du monde, comme un phare
 Et l'Univers n'acceptant plus d'être barbare,
 L'avenir ne peut être à l'Attila prussien :
 Il est à l'idéal français — libre et chrétien.

Et il crut toujours au triomphe inéluctable de tous les martyrs, à l'image des premiers chrétiens qui permirent à leur doctrine de franchir les siècles :

*Triomphe des martyrs*²⁹

L'amour est une force et qu'on n'arrête point,
 Mais si ses chevaliers ont une épée au poing,

²⁹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », n° 354, manuscrit autographe, cahier manifold pages 38-42 ; cartons 1 S 36, « Manuscrits XIII », n° 361 et 1 S 37, « Manuscrits XVII », n° 367, dactylographie, 2 pages, ici publiée. Le poème est daté « 2 septembre » sur le manuscrit, probablement 1914.

Alors la force brute est bientôt tributaire
 De l'idée, à la fois glaive, flamme, — et mystère.

Voici dix-neuf cents ans, le vieux monde romain
 Sur l'univers, dompté par sa puissante main,
 Fit peser, comme un joug de fer, la force seule.
 Vercingétorix meurt, serf, en tournant la meule.
 Un César, obéi partout mais détesté,
 Trône, monstre d'orgueil et de férocité ;
 La Gaule est enchaînée à son char de victoire ;
 Un Néron, applaudi comme histrion notoire,
 Livrait, dans l'affreux cirque, aux fauves rugissants,
 Vierge, enfant et vieillard, les chrétiens innocents
 Qui priaient, dévorés tout vivants par les bêtes
 Sous les regards haineux de trente mille têtes.
 Ils n'avaient que leur foi pour arme ; rien de plus :
 Ils croyaient ; ils portaient, en des cœurs résolus,
 L'amour, foyer futur, alors humble étincelle,
 Déjà brûlante au cœur du païen Marc-Aurèle.
 Ils croyaient ; et la foi, du mourant au vivant,
 Invisible, courait, comme passe le vent,
 D'arbre en arbre, à travers une forêt immense,
 Semant partout la vie, immortelle semence !
 Oui, les martyrs étaient sans arme et même nus,
 Mais ils rêvaient de beaux avenir inconnus,
 Et la foi qu'ils se transmettaient les uns aux autres
 Fit triompher enfin le Dieu des douze apôtres.
 Et pourquoi ? parce que le monde a pour destin
 De monter vers l'amour, but unique et certain ;
 Et sans halte, à jamais, qu'il brille ou qu'il se voile,
 L'humanité poursuit cette marche à l'Étoile.
 Ô France ! tu vaincras demain, puisque tu sais

Que, tout entier, le monde a pris un cœur français,
 Que l'Europe n'accepte pas d'être asservie
 Et qu'elle aime sa foi libre, plus que la vie !
 Ô France ! tu vaincras demain, puisque tu crois !
 Dans tes vieux carrefours, c'est vrai, plus d'une croix,
 Sur un socle aux débris croulants, gît renversée,
 Mais l'esprit de la croix survit : c'est ta Pensée.
 Le symbole lui seul sur le sol est gisant ;
 Mais l'Esprit pur en toi, France, est toujours présent ;
 Justice, Droit, Pitié, les seuls dieux que tu nommes,
 Sont l'invincible espoir, tout l'avenir des hommes,
 Le splendide avenir vers lequel nous allons
 Même par les chemins les plus noirs, les plus longs,
 Ou même en piétinant une sanglante fange !
 L'univers ébloui suit ton glaive d'archange.
 César peut blasphémer le Droit : il t'est sacré,
 Et tu crois en ce Dieu, comme l'autre adoré,
 Et qui triomphera des monstres, comme l'autre !
 Les chrétiens sous Néron ? leur histoire est la nôtre,
 Mais nous ne sommes pas livrés nus, désarmés,
 Aux lions rugissants, aux tigres affamés !
 Nous brandissons, martyrs armés, l'étrange glaive
 Où flambe la splendeur de notre divin rêve,
 Et le réticulaire³⁰ a beau venir sur nous,
 Il doit tomber dans son filet, sur les genoux ;
 Les fauves rentreront, rampants, dans leur tanière ;
 La victoire que nous aurons, c'est la dernière,
 Mais la France, martyr pour l'amour et le Droit,
 Soldat d'un Dieu voilé, vaincra — puisqu'elle croit.



³⁰ Le véritable nom de ce gladiateur est « rétiaire ».

La victoire des Alliés vint exaucer les vœux de notre poète et combler ses espérances ; il vit se lever une nouvelle aurore : le règne rétabli du Droit et de la Justice. Il put ainsi espérer, au terme de son existence, l'avènement d'un avenir de l'humanité où le cœur éclairerait l'esprit.

*Wilson*³¹

La France libre est vieille avec un jeune cœur.

Un mauvais roi, sûr d'être un conquérant vainqueur,
 S'est dit : « J'écraserai la dernière espérance
 De ces dégénérés qui sont la vieille France.
 Je ris de l'idéal auquel ce peuple croit.
 J'écraserai dans l'œuf le vain rêve du droit ;
 Par l'astuce, par les poisons, par l'incendie,
 Moi, fort, j'abolirai la race abâtardie.
 Peuple de fer, que seuls ses maîtres font plier,
 Mon peuple, ayant appris la haine en écolier,
 Hier espion savant, se fera tueur d'hommes ;
 Et l'Univers saura quel grand peuple nous sommes.
 L'Univers sera mien quand j'aurai dans le sang
 Tué le droit. Le droit n'est qu'un songe naissant.
 Ce n'est qu'un rêve, un mot, mais, à l'appel d'un rêve,
 Il arrive parfois qu'un monde se soulève.
 J'abolirai l'esprit en massacrant les corps ;

³¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits X », n° 339, manuscrit autographe, 5 pages, la page 3 en partie refaite. Ce poème apparemment inédit met en scène Thomas Woodrow Wilson (1856-1924), vingt-huitième président des États-Unis d'Amérique (deux mandats, 1913-1921).

Tuer fut, de tout temps, l'action des vrais forts ;
 Et ce qui fut dans tous les temps se légitime
 Par la durée et le triomphe, et rien n'est crime
 Quand le tueur est prince et peuple le tué.
 Le monde est à ces jeux royaux habitué
 Par des mille et mille ans d'histoire universelle.
 La gloire est un soleil sur du sang qui ruisselle.
 Le droit c'est, dans sa gangue, un espoir contesté
 Où couve un dangereux avenir de clarté ;
 Mais j'en ferai le songe obscur d'une agonie.
 J'annonce à l'Univers que la France est finie.
 Hérode massacra, sans atteindre Jésus,
 Les enfants sur les seins qui les avaient conçus ;
 Plus prévoyant, je compte étouffer avant terme
 Le droit qui, dans l'esprit des peuples, n'est qu'en germe ;
 Moi, le fort, menacé par des verbes nouveaux,
 Pour abolir l'esprit, je broierai les cerveaux.
 Et sans que rien en moi s'émeuve et compatisse,
 Dans le sang des martyrs, j'éteindrai leur justice. »

Il dit. Des millions de soldats, — des bourreaux, —
 Sur d'autres millions de soldats, — des héros, —
 Marchèrent, déchaînés par ce roi d'un autre âge.
 Liège agonise... Et, dans des tumultes d'orage,
 La France croit sentir un souffle de néant.

Alors, dans les lointains, par-delà l'Océan,
 Tandis qu'un grand steamer coulait sous l'eau profonde,
 Quelqu'un dit :

« Je suis, moi, l'âme du Nouveau-Monde,
 La volonté d'un peuple et j'affirme le droit,

Espoir encor naissant, que chaque siècle accroît...
 Avant le premier jour, avant l'aube première,
 Dans la nuit du chaos un mot fit la lumière ;
 De même, hier, un seul mot, de la France envolé,
 Fit de mon pavillon tout un ciel étoilé.
 La France, c'est le droit ; et l'on outrage en elle,
 À blasphémer ce mot, la justice éternelle.
 Le droit... nié par tout un peuple et par son roi,
 Il est ma conscience ; il est la France en moi.
 Par lui je me sens fille et sœur de cette France,
 Grâce à qui mon drapeau s'étoila d'espérance.
 Il s'est fait chair en moi lui le verbe sauveur,
 Qu'invocèrent d'abord le sage ou le rêveur,
 Et le temps a changé en action leur idée :
 Demain par l'esprit pur l'humanité guidée
 Vaincra l'instinct qui la gouverne obscurément :
 Haine, appétit de meurtre et d'aveugle conquête.
 Être fort sans pitié n'est qu'un instinct de bête.
 Je suis l'idée et la justice : me voici.
 La brute est forte, soit ; mais le droit l'est aussi.
 Il est en même temps la plus haute pensée
 Et qui ne saurait plus souffrir d'être offensée. »

Comme, au-dessus des eaux, avant le premier jour,
 Flottait le verbe, ainsi ces mots : justice, amour,
 Traversaient, par-dessus les vagues atlantiques,
 Le ciel vibrant d'espoir et d'ondes électriques ;
 Et des éclairs portaient à l'empereur germain
 Le vœu du droit nié, l'ordre du cœur humain.

« Sire, je suis un peuple incarné dans un homme,
 Sire empereur et roi, moi, Wilson, je vous somme,

Au nom du droit, par votre peuple contesté,
 De descendre à l'instant du trône, ô Majesté ;
 De fuir, de vous cacher dans un dernier repaire
 Où vos enfants suivront la fuite de leur père.
 Incendiaire, roi d'un peuple de tueurs,
 Fuyez, couvert de sang, sous de rouges lueurs,
 Au bruit d'éroulement des hautes cathédrales,
 Fuyez, roi, poursuivi par des sanglots, des râles,
 Des suppliques de mères et des plaintes d'enfants ;
 Fuyez devant le droit ! Le droit, que je défends,
 Devient, dès aujourd'hui, force et fait historiques ;
 Un nouveau monde, Europe unie aux Amériques,
 Vous chasse... Mais, ô roi, vous fuirez vainement
 Car la pure justice exige un châtement ;
 C'est sur des châtements loyaux qu'elle se fonde.
 Comment vous soustrairais-je au juste arrêt du monde ?
 Où trouver des pitiés qui vous épargneront ?
 Toutes on dit, sans haine, en vous marquant au front :
 « La grandeur des forfaits ne rend pas légitime
 Qu'un meurtrier hérite en paix de sa victime.
 Quoi ! vos peuples seraient des vaincus triomphants ?
 J'interroge la mère en deuil de ses enfants,
 L'orphelin sur la tombe et les morts sous la terre...
 Partout s'élève un cri qui ne veut plus se taire :
 JUSTICE ! L'Univers, le grand assassiné,
 Veut voir l'esprit de meurtre à jamais condamné. »

Tel, ayant traversé le ciel et l'Atlantique,
 L'ordre du Nouveau-Monde atteignit l'ordre antique,
 Et, frappé d'un éclair, le trône, obéissant,
 S'effondra tout-à-coup dans la honte et le sang.

Alors le ciel se tut sur l'Atlantique immense.
 Et la Terre cria : « La justice commence ».

La Garde, Var
 16 Décembre 1918.

II — JEAN AICARD ET FÉLIX MAYOL

Dès le début de la guerre, la ville de Toulon transforma casernes et écoles en hôpitaux, unités de soins et de convalescence pour les soldats blessés sur le front. Des œuvres se constituèrent, associant mécènes et bénévoles, pour faire fonctionner ces établissements. Jean Aicard et Félix Mayol, tous deux fort différents mais tous deux Toulonnais non mobilisés, unirent leurs efforts pour organiser des spectacles en vue de recueillir des fonds.

Félix Mayol se trouvait à Paris lors de la déclaration de la guerre. Maintenu dans sa position de réforme, il s'en revint à Toulon :

J'avais, pour ma part, dans les dispositions optimistes du début, déclaré fermement que je ne chanterais pas dans une salle publique tant que nous n'aurions pas notre victoire ; et j'étais tout prêt à tenir cet engagement sacré. Mais, les premiers blessés commençaient à affluer dans les hôpitaux ; à Toulon, le Casino se trouvait transformé en dépôt de territoriaux, et le Grand Théâtre en ambulance. Au Clos Mayol, j'avais moi-même aménagé quelques chambres, aussitôt mises à la disposition du Service de Santé ; comme nous étions en-

core à la fin de l'été, j'offris mon parc et les jardins aux convalescents et aux blessés qui pouvaient marcher. Cela leur faisait un agréable but de promenade, et je les y régalaï quotidiennement d'un goûter dont les produits du Clos assuraient le confortable ravitaillement.

De temps à autre, sur leur demande, je leur chantais quelques-uns de mes refrains populaires, et je puis dire qu'ils étaient ravis ; cela me donna l'idée de parcourir les hôpitaux, pour distraire aussi ceux que leurs blessures clouaient dans un lit de souffrances.

[...].

Et quel précieux concours n'ai-je pas trouvé, dès le début, en mon illustre concitoyen et ami Jean Aicard qui, non seulement se multipliait pour les premières démarches mais m'accompagna, toutes les fois qu'il le put, partout où m'appelaient ces concerts quasi improvisés...³²

Jean Aicard, avait déjà fourni quelques textes à Félix Mayol : par exemple la chanson *Cigalous*³³ ou la galéjade *Grand-mère marque du linge*³⁴ que le chanteur interpréta le dimanche 19 juillet 1914 au cours du concert d'inauguration du théâtre de

³² MAYOL (Félix), *Les Mémoires de Mayol*, Paris, Louis Querelle éditeur, 1929, in-16, 336 pages ; mémoires recueillis par Charles Cluny. Le texte cité est pris aux pages 254-255.

³³ *Cigalous, chanson provençale*, Paris, M^{me} V^{ve} Charles Mayol, sd [1914], in-folio, 4 pages, pas de cotage, paroles seulement ; poème de Jean Aicard, musique de Charles Borel-Clerc, interprété par Félix Mayol. Aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, chemise n° 409 « Ms XXII » : manuscrit autographe, brouillon, trois feuillets.

³⁴ AICARD (Jean), *Grand-mère marque du linge*, Paris, M^{me} V^{ve} Charles Mayol, sd, in-folio, 4 pages, pas de cotage ; galéjade dite par Félix Mayol.

verdure de sa propriété des Ameniers dans la campagne toulonnaise.

Le poète provençal reprit la plume et composa pour son ami chanteur un répertoire patriotique devant être interprété dans les casernes, hôpitaux et autres établissements de soins pour les soldats blessés et convalescents :

« Jean Aicard, que j'avais eu la joie flatteuse de convaincre à la chanson quelques mois plus tôt, continua, avec un zèle patriotiquement accru... Il voulut bien écrire pour moi des poèmes et des couplets qui eurent bientôt autant de succès que mes ordinaires amusettes...

Jean Aicard me donna donc *Deutschland unter allès* et *France et Prusse*, puis des vers exquis sur les marins, intitulés *Nos cols bleus*. Paul Marinier m'avait confié aussi une spirituelle parodie des *Trois hussards* de Nadaud : *Les trois Ulhans*, et le chansonnier J. Deyrmon, une très bonne chanson satirique sur le « Goeben et le Breslau » : *Les Vaisseaux fantômes*, que je créai le 7 janvier 1915 au Grand-Théâtre de Toulon, à l'occasion d'une soirée de bienfaisance donnée en l'honneur de notre triomphant "75".³⁵ »

Quatre chansons et deux poèmes furent ainsi créés : *Allemagne au-dessous de tout* ; *France et Prusse* ; *Le Jeune Héros Émile Després* ; *Le général Joffre* ; *Les cols bleus* ; *Ce qu'ils n'auront pas*. Deux compositeurs apportèrent les mélodies : Blanche Poupon et Laurent Halet ; et la plupart de ces œuvres furent publiées par « la veuve Mayol »³⁶.

³⁵ MAYOL (Félix), *Les Mémoires de Mayol*, op. cit., pages 259-260.

³⁶ Pour ces trois collaborateurs de Jean Aicard, voir ci-après, dans la section « Notes et Documents », pages 139-142.

1. *Allemagne au-dessous de tout*³⁷

La chanson *Allemagne au-dessous de tout* est sous-titrée, dans la première publication sans musique, « réponse française à la marche guerrière des soldats allemands : *Deutschland über alles* » et la presse toulonnaise en fit mention pour la première fois à la mi-octobre 1914³⁸. La création paraît avoir eu lieu le jeudi 22 octobre au cours d'une matinée récréative donnée à l'hôpital Sainte-Anne de Toulon :

Mayol et les blessés. — Notre sympathique concitoyen et ami F. Mayol a obtenu du vice-amiral de Marolles, gouverneur de la place et du camp retranché de Toulon, l'autorisation de chanter dans les hôpitaux, pour distraire nos blessés. Il commença jeudi, en se faisant entendre à l'hôpital de Sainte-Anne.

Le populaire chanteur interprétera deux chansons écrites tout exprès pour lui, par le poète Jean Aicard, de l'Académie Française : « Prusse et France » et « L'Allemagne au-dessous

³⁷ *Allemagne au-dessous de tout*, chanson patriotique, Paris, V^e Ch. Mayol éditeur, sd [1914], in-folio, 4 pages, paroles et mélodie ; poème de Jean Aicard, musique de Blanche Poupon. Une première feuille avait paru, sans la musique. Les archives municipales de Toulon possèdent, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier n° 361 « Ms XIII », deux exemplaires de l'édition avec la mélodie ; et, dans le carton 1 S 42, enveloppe n° 504, un exemplaire de la publication sans la musique. Ces deux éditions ne portent pas de cotages. — Nouvelle publication dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1640, dimanche 29 novembre 1914, pages 464-465, dans une version pour une voix avec accompagnement de piano.

³⁸ *La République du Var*, 21^e année, n° 7154, lundi 19 octobre 1914, « Chronique locale », page 2, colonne 2. *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12386, lundi 19 octobre 1914, « Informations locales », page 3, colonne 2.

de tout », réponse à « deutschland über alles », de nos ennemis.

La musique de ces deux chansons a été écrite par Mme Poupon, qui l'accompagnera elle-même sur l'harmonium et chantera à son tour, de sa très jolie voix, plusieurs œuvres contemporaines³⁹.

Pour récréer nos blessés. — Ainsi que nous l'avions annoncé hier, le poète Jean Aicard, de l'Académie Française ; M. Mayol et Mme Blanche Poupon se sont rendus à l'hôpital de Sainte-Anne pour donner une matinée récréative.

Devant de très nombreux blessés, M. Aicard a récité diverses de ses œuvres. Les malades lui ont fait un accueil chaleureux.

Mayol a interprété la « Kulture Allemande » et « France et Russie », écrites par M. Jean Aicard. Le populaire chanteur détailla ensuite quelques-unes des chansons de son répertoire. Puis, Mme Blanche Poupon chanta l'air du Page des « Huguenots ».

La si sympathique assistance entama ensuite, en chœur, la « Marseillaise » ; l'enthousiasme de tous était grand.

Ajoutons qu'un harmonium, apporté par Mayol, fut magistralement tenu par Mme Poupon.

Nous ne pouvons que féliciter et remercier, au nom des blessés, les organisateurs de cette touchante matinée, qui vont visiter, tour à tour, tous nos hôpitaux⁴⁰.

³⁹ *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12386, lundi 19 octobre 1914, « Informations locales », page 3, colonne 2. Annonce identique dans *La République du Var*, 21^e année, n° 7154, lundi 19 octobre 1914, « Chronique locale », page 2, colonne 2.

⁴⁰ *La République du Var*, 21^e année, n° 7158, vendredi 23 octobre 1914, « Chronique locale », page 2, colonne 2. Dans cet article, le titre *Kulture Allemande* ne peut désigner que la chanson *Allemagne au-dessous de tout* : en ce début de sa carrière, la chanson portait encore ce titre alternatif qui disparut dans les jours suivants... Quant au titre *France et Russie*, il s'agit manifestement d'une coquille pour *France et Prusse*.

L'idée de ce poème revient au capitaine de vaisseau en retraite Jules Clément qui, avec l'abbé Jean Calvet, était des meilleurs amis parisiens de notre poète. Dans une lettre à Jean Aicard écrite le samedi 26 septembre 1914, il lui suggéra en effet : « Un sujet de pièce de vers pour toi ce serait de faire l'Allemagne *au-dessous* de tout, réponse à leur *Deutschland über alles* l'Allemagne *au-dessus* de tout qui se chante sur l'air national autrichien. Au besoin je pourrais t'envoyer une traduction de l'hymne allemand⁴¹. »

Clément envoya en effet à son ami, quelques jours plus tard, une traduction du *Deutschland über alles* :

Le lied des Allemands⁴²

Allemagne, Allemagne au-dessus de tout, au-dessus de tout au monde, quand pour la défense et l'offensive, comme des frères elle nous tient ensemble, de la Meuse jusqu'à la Memel, de l'Étsch jusqu'au Belt — Allemagne, Allemagne au-dessus de tout, au-dessus de tout au monde !

Femmes allemandes, fidélité allemande, vin allemand et chant allemand doivent garder dans le monde leur ancien renom pour nous enthousiasmer à la noble action pendant toute notre vie. — Femmes allemandes, fidélité allemande, vin allemand et chant allemand !

⁴¹ Lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, datée samedi 26 septembre 1914, 3 pages. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1528.

⁴² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1529 : lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, datée mercredi 30 septembre 1914, 2 pages. Pour la traduction du *lied*, voir archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 10, enveloppe n° 101, manuscrit autographe de Jules Clément, 1 page.

Union et droit et liberté pour la patrie allemande ! Donnons-leur tous nos efforts en frères avec le cœur sur la main. Union et droit et liberté sont gages du bonheur. — Fleuris dans l'éclat de ce bonheur, fleuris patrie allemande !

Musique de Haydn 1797 (1732-1809). — L'auteur des paroles est Henri-Auguste Hoffmann von Fallersleben 26 août 1841 à Helgoland (1798-1874).

Jules Clément aura peut-être trouvé cette idée dans *L'Action française*, où Charles Maurras l'avait esquissée quelques semaines auparavant :

L'Allemagne au-dessous de tout⁴³

La loi est dure, mais éternelle : toutes les fois qu'une civilisation affronte une barbarie, la barbarie, même succombante, blesse la civilisation. Il faut s'y résigner ou consentir à une extrémité autrement effroyable, la victoire pure et simple de la barbarie.

Sans doute les civilisés ont le devoir très strict de faire effort pour rester eux-mêmes et dignes d'eux-mêmes, pour maintenir la supériorité de leur cause qui forme leur titre moral à la victoire matérielle ; mais il n'est pas moins obligatoire, il l'est même beaucoup plus, d'éviter d'être dupes ! La duperie ici serait une bien sanglante sottise puisqu'elle mettrait au tombeau des armées immenses, unique sauvegarde de grandes nations. Jamais le salut public n'a imposé plus fermement sa suprématie.

⁴³ *L'Action française*, 7^e année, n° 235, dimanche 23 août 1914, page 1, colonnes 1-2.

La nature des choses nous impose et sous peine de mort de prendre les moyens nécessaires et suffisants pour notre défense. Mais cet honneur du nom français sans lequel nul ne se résout à concevoir la vie de la France interdit d'appliquer littéralement le talion des sauvageries allemandes.

Les uns donc parlent de représailles, et, comme le faisait le général Humbel l'autre jour, ils demandent qu'une note énergique du commandement français au quartier général ennemi l'avertisse de la ferme résolution de ne laisser aucune cruauté impunie.

Mais les autres protestent. Ils protestent d'ailleurs avant qu'aucun fait de représailles se soit, je ne dis pas produit, mais esquissé. Et ce sont des actes tout contraires qui ont eu lieu à chaque instant avec un raffinement de magnanimité presque exagérée. Nous avons cité le cas d'un général invitant à sa table un officier uhlan prisonnier. Au même instant, la *Libre Parole* relevait d'après le compte rendu du conseil général des Deux-Sèvres qu'à Niort les internés austro-allemands étaient traités comme des hôtes de distinction.

La moindre infraction aux règles de notre courtoisie est très vivement relevée. Ainsi, à Montpellier, des cris déplacés poussés sur le passage des prisonniers allemands ont provoqué une très belle et très noble protestation du général commandant d'armes... Non, non, les révolutionnaires ont beau s'échauffer, l'autre excès n'est pas à craindre. Le gouvernement lui-même le craint si peu qu'une note officielle parue hier avertit qu'on ne saurait « conserver vis-à-vis de nos adversaires actuels la générosité chevaleresque qui, jusqu'à ce jour, était de règle entre les soldats. Le temps de la guerre en dentelles est passé ». Cette espèce de faire-part du décès de l'antique fraternité des armes cette lettre de deuil de la chevalerie émanée du ministre de la guerre de la République française constitue un rap-

pel à la réalité et à la plus dure, à celle de nos jours et de notre temps.

L'histoire dira que la dernière guerre en dentelles, vive mais élégante, a été menée de 1908 à 1914, à l'intérieur de la France, par les adhérents de l'Action française, soucieux d'atteindre leur but national, sans rien détruire de précieux, sans rien casser d'irréparable. Nous opérons dans la patrie, nous savions quels ménagements nous imposait son sol sacré. Mais nous savions aussi que la prochaine guerre extérieure serait terrible et que les horreurs qui nous seraient faites imposeraient aussi d'implacables ripostes. Ces vérités se dégageaient pour nous d'un simple regard promené sur un univers où le perfectionnement des biens scientifiques et industriels a été accompagné du recul religieux et moral qui, depuis la fin du XVII^e siècle, sinon du moyen âge, a été constant.

Au fur et à mesure que les passions sont moins réfrénées les objets de désirs, tout ce que les passions tendent à posséder et à utiliser sont devenus plus divers et plus désirables : du fait de la rapidité croissante des communications, chacun un peu partout, commence à savoir fort bien où se trouve, en chaque ordre et sous chaque ciel, le meilleur : comment les riches plaines belges, comment l'incomparable variété du territoire français auraient-elles échappé aux convoitises des barbares ?

Il y a dix-huit ans, un de mes amis réfléchissant aux destinées de la Toscane, s'accusait, comme d'une véritable folie, d'avoir noté comme un contraste la suavité du paysage florentin et la rude physionomie de la ville. « C'est cette douceur du pays qui fit courir aux armes... C'est elle qui forma l'appareil guerrier de ces murs. Lorsque le paradis régnera sur la terre » (et mon ami songeait au paradis matériel de Karl Marx) « comptez », disait-il, « que toutes les maisons seront fortifiées comme les palais de Florence, car tout le monde aura beaucoup à perdre

et à gagner. »⁴⁴ Nous n'en sommes pas encore à ce paradis-là. Mais c'est bien pis : nous traversons une époque de paradoxes où les plus puissants organes de la force se trouvent au service de la nation la moins capable de l'employer, car elle est la moins dégrossie, le peuple retardataire par excellence et qui fut toujours le traînard de la civilisation. Tout était à craindre de lui au premier conflit et les conflits ne paraissaient pas évitables : il les cherchait. Écoutez, disions-nous et n'avons-nous cessé de dire à nos concitoyens depuis que nous tenons la plume, écoutez ce que chantent les Allemands : leurs paroles d'orgueil publient que leur race est la première du monde, mais elles font comprendre que le contraire est vrai, c'est *l'Allemagne, l'Allemagne qui est au-dessous de tout*.

En France, nous craignons de tomber dans le voisinage de sa bassesse par la nécessité où elle nous a mis de lui rendre plaie pour plaie. Mais la plus grande erreur que nous puissions commettre serait ici de céder à notre vieille pente gauloise et de nous former en deux camps selon que nous serions d'un avis ou d'un autre sur le degré et la mesure des représailles françaises. Des camps, des partis sur la question de savoir ce qui doit l'emporter de la patrie française ou de l'honneur français ! Comme si un choix s'imposait ! Comme si de justes mesures ne pouvaient les concilier ! Il devrait suffire en pratique de faire généreusement confiance aux autorités responsables quelles qu'elles soient, puisqu'elles ont pour agents d'exécution des militaires de sang français. Et théoriquement, si les théories importent encore il suffit de bannir du code de nos représailles un acte de barbarie quel qu'il soit. Mais les représailles

⁴⁴ [NDLR] Cette citation vient de : MAURRAS (Charles), *Anthinéa, d'Athènes à Florence*, Paris, F. Juven, 1901, in-16, XII-338 pages. Voir « Le Génie toscan », chapitre VIII.

loyales sont toutes absolument de droit contre un ennemi déloyal.

Charles Maurras

Belle idée, en effet, que Jean Aicard s'empressa de reprendre dans un poème mis en musique par Blanche Poupon :

*Allemagne au-dessous de tout*⁴⁵

CHANT PATRIOTIQUE

I

Les Allemands sont debout !
Ils vont chantant que l'Allemagne
Triomphe au-dessus de tout ;
Mais la France, à son tour debout,
Répond, rendant coup pour coup :
« Dans leur camp maudit, font campagne
« Des gens recrutés au bagne
« Au-dessous de tout, l'Allemagne ! »
Gare ! Les Français sont debout !
La colère en leur cœur gronde et bout.

REFRAIN

La honteuse Allemagne
Tombe plus bas que tout :
Des soldats pris au bagne
N'inspirent que dégoût.
Parmi les pleurs, les râles,
Ils ont, ivres de vin,

⁴⁵ Poème pris à la première édition sans musique.

Brûlé nos Cathédrales !
Reims et Louvain
Nous crient : Vengeance !
Vive la France !

II

Ce qui fait un peuple-roi
C'est l'honneur seul dans la vaillance.
Berlin n'a ni foi ni loi,
Et, seule, sa mauvaise foi
Fait peur à tous, peuple ou roi !
Mais ses uhlands, avec leurs lances,
N'épouvantent pas la France !
Nos soldats sont honneur, vaillance ;
Notre peuple est un peuple-roi :
L'avenir, noble France, est à toi !

III

La Pologne crie au Tsar :
« Je te suivrai, Tsar héroïque ! »
Albert tient tête au pillard.
Georges crie aux fils de Bismarck :
« Vive sainte Jeanne d'Arc !
« Mort à votre Allemagne inique ! »
L'Univers entier réplique :
« France, vive ta République ! »
Le coq, l'aigle et le léopard
Sont unis sous le même étendard !

DERNIER REFRAIN

La honteuse Allemagne
Tombe plus bas que tout :

Des soldats pris au bain
N'inspirent que dégoût.
Français, Anglais et Russes
Tueront le loup germain.
Honte et mort à la Prusse !
Reims et Louvain
Nous crient : Vengeance !
Vive la France !

De tous les chants patriotiques composés par Jean Aicard, c'est celui-ci qui connut le plus grand succès, interprété par Mayol.

2. France et Prusse⁴⁶

Cette chanson, achevée le 23 septembre 1914, fut composée en mélangeant des vers pris alternativement dans les poèmes *La France* et *La Prusse*⁴⁷. Mentionnée pour la première le lundi 19 octobre 1914 par la presse toulonnaise⁴⁸, elle fut interpré-

⁴⁶ Première impression à Paris, Veuve Charles Mayol éditeur, 1914, in-folio, 4 pages, sans cotage ; paroles seules, datées à la fin « 23 septembre 1914 ». Seconde impression : Paris, V^e Ch. Mayol éditeur, sd [1914], in-folio, 4 pages, paroles et mélodie avec accompagnement de piano, cotage C.176.M ; poème de Jean Aicard, musique de Blanche Poupon ; chanson créée par Mayol dans les casernes et les hôpitaux en 1914. Aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 42, enveloppe n° 504, un exemplaire de la première édition sans musique.

⁴⁷ Voir ci-dessus pages 29-31.

⁴⁸ *La République du Var*, 21^e année, n° 7154, lundi 19 octobre 1914, « Chronique locale », page 2, colonne 2. *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12386, lundi 19 octobre 1914, « Informations locales », page 3, colonne 2.

tée pour la première fois, comme la précédente, le jeudi 22 octobre 1914, le poème de Jean Aicard ayant été mis en musique par Blanche Poupon :

*France et Prusse*⁴⁹

I

Pourquoi prier d'un air humain,
À genoux, mais poignard en main,
Casque pointu sous un capuce ?

— « Je suis la Prusse ! »

Quoi ! tu consoles leurs blessés,
Qui, contre toi — par toi pansés —
Gardent leur haineuse espérance ?

— « Je suis la France ! »

II

Tu vis de guerre en pleine paix,
Comme un boa, vampire épais,
Toujours gorgé du sang qu'il suce !

— « Je suis la Prusse ! »

Tu dis : « Ils sont bien malheureux ! »
Et ta main douce écrit pour eux
À leur mère un mot d'espérance...

— « Je suis la France ! »

III

— « Pour asservir peuples et rois,
J'égorgerais Dieu sur sa croix !
C'est moi la Force et moi l'Astuce :
Je suis la Prusse ! »

⁴⁹ Texte pris dans la première édition.

— « Je leur apporte un livre, un fruit...
Je veille près d'eux, chaque nuit,
Pour qu'ils rêvent mieux d'espérance :
Je suis la France ! »

IV

Vois tes ennemis, compte-les :
Le gai Français, le grave Anglais,
Tout l'empire immense du Russe...

À bas la Prusse !

C'est toi l'amour : et, peuple ou roi,
Le monde, qui combat pour toi,
A mis en toi son espérance :

Vive la France !

23 Septembre 1914.

*3. Le Jeune Héros de quatorze ans Émile Desprès*⁵⁰

Ce poème de Jean Aicard, fait pour être déclamé et non point chanté, est daté à la fin « 18 septembre 1914 » : il fut dit pour la première fois à Toulon par l'auteur le jeudi 22 octobre 1914 dans une matinée récréative à l'hôpital Sainte-Anne de Toulon, puis confié à Félix Mayol qui l'inscrivit à son répertoire.

⁵⁰ Archives municipales de Toulon, carton 1 S 36, dossier « Ms XIII », chemise n° 361, première édition, Paris, V^{ve} Charles Mayol éditeur, 1914, in-folio, 4 pages, daté à la fin « 18 Septembre 1914 », pas de cotage ; carton 1 S 42, enveloppe n° 504 : seconde édition, Paris, Vve Ch. Mayol éditeur, sd [1914], in-folio, 4 pages, cotage C.175.M. Voir également le carton 1 S 35, dossier « Ms XI », chemise n° 354 : manuscrit autographe, brouillon, 5 pages, pages originales 26-30 d'un cahier manifold ; et les doubles dans le carton 1 S 32, cahier n° 232, datés à la fin « 18 7^{bre} ».

Selon une plainte composée par le sénateur du Cher Louis Pauliat (1845-1915), le jeune Émile Després aurait été fusillé à Lourches (Nord). Dans la réalité, il se nommait Victor Dujardin et a été fusillé à Neuville-sur-Escaut (Nord) le 25 août 1914, mais son patronyme et le lieu du drame furent maquillés pour éviter des représailles à sa famille ⁵¹.

1914
LE JEUNE HÉROS
DE QUATORZE ANS
ÉMILE DESPRÈS

Poème de Jean Aicard, de l'Académie française,
dit par Mayol dans les casernes et les hôpitaux.

Lourches, près de Douchy ; sur la terre française,
— Fusillez ces gens-là !

— Combien ?

— Quinze !

— Non, seize !

Crie un sergent français que, par sa cruauté,
Le lieutenant, bourreau prussien, a révolté.
Dans l'ombre d'un fossé ce français agonise ;
Il prend son revolver, il se soulève, il vise,
Tire ; et le lieutenant, sans un cri, tombe mort.

Le blessé, plus mourant après ce rude effort,
S'affaisse. Il a bien dit : « Seize ! » il faudra qu'il meure.

⁵¹ Ce tragique événement eut un écho considérable dans toute la presse française. Voir notamment *Le Figaro*, 60^e année, 3^e série, n° 260, jeudi 17 septembre 1914, « Les grands exemples », page 2, colonnes 5-6 ; et n° 335, mardi 1^{er} décembre 1914, « Échos », page 3, colonne 4.

On les fusillera, tous seize, tout à l'heure,
Quand reviendra le capitaine, qu'on attend.
Maintenant, le blessé, moribond grelottant,
Se tord, saigne, gémit, dévoré par la fièvre.
La soif, dans son gosier, brûle, et brûle sa lèvre ;
Il crie : « À boire ! à boire ! Ah ! je veux bien mourir,
Mais boire, avant ! je veux boire... c'est trop souffrir ! »

Quelqu'un passe, un enfant de quatorze ans à peine.
Ce bon samaritain, de sa maison prochaine
Rapporte un verre d'eau qu'il offre au moribond...
Et le triste mourant disait : « Merci, c'est bon, »
Quand survint l'officier ; et dès qu'on lui raconte
Ce beau crime d'enfant : — « On va régler ton compte !
Sale enfant de français, tu t'es moqué de nous !
On va te fusiller le premier !... À genoux !.. »
On lui bande les yeux. Que faire ? rien, se taire.

L'agonisant, là-bas, se roule sur la terre,
Quand, tout à coup, se ravisant, le chef teuton
Qu'entourent de joyeux soldats, (le peloton !)
Dit : — « C'est pour rire ; ouvre les yeux, tu vois : nous sommes
Très gentils ; seulement, mon gaillard, quand mes hommes
Feront feu sur les quinze autres, toi, vivement,
Tu vas me fusiller, juste au commandement,
Ton blessé, — pour apprendre à lui porter à boire ! »

Ô Prusse ! quelle page illustre en ton histoire !

Les quinze condamnés, des mineurs innocents,
Bons français, étaient là hurlants mais impuissants.
Ils pleuraient, ils criaient : « Un enfant ! c'est infâme !

Quel lâche !.. »

Un vrai soldat de Prusse n'a point d'âme.

On tend un lourd fusil au petit... qui le prend !

Et l'écolier français songe : « Ah ! si j'étais grand ! »

Mais il est trop petit ; on voit qu'il se résigne,

Hélas !

— Alignement !

Le peloton s'aligne.

— En joue !

Et les fusils, horizontaux, sont prêts.

L'enfant doit obéir : derrière lui, tout près,

L'officier, son épée à la main, le menace.

— Feu !

Les quinze mineurs, morts, sont tombés sur place...

Mais l'enfant, oublié par l'affreux peloton,

Retourné brusquement vers l'officier teuton,

En plein cœur l'a frappé d'une balle germaine !

Ta gloire eût illustré la légende romaine,

ÉMILE DESPRÉS, noble enfant, grand nom, grand cœur !

Tu tombas en vaincu, mais c'est toi le vainqueur !

4. *Le général Joffre*

La presse toulonnaise mentionne à quelques rares reprises⁵² un poème de Jean Aicard intitulé *Le Général Joffre*, chanté par

⁵² *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12412, samedi 14 novembre 1914, page 3, colonne 1 ; *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12414, 1914, lundi 16 novembre 1914 « Informations locales », page 3, colonnes 3-4 ; *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12434, dimanche 6 décembre 1914, page 2, colonne 5 ; *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12442, lundi 14 décembre 1914, page 2, colonne 6.

Félix Mayol sur l'air du *Petit Panier*⁵³, qui est effectivement une œuvre du répertoire de Mayol. Mais *Le Général Joffre* n'est plus mentionné en 1915 et années suivantes et ne se trouve ni dans les archives du poète ni dans le répertoire imprimé du chanteur...

5. *Les cols bleus*

Enfant de la Provence maritime et de Toulon capitale de la Marine nationale, Jean Aicard eut toujours une grande sollicitude pour les marins, très présents dans son œuvre littéraire.

Au début de la guerre, alors que les fusiliers-marins de l'amiral Ronarc'h participaient en octobre 1914 à la défense de Dixmude et à la bataille de l'Yser, écrivant une des pages les plus glorieuses de leur histoire héroïque, Jean Aicard leur consacra un poème que Mayol se plut à réciter sur toutes les scènes où il se produisit :

*Les cols bleus*⁵⁴

Sous leurs grands cols bleus à lisérés blancs,
Aux flots écumeux ressemblants,
Avec le pompon rouge,
Qui sur leur bonnet bouge,
Nos marins, dans Brest et Toulon,
Mocos de Provence ou gars de Bretagne,

⁵³ *Le Petit Panier* ou *Allons vendanger*, chanson, paroles et musique de Louis Lust, créée par Mayol en mai 1905 à la Scala de Paris.

⁵⁴ Paris, veuve Charles Mayol éditeur, sd [1914], in-folio, 4 pages. Première mention de ce poème dans *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12442, lundi 14 décembre 1914, page 2, colonne 6.

Portent sur eux, en paix comme en campagne,
Les trois couleurs du pavillon.
Les cols bleus, quand ils sont à terre,
Fêtent, tour à tour,
Le bon vin, l'amour ;
Les marins sont toujours en guerre ;
Car, paix ou guerre, les cols bleus
Ont toujours l'Océan contre eux ;
Cependant, quelquefois, par les nuits d'accalmie,
Ils rêvent à leur bonne amie,
Aux vieux qu'ils ont laissés, par-delà l'horizon,
Là-bas, là-bas, dans la chère maison :
Sur les ailes de l'espérance.
Alors, leur souvenir s'envole vers la France
Qui disparaît à l'horizon.
Les cols bleus ont en habitude
Tous les branle-bas,
Tous les bons combats,
C'est eux les héros de Dixmude !
Dans l'Univers on parle d'eux,
Ils font peur à Guillaume II ;
Le Bourget se souvient de leur charge héroïque ;
Aux grands jours de la République,
Sur le *Vengeur*, c'est en héros qu'ils ont sombré ;
Le pavillon leur fut toujours sacré ;
L'héroïsme, c'est leur coutume,
Les trois couleurs, c'est leur costume,
Par tous les peuples honoré.
Sous leurs grands cols bleus à lisérés blancs,
Aux flots écumeux ressemblants,
Avec le pompon rouge,
Qui sur leur bonnet bouge,

Nos marins, dans Brest et Toulon,
Mocos de Provence ou gars de Bretagne,
Portent sur eux, en paix comme en campagne,
Les trois couleurs du pavillon.

6. *Ce qu'ils n'auront pas*

Mentionnée pour la première fois le lundi 21 décembre 1914⁵⁵, cette chanson patriotique insiste, de manière presque caricaturale, sur la lourdeur de l'esprit germain, la grossièreté de leurs mœurs et leur manque d'honneur :

*Ce qu'ils n'auront pas chanson patriotique*⁵⁶

Dans leur taverne, à l'unisson,
Lorsqu'ils beuglent, ces lourds bélitres,
Leur sot orgueil mis en chanson,
Ils ne font trembler que les vitres.
Pas un de leurs hymnes pesants
N'a l'essor de la Marseillaise,
Ni les vifs couplets amusants
De la fine chanson française.

⁵⁵ *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12449, lundi 21 décembre 1914, « Informations locales », page 3, colonne 1.

⁵⁶ Paris, éditions veuve Charles Mayol, 1914, in-folio ; poème de Jean Aicard, musique de Laurent Halet. Une édition poème et mélodie ; une autre édition poème et mélodie avec accompagnement de piano ; toutes deux avec cotation CM.183.

Ils seraient entrés dans Paris
Que, même en y mettant le prix,
Jamais les Boches n'auraient pris
Le chic de Paris,
Le chic de Paris !

Ils ne fêtent avec entrain
Que l'andouille et la grosse bière,
Le Champagne et leur vin du Rhin
N'ont d'esprit que dans notre verre.
Empli de choucroute et de lard,
Butor à l'ivresse mauvaise,
Jamais un Boche n'aura l'art
De se griser à la française.

Ils seraient entrés dans Paris
Que, même en y mettant le prix,
Jamais les Boches n'auraient pris
L'esprit de Paris,
L'esprit de Paris !

Leurs fades Gretchens au teint clair,
Jupons sans grâce, rouges nattes,
Sont des nourrices bien en chair
Mais avec de trop lourdes pattes.
Au pays du plus gros canon,
Les filles n'ont rien qui nous plaise ;
Elles jalourent le renom
De la midinette française.

Ils seraient entrés dans Paris
Que, même en y mettant le prix,

Jamais les Boches n'auraient pris
Le chic de Paris,
Le chic de Paris !

L'Allemagne a toujours vanté
Dans ses chansons, dans ses légendes,
L'honneur et la fidélité
Comme des vertus allemandes ;
Mais, Belgique, de tes cités,
Ils n'ont laissé qu'une fournaise...
Nous sauverons tes libertés,
Car l'honneur est vertu française.

Ils seraient entrés dans Paris
Que, même en y mettant le prix,
Jamais les Boches n'auraient pris
L'honneur de Paris,
L'honneur de Paris !



Félix Mayol chanta et récita ces vers de Jean Aicard sur toutes les scènes où il se produisit durant la saison 1914-1915. Leur succès fut immense et ils enflammèrent les salles de spectacle, les auditoires de poilus, les popottes sur le front, et même l'Italie de 1915 dont les gouvernants n'avaient pas encore établi leur politique mais où le peuple vibrait pour la France aux vers de Jean Aicard :

Mayol en Italie
Son triomphe et le succès
des chansons de Jean Aicard

III — NOËL 1914

[...]. Au triomphe du chanteur populaire, se joint celui des œuvres patriotiques qui ont été écrites spécialement pour lui par notre illustre compatriote, Jean Aicard, de l'Académie Française, dont le nom est, d'ailleurs, particulièrement populaire dans le peuple italien, surtout depuis que son beau drame *Papa Lebonnard* est entré dans le répertoire national du pays.

Nous recevons aujourd'hui un numéro du *Piccolo*, de Rome, qui reproduit l'article de Jean Aicard, publié par le *Petit Var*, voici deux mois, sur Mayol. Et ce même journal rend compte des débuts du chanteur populaire à Rome :

« Ce soir-là, dit-il, Mayol, au moment d'entrer en scène, reçut une dépêche de Jean Aicard. Cette dépêche était un quatrain que voici :

*Ô Rome nous tenons de ta main, nous, Gaulois,
La beauté de nos arts et de nos justes lois.
Faire des vœux ardents, pour l'avenir de Rome,
C'est vouloir l'héroïsme et la grandeur de l'homme.*

« Le chanteur populaire communiqua cette dépêche au public. Elle fut acclamée. Toute l'aristocratie romaine était là. Les ambassadeurs d'Allemagne et d'Autriche étaient présents. On les regardait beaucoup. Mayol chanta les œuvres écrites pour lui par Jean Aicard. Celle intitulée : *Ce qu'ils n'auront pas* ou *Le Chic de Paris*, fut particulièrement applaudie. »

Le reporter du *Piccolo* dit textuellement « que la propagande de Mayol avec ses chansons patriotiques balance le travail que Bulow est venu faire en Italie, et qui consistait à éveiller les sympathies italiennes en faveur de l'Allemagne ».

Ajoutons que notre vaillant chanteur populaire a écrit à Jean Aicard une lettre qui se termine par ces mots bien trouvés : « Je suis content. On applaudit et vos chansons et le Mayol nouveau que vous avez suscité. ⁵⁷ »

⁵⁷ *Le Petit Var*, 36^e année, n° 12474, vendredi 15 janvier 1915, page 2, colonne 6.

Au début du mois de novembre 1914, sous l'égide de l'Œuvre du vêtement contre le froid pour les combattants⁵⁸, un comité « Noël aux Armées » se forma pour inviter les écoliers, collégiens et lycéens français à envoyer aux soldats mobilisés un petit cadeau de Noël.

Ce comité publia, sous la date du 20 novembre 1914, un tract⁵⁹ en quatre pages pour lancer son appel :

— page 1 : un « Appel aux enfants de France », les invitant à remettre « une modeste obole », en l'occurrence « la somme minima de dix centimes » pour envoyer à tous les régiments de France du chocolat et du tabac devant être distribué aux soldats le jour de Noël. Cet appel était signé de hautes personnalités : le vice-amiral Touchard, ambassadeur de France ; le général de Lacroix, ancien généralissime des armées ; Gabriel Hanotaux, Henri Lavedan, Maurice Barrès, Maurice Donnay, Jean Aicard, René Doumic, de l'Académie française ; Gaston Bonnier, Georges Lacour-Gayet, de l'Académie des sciences ; Georges Morel, Ernest Dupuy, Adrien Seignette, anciens hauts fonctionnaires du ministère de l'Instruction publique ; Fernand Laudet, directeur de la *Revue hebdomadaire* ; Henry Bordeaux, directeur de la *Revue du foyer*.

— page 2 : une lettre du Comité aux directeurs des écoles primaires, collèges et lycées du pays les invitant à transmettre

⁵⁸ 11 rue Servandoni, Paris (6^e). Ce comité recueillait les vêtements chauds qui lui étaient apportés et les faisait parvenir aux troupes engagées sur le front.

⁵⁹ Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon contient plusieurs exemplaires de ce tract, dans les cartons 1 S 9, enveloppe 69 ; 1 S 36, dossier « Ms XIII », chemise 361 ; et 1 S 37, dossier « Ms 17 ».

l'appel à leurs élèves, à recueillir leurs oboles et à en adresser le montant à Gaston Bonnier.

— pages 2-3 : un premier poème de Jean Aicard, « Appel à tous les enfants de France » pour les inviter à apporter leur contribution.

— page 3 : un second poème de Jean Aicard, adressé aux soldats, sonnet titré « Lettre des enfants de France à tous les soldats français » et apportant une belle pensée aux combattants.

— page 4 : six photographies prises au siège parisien de l'œuvre montrant la réception et l'expédition des vêtements chauds.

*Appel à tous les Enfants de France*⁶⁰

Nos soldats sauveront la France :
Les Germains auront le dessous...
Il faut payer cette espérance !
Combien, chers écoliers ? — Deux sous.

Mis en gros tas, vos dons minimes
Formeront un riche trésor,
Car beaucoup de fois dix centimes,
Cela fait des millions d'or !

La Patrie attend votre offrande
Qui deviendra, sur son autel,

⁶⁰ On trouve, dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, carton 1 S 36, dossier « Ms XIV », un brouillon manuscrit autographe, 3 pages, daté à la fin « 10 nov. 1914 ».

Devant la tranchée allemande,
Un joyeux arbre de Noël.

L'arbre vert aura dans ses branches
Des chandelles au vif éclat,
De fines cigarettes blanches
Et des boîtes de chocolat ;

Et, pour la Noël, nos armées,
Nos soldats déjà triomphants,
Recevront ces choses aimées,
Don sacré de vos cœurs d'enfants.

Ô cher petit peuple innombrable,
Pour qui le grand peuple se bat,
Donnez, enfance secourable,
Vos deux sous à notre soldat ;

Il ne fera pas, cette année,
Pour vous le geste rituel
De mettre dans la cheminée
Le touchant cadeau de Noël.

C'est à vous, si gâtés naguère,
D'envoyer à qui vous défend,
À l'homme parti pour la guerre,
Le souvenir de son enfant.

Petit peuple, enfance chérie,
Donnez deux sous, bons petits cœurs,
Rien que deux sous, à la patrie,
À nos soldats déjà vainqueurs.

Ils vous devront la grande joie
De revoir en songe, un moment,
Le logis qui les leur envoie
Et qui leur sourit doucement ;

Et songez, sachant votre Histoire,
Que le cri traditionnel
De la France, aux jours de victoire,
Fut de tout temps : Noël ! Noël !

Lettre des Enfants de France à tous les Soldats français

82 Nous, les enfants, les uns au logis maternel,
Les autres à l'école, où l'on est fier d'apprendre,
C'est nous qui vous offrons le cadeau rituel,
Frères, pères, qui vous battez pour nous défendre.

La France, en plein combat, sait garder un cœur tendre ;
Elle est le chevalier de l'amour éternel ;
C'est ce qu'au dur Germain feront, ce soir, entendre,
Sous le feu des canons, vos chansons de Noël.

Nous n'avons pas mis, nous, chers absents, cette année,
Notre petit sabot devant la cheminée...
Vous souffrez : c'est à nous de vous faire un cadeau.

Noël ! ce cri d'amour est un cri d'espérance :
Il faut vaincre ! Le monde a besoin d'une France,
Soldats ! — Donnez, pour nous, un baiser au drapeau.

Ce tract et les poèmes de Jean Aicard furent largement diffusés par la presse⁶¹. À la mi-décembre, Gaston Bonnier put annoncer à Jean Aicard le succès de l'entreprise : « Grâce à tes vers, le *Noël aux armées* est un succès stupéfiant. J'ai déjà reçu 42.000 mandats. Nous arriverons à plus de 400.000 fr. ⁶² »

Le sonnet fut envoyé à tous les régiments de France et lu le jour de Noël. Au moins trois compositeurs l'ont mis en musique : Georges Daguerre, E. de Rocheronde et A. Desportes⁶³.



⁶¹ Voir par exemple, dans la presse nationale : *Le Temps*, 54^e année, n° 19503, dimanche 29 novembre 1914, page 4, colonnes 4-5 ; *Journal des débats politiques et littéraires*, n° 331, dimanche 29 novembre 1914, page 3, colonnes 5-6 ; *La Revue hebdomadaire et son supplément illustré*, 23^e année, samedi 21 novembre 1914, n° 47, page 1. Dans la presse varoise : *Le Petit Var*, 35^e année, n° 12429, mardi 1^{er} décembre 1914, page 4, colonne 3. En suisse : *L'Impartial* (La Chaux-de-Fond), 34^e année, n° 10438, samedi 5 décembre 1914, page 9, colonnes 2-3.

⁶² Lettre autographe signée de Gaston Bonnier à Jean Aicard, 3 pages, écrite le mercredi 16 décembre 1914 et postée le lendemain (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 833).

⁶³ Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon offre les partitions de deux compositeurs : 1° Georges Daguerre, petit-neveu du général Trochu, sergent de réserve au 236^e régiment d'infanterie : manuscrit autographe, 4 pages, en partition pour chant et piano (carton 1 S 9, enveloppe 69 « Année 1914 ») ; 2° E. de Rocheronde, partition pour chant et piano suivie d'un *chœur à trois voix*, partition pour trois voix mixtes (deux dessus et basse), manuscrits autographes, 3 pages, datés « Choisy le Roi le 12 décembre 1914 » et signés (carton 1 S 9, enveloppe 69 « Année 1914 »). — Autre partition au musée des Lauriers-Roses à La Garde (Var), dans le portefeuille musique du bureau : A. Desportes, soldat au 4^e territorial, manuscrit autographe, 1 page, mélodie seule, daté à la fin « 7 Décembre 1914 » et signé.

Jean Aicard reçut, en réponse, quelques poèmes de soldats le remerciant pour ses vers.

Ces poètes d'occasion sont restés très anonymes : tâcherons de la poésie, ils brillent plus par la noblesse de leur inspiration que par la qualité de leurs vers, mais la modestie de leur production illustre bien la précarité de leur existence quotidienne, dans la boue des tranchées sous le feu de l'ennemi.

Le capitaine Pierre-Louis Clémendot

Pierre-Louis Clémendot naquit le 8 juin 1870 à Asnan (Nièvre) où son père était employé au chemin de fer. Il débuta sa carrière professionnelle comme instituteur.

Incorporé le 14 novembre 1891 au 19^e bataillon de chasseurs à pied, il fut rapidement promu caporal (1^{er} octobre 1892) puis sergent (4 octobre 1893) et sergent-fourrier (20 juin 1894). Il opta alors pour la carrière militaire et contracta plusieurs engagements successifs. Le 7 avril 1897, il fut admis comme élève-officier à l'école militaire de l'infanterie et il était capitaine lorsque la première guerre mondiale éclata.

Disparu à Pavegny-Vailly (Aisne) le 27 mai 1918, il fut fait prisonnier en Allemagne et libéré le 14 janvier 1919.

Il a pris part aux combats de Pierrepont (Meurthe-et-Moselle) le 22 août 1914 ; de Duzey (Meuse) le 24 août 1914 ; de Saint-Remy (Marne) le 1^{er} septembre 1914 ; de Villeneuve-lès-Charleville (Marne) le 7 septembre 1914 ; de Lizerne (Belgique) le 10 novembre 1914 ; de Zillebeck (Belgique) le 17 décembre 1914. Combats en Argonne et dans la Marne du 15 janvier au 23 mai 1915.

Blessé trois fois, il fut fait chevalier de la Légion d'honneur par décret du 1^{er} février 1915 rendu sur le rapport du ministre

de la Guerre⁶⁴ ; il obtint également la Croix de guerre avec palme.

Pierre-Louis Clémendot est décédé le 16 octobre 1925.

Lettre des troupiers français aux « Enfants de France »⁶⁵

Réponse à monsieur Jean Aicard.
fait devant Ypres dans les tranchées
à 200m. de l'ennemi

le 26 Décembre 1914
à 22 h.

Nous, les petits troupiers, fiers de notre souffrance,
Du fond de nos abris, nous vous disons : Merci !
Derrière nos créneaux, nous pensons à la France
Et nous pensons à vous, aussi.

Nous voyons vos doux yeux et vos têtes bouclées,
Vos petits bras dodus qui se tendent vers nous,
Du sein de la fournaise, ardente, échevelée,
Nous devinons, là-bas, vos mères à genoux.

L'an prochain vous aurez une gerbe de gloire
Pour couvrir trente fois vos sabots de Noël,
Et nous vous conterons une immortelle histoire,
L'histoire d'un peuple immortel !

⁶⁴ *Journal officiel de la République française*, 2 février 1915, page 549.

⁶⁵ Archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise n° 71.

Car nous vaincrons, nous en avons la foi profonde,
Pour vous, nos chers petits, et pour l'humanité,
Et la France, debout, à la face du monde,
Chantera ton Noël, ô sainte Liberté.

Le lieutenant Giraud-Mangin

Cet officier de la 11^e compagnie du 1^{er} régiment colonial de campagne composa sa réponse sur le poème même de Jean Aicard :

La Noël aux armées ***Réponse des soldats de France aux petits Français***⁶⁶

À Monsieur Jean Aicard, hommage d'admiration, de remerciement ému d'un lieutenant du 1^{er} Colonial qui s'est permis quelques mutilations à un sonnet du maître.

86

Nous, les soldats, songeant au logis maternel,
Aux ans heureux d'école, où l'on est fier d'apprendre,
Nous avons bien reçu le cadeau rituel
De vous, petits Français, que nous voulons défendre.

La France, en plein combat, sait garder un cœur tendre ;
Elle est le chevalier de l'amour éternel ;
C'est ce qu'aux durs Teutons firent un soir entendre,
Sous le feu des canons, nos chansons de Noël !

Si vous n'avez pas mis, chers enfants, cette année
Votre petit sabot devant la cheminée,
Nous, nous avons pleuré, recevant vos cadeaux.

⁶⁶ Archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, carton 1 S 9, enveloppe n° 9.

Noël, ce cri d'amour est un cri d'espérance !
Oui, nous serons vainqueurs. Criez : Vive la France !
Enfants ! Pour vous, demain, nous prendrons des drapeaux !

L'adjutant E. Hervé

Adjudant au 94^e régiment territorial d'infanterie.

Tranchées de Steenstraete 29 Déc. 1914

Aux enfants de France⁶⁷

en respectueux hommage à Monsieur Aicard.

Dieu vous le rende, enfants de notre chère France,
Anges de nos foyers, au sourire si prompt
Et vous bons écoliers, fiers de notre vaillance,
Vous dont le clair regard nous accompagne au front.

87

Votre arbre de Noël rayonne d'espérance !
L'heure est proche : on aura bientôt vengé l'affront.
Gloire à ceux qui pour vous ont bravé la souffrance,
Gloire à ceux qui sont morts, gloire à ceux qui mourront.

Quand vous les pleurerez au jour de la Victoire,
Vos larmes, vos regrets nimeront leur mémoire
D'un sublime arc-en-ciel d'amour et de beauté

Et vous élèverez sur leur tombe, fleurie
Plus haut, toujours plus haut l'autel de la Patrie,
Le culte de l'honneur et de la Liberté.

⁶⁷ Archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise n° 71.

Le caporal Augustin Parisot

Issu d'une famille d'origine mosellane, Augustin Parisot est né à Metz (Moselle) le 24 avril 1884. Il est décédé à Ludes (Marne) le 19 octobre 1915, à l'ambulance 1/52, des suites de ses blessures et a été déclaré « mort pour la France » ; il était caporal fourrier au 245^e régiment d'infanterie. Il fut décoré, à titre posthume, de la croix de guerre avec étoile de bronze⁶⁸.

En décembre 1914, il avait fait parvenir à Jean Aicard un sonnet, faisant réponse au sonnet écrit comme « lettre des enfants de France à tous les soldats français » :

Merci
au Noël des Enfants de France !⁶⁹
dédié à Jean Aicard

Merci ; nous avons eu, grâce à vous, chers Enfants,
Notre réveil de fête au fond de la tranchée.
Noël ! À votre voix transmise par les vents,
Notre âme a répondu profondément touchée.

Vous n'avez pas voulu qu'il faiblît sous les ans
Le vieux Père Noël à la taille penchée :
Vous l'avez rajeuni de vos joyeux printemps,
De la force de vie, en vos regards, cachée...

⁶⁸ *Journal officiel de la République française*, 13 novembre 1921, page 2976, colonne 1.

⁶⁹ Archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise n° 71.

Vous nous avez donné le meilleur de vos cœurs,
Vous avez affirmé que nous serons vainqueurs,
Noël ! Vous avez mis du soleil dans nos veines.

Et c'est pourquoi, mes Chers Enfants, nous serons forts
Luttant, le cœur à l'aise, au milieu de nos peines,
Pour défendre le sol et pour venger nos morts.

IV — 1916. LE RAPPEL DE L'OR

Durant toute la guerre, le financement des opérations militaires fut une charge considérable pour le budget de l'État. Ayant perdu les ressources des provinces de l'est, envahies, la France devait importer des matières premières et les payer en or. Dès le début du conflit, l'or fut démonétisé, la Banque de France suspendit la convertibilité des billets ; le 2 juillet 1915, le ministre des Finances demanda au directeur de la Banque de France d'ouvrir des guichets dans toutes ses succursales pour que la population vienne y échanger son métal contre des billets ; des Comités de l'or s'organisèrent dans tous les départements et trois cent quatre-vingts tonnes de métal précieux furent ainsi récoltées avant la fin de l'année.

En mars 1916, cette campagne fut relancée. Un Comité national de l'or se forma et fit imprimer une affiche en forme de manifeste :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
COMITÉ NATIONAL DE L'OR
ET DES BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

APPEL

À TOUS les FRANÇAIS et à TOUTES les FRANÇAISES

Le Comité national de l'Or et des Bons de la Défense vient d'être fondé à Paris, par des hommes appartenant à tous les partis, à toutes les opinions, à toutes les professions et à toutes les régions de la France.

La cause qu'il entend servir est une cause nationale.

Il fait appel, avec le concours des Comités régionaux déjà existants ou en formation, au patriotisme de tous les Français, à leur bon sens, à leur raison.

Pour armer nos troupes, pour leur procurer les armes et les munitions qui les protègent, la France a besoin de ressources, il faut les lui fournir, en échangeant tout d'abord notre or contre des billets de banque.

Échanger notre or, c'est épargner une dépense à la France,

Échanger notre or, c'est accroître notre puissance militaire,

Échanger notre or, c'est protéger nos soldats,

Échanger notre or, c'est abrégier la guerre en hâtant la victoire.

Cet échange ne coûte rien à ceux qui ont encore du métal en réserve, mais il révèle la richesse métallique de notre pays. En le montrant nous payons moins cher nos achats à l'Étranger, parce que l'or rassure nos vendeurs.

IL Y A PLUS À FAIRE.

Si vous n'avez pas un besoin immédiat de vos épargnes, achetez avec de l'or ou des billets, les Bons, les Obligations de la Défense nationale et les titres de l'État.

L'achat des titres nationaux est un placement à plus de 5 o/o. Il rend productives des réserves stériles ; il concilie le devoir du patriote et l'intérêt respectable de celui qui s'est privé pour épargner.

Vous fournirez ainsi à notre armée l'argent qu'elle réclame. Elle pourra lutter victorieusement en écrasant l'adversaire qui menace la vie de nos enfants et convoite nos richesses.

FRANÇAIS qui détenez de l'or, vous avez entre les mains la décision des combats futurs et la victoire désormais certaine grâce au nombre et à la valeur des admirables Armées de la France et de ses puissants Alliés.

Ceux qui n'ont pas payé la dette du sang peuvent-ils refuser d'acquitter la dette de l'or ?

Pères, Mères, Épouses, vos Fils, vos Maris demandent des armes qui épargnent leur vie et ménagent leur sang ! Vous ne sauriez rester insensibles à leur appel !

C'est l'Union qui fait la Force. C'est le dévouement de tous à la cause de la France qui nous donnera la Paix par la Victoire.

Jean Aicard, membre de ce comité national mais aussi président du Comité de l'or du Var écrivit un poème, daté du 8 avril 1916, qui fut publié dans *Le Petit Journal*⁷⁰ puis imprimé par le comité de l'or du Var sur une carte destinée à une très large diffusion :

*Le rappel de l'or*⁷¹

Ceux qui mourront là-bas souffrent pour vous défendre,
Bourgeois, femmes et vieux, qui restez au logis.
Ceux qui veillent sur vous n'ont pas votre lit tendre ;
Ils meurent dans des trous que leur sang a rougis.

⁷⁰ *Le Petit Journal*, 54^e année, n° 19483, dimanche 30 avril 1916, page 1, colonnes 3-4. — *Le Gaulois* (51^e année, 3^e série, n° 14079, lundi 1^{er} mai 1916, page 3, colonne 6) en publia les cinq dernières strophes.

⁷¹ Je publie ici ce poème selon l'impression faite par le comité de l'or du Var, de meilleure qualité que la version du *Petit Journal*.

Et vous, les paysans, pour qui la vie est rude,
 Vous peinez pourtant moins que nos soldats au front ;
 La terre, que vous rend si douce l'habitude,
 Ce sont des morts sanglants qui vous la garderont.

Vous, les marchands, nichés dans les calmes boutiques,
 Qui tentent le passant par l'étalage heureux,
 Songez souvent à vos défenseurs héroïques ;
 Puisqu'ils mourront pour vous, vivez un peu pour eux.

C'est votre lit, c'est vos labours, c'est vos négoce,
 C'est vos petits, c'est vous que la France défend.
 Contre des ennemis acharnés et féroces,
 Vous voulez, n'est-ce pas, voir le droit triomphant ?

Mais l'acier des canons et de la baïonnette,
 Qui vous sauve et qui seul fera le droit vainqueur,
 Cet acier, il faut bien que l'or, votre or, l'achète :
 Livrez donc tout votre or, donnez-le de grand cœur.

On ne vous le prend pas, votre or, on vous l'échange.
 Si vous étiez vaincus, l'ennemi le prendrait !
 Le garder pour Guillaume est un calcul étrange...
 Vite, allez le quérir dans le coffre à secret.

L'or est une arme, et c'est notre arme nécessaire
 Pour traquer, pour frapper et chasser l'Allemand ;
 Le cacher, c'est aider contre vous l'adversaire ;
 En priver nos soldats, c'est trahir lâchement.

Le grand crime, aujourd'hui, serait l'indifférence !
 Qui s'enrichit sans rien donner de son trésor,

Voleur de nos blessés, est un traître à la France :
 Ayant besoin de fer, la France a besoin d'or.

Un humble l'a compris. Son fils, son fils unique,
 Est mort là-bas, au front. On renvoie au bon vieux
 De l'or qu'on a trouvé sur l'enfant héroïque :
 Quatre louis ; c'était un trésor glorieux...

Mais ce père sans fils, cet homme à qui tout manque,
 Sait que la France a besoin d'or, toujours, encor,
 Et le voilà qui vient aux guichets de la Banque :
 « Au nom de mon enfant, je veux verser cet or.

« Mettez sur le reçu : *Barret, mort pour la France.* »
 Il ajouta : « Merci », d'un ton reconnaissant...
 Sur cet or glorieux, symbole d'espérance,
 Un signe était visible, une tache : du sang.

Draguignan, 8 Avril 1916

Durant les années de guerre, la Banque de France récolta plus de sept cents tonnes d'or. À la fin du conflit, ses stocks étaient d'environ mille tonnes, soit à peu près leur niveau de 1914.

Jean Aicard, de son côté, poursuivit, autant qu'il le put, sa croisade en faveur du dépôt de l'or des particuliers à la Banque de France. Il le fit notamment à Vichy en août 1916 :

Gala et Conférence. — Tour à tour, célébrités artistiques, politiques et lettres, viennent au cours de cette saison apporter généreusement leur concours pour participer au succès des nombreuses manifestations patriotiques, spectacles et confé-

rences, organisées au profit de toutes les œuvres de guerre, civiles et militaires, locales ou nationales.

Parmi les plus éminentes de ces personnalités, l'illustre poète Jean Aicard s'est révélé depuis la guerre un conférencier des plus éloquents et le public choisi — la plus belle société — en ce moment à Vichy qui a eu le bonheur de l'entendre, lui a montré, par la chaleur de sa réception à son arrivée jeudi soir, sur la scène du hall du grand Casino, et le silence religieux pendant sa conférence, fréquemment soulignée par des applaudissements discrets et unanimes, combien elle aimait et appréciait l'œuvre du grand poète et son admirable dévouement à la patrie.

Le vénérable poète, après avoir gracieusement adressé son salut à la ville de Vichy (si belle et si prodigue à nos chers blessés et qui est, en même temps, la reine des villes d'eaux et la reine des cités hospitalières) a lu de nombreuses pages de ses principales et inoubliables œuvres écrites depuis la guerre en les agrémentant de quelques réflexions et aperçus imagés et de haute valeur.

Passant à un autre sujet, tout d'actualité, l'éminent conférencier a fait un chaleureux appel pour faire affluer l'or dans les caisses de la Banque de France. La salle entière lui a fait une ovation prolongée.

Cette superbe soirée s'est terminée par quelques vues cinématographiques intéressantes de guerre et les hymnes des Alliés, chantés en costumes nationaux, dans un décor impressionnant de champ de bataille⁷².

et son message local fut relayé par la presse nationale :

⁷² *Le Progrès de l'Allier*, 12 août 1916.

Une Conférence de M. Jean Aicard⁷³

LA GRANDE GUERRE

Vichy, 12 août.

La conférence donnée au Casino de Vichy par M. Jean Aicard, de l'Académie française, sur « la Grande Guerre » a eu le succès le plus complet. Devant une salle comble, qui l'applaudissait et l'acclamait, le poète a fait l'histoire sentimentale de la guerre ; c'est-à-dire que de tous les faits et de tous les actes, de l'héroïsme généreux des Alliés et de l'infamie allemande, il a démêlé les causes et montré les résultats moraux. Comme des illustrations, ajoutant leur beauté à son texte, il a lu quelques-uns de ses poèmes de la guerre, écrits au jour le jour, et tout frémissants de l'émotion qui les a inspirés : indignation, mépris, admiration, espoir enthousiaste, orgueil français. Reliant à l'héroïsme de nos soldats les obligations impérieuses qui s'imposent aux hommes de l'arrière, M. Jean Aicard a montré que le devoir financier est aussi inéluctable pour les consciences françaises que le devoir militaire est inéluctable en fait.

L'acceptation de ce devoir rencontre pourtant quelques résistances : « Voici, dit l'orateur, la plus insidieuse des objections : « Donner son or, c'est faire durer la guerre. » Malheureux ! en abrégant la guerre par le refus de l'or, le garderais-tu à la fin, cet or lâchement caché ? Non, tu serais vaincu et dépouillé. Sois donc vainqueur et reste riche ! »

Le conférencier termine au milieu des plus chaleureuses ovations.

Les archives ont conservé le discours que Jean Aicard avait coutume d'insérer à la fin de ses conférences publiques en cette

⁷³ *Le Figaro*, 62^e année, 3^e série, n° 226, dimanche 13 août 1916, page 3, colonnes 2-3.

année 1916 pour inciter ses concitoyens à apporter leur métal précieux à la collecte nationale de l'or⁷⁴ :

Le moment est venu de me rappeler que j'ai l'honneur d'être le Président du Comité de l'Or du département du Var ; en cette qualité, j'ai le devoir de vous parler un instant, pour terminer, de nos devoirs financiers.

Je n'ai certainement rien à apprendre au public d'élite qui m'écoute ; mais il est des choses que nous devons nous répéter à nous-mêmes, chaque jour, afin de répondre fièrement à la parole fameuse : « Pourvu que les civils tiennent ».

Nous ne nous sommes pas réunis ce soir pour n'obtenir comme résultat qu'une exaltation sentimentale passagère, et une recette de conférence au profit des œuvres de guerre ; nous devons emporter d'ici les uns des résolutions raffermies, les autres des résolutions nouvelles.

Rassurez-vous, les poètes ne sont pas des financiers, pas plus que des stratèges ou des tacticiens ; mais ils savent quels sentiments doit soulever dans tous les cœurs la guerre abominable qui nous est faite, et ils savent que l'apport du métal dans le coffre de la France est un des devoirs les plus impérieux de l'heure où nous sommes. Parlons donc de ce qu'on a appelé le devoir financier.

En ce moment, les délégués des divers comités de l'or parcourent les campagnes de France. Ils trouvent de beaux exemples de confiance ; mais aussi parfois des hésitations, des objections, qu'il est bon de connaître d'avance afin de pouvoir y répondre.

Une question revient souvent tout d'abord :

⁷⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XX », discours sur l'or, manuscrit autographe, quinze feuillets.

« Pourquoi verser notre or ?

— Pour assurer le crédit de la France.

— Comment donc ? me fut-il répondu. Vous prétendez que je dois avoir confiance en elle, au point de lui livrer tout l'or que j'ai péniblement acquis et cela pour assurer son crédit ? Il n'est donc pas assuré ? Il y a là, Monsieur, une contradiction qui me trouble.

— Cette contradiction, répondis-je, n'est qu'apparente. Les citoyens de France détenteurs de l'or savent très bien que cet or, retenu chez eux, c'est la richesse de la France ; ils savent que cette richesse existe, parce qu'ils la possèdent, parce qu'ils la voient. Ils veulent rester maître de l'heure où ils la feront apparaître ; et, de là leur légitime confiance dans le crédit français. Mais là aussi est leur faute vis-à-vis du pays.

— Pourquoi ?

— Parce que l'étranger ne voit pas, de ses yeux, cet or, et n'aura la confiance totale nécessaire que lorsqu'il le verra. Il faut que l'or de chacun de nous entre dans le coffre-fort de la France, afin qu'elle puisse dire en posant sur lui sa forte main loyale : « Voilà la base de mes opérations, le fondement de mon avenir, le moyen sûr de la victoire. »

Le courage français paraît au grand jour, l'héroïsme de la France éclate, le monde l'admire. Le sang de nos frères et de nos fils ruisselle partout au soleil ; il crie vengeance. Il faut des canons et des munitions sans cesse renouvelés. Avec quoi les renouvellerons-nous, si nous ne pouvons dire au monde : « Nous avons assez d'or pour payer le fer nécessaire ». Il faut que notre or, lui aussi, brille au plein jour comme l'héroïsme de nos enfants et de nos frères.

Voici la plus insidieuse des objections, trop souvent rencontrée comme un mot d'ordre, si perfide qu'on est en droit de se demander s'il n'est pas d'origine allemande : « Donner son or,

c'est faire durer la guerre. »

Quelle lamentable folie ! Il ne s'agit pas d'abrégé la guerre par le refus de donner à nos soldats, qui donnent leur sang, le fer qui doit les défendre : il s'agit d'abrégé la guerre, avec eux, par la victoire.

Refuser ton or, malheureux, ce serait abrégé la guerre par la défaite française ; et c'est justement ce que tu ne peux pas vouloir.

En abrégéant la guerre par ce moyen, le garderais-tu à la fin cet or lâchement caché ? Non, il te serait volé par l'Allemagne. Tu seras vaincu et dépouillé. Sois donc vainqueur, et reste riche !

En Allemagne, l'État sait ce qu'il possède, parce que l'or y est militarisé comme tout le reste. Les Germains sont forcés d'apporter au trésor commun leur fortune métallique, et tous obéissent ; ils donnent leur or comme certains de leurs soldats donnent leur sang, sous la menace du revolver de leurs officiers.

Ah ! soyons dignes de nobles libertés françaises ! La France ne fait appel qu'à nos intelligences, à nos cœurs, à nos dévouements, à nos consciences. Portons chacun notre or, grosse ou petite somme, à la douce Patrie qui le demande sans l'exiger.

Racontez, quand vous en aurez l'occasion, deux simples anecdotes bien touchantes, et que voici : dans la première, il s'agit d'un fait qui s'est renouvelé plusieurs fois, en divers pays de France. Une vieille femme se présente aux guichets de la banque. Elle y apporte deux cents francs d'or et, très simplement, se retire. On la rappelle :

« Et vos deux billets de cent francs, bonne dame, que vous oubliez ?

— Comment, fit-elle, on donne des billets en échange ? Mais alors... c'était pas la peine de faire tant d'embarras ! »

Quant à la seconde anecdote je l'ai prise également à la réalité, et un de mes voisins du Var en est le héros. Comme on l'invitait à venir entendre la conférence où je devais la raconter pour la première fois : « Non, dit cet homme qui est un rude artisan, un forgeron, je n'irai pas, je me mettrai à pleurer ! »

Voici l'anecdote : un humble... [la suite manque...].

L'action des comités de l'or permit certes à la France de soutenir un effort de guerre considérable, évalué à six fois son budget annuel : ces réserves, déposées dans les Banques nationales de l'Angleterre, de l'Espagne et des États-Unis, garantissent la solvabilité de notre pays, qui conserva ainsi tout son crédit auprès de ses fournisseurs internationaux.

Mais aussi tout déséquilibre budgétaire doit être financé : les autorités instituèrent alors, avec sagesse, un impôt sur le revenu... mais recoururent également à la planche à billets génératrice d'inflation et de ruine des petits épargnants.

V — CORRESPONDANCES DE POILUS

La correspondance reçue par Jean Aicard livre des poèmes composés par des « poilus de 14 ». On n'y trouve pas de chefs-d'œuvre de la littérature, mais plutôt la production de quelques versificateurs très amateurs dans une période très particulière de leur existence. Arrachés par la guerre à leurs familles et à leurs activités professionnelles, ou soldats de profession, ces hommes confrontés à l'horreur et à l'inhumanité de la guerre trouvèrent dans ces exercices littéraires sans prétention l'occasion de parenthèses salutaires. Leur poésie, principalement pa-

triotique, remplit en effet diverses fonctions : substituer la pensée mobilisée par l'écriture à l'action vécue dans les combats, vivre le rêve et l'oubli de la réalité dans la boue et la vermine, procurer un repos à l'esprit après la rage des engagements, trouver un peu de douceur après l'horreur.

J'ai retenu les envois de deux correspondants, très différents l'un et l'autre par leur instruction et leur inspiration : versification laborieuse et populaire chez François Rudet, poésie plus légère et plus délicate chez Jean Bory.

François Rudet

La famille Rudet est originaire de Dordogne et s'installa progressivement à Brantôme à la fin du XVIII^e siècle. François Rudet y est né le 5 avril 1874 au hameau de Saint-Pardoux. Il fit son service militaire au 98^e régiment d'infanterie du 14 novembre 1895 au 26 septembre 1898. Il s'installa dans sa ville natale comme propriétaire-viticulteur. Inventif et entreprenant, il fut nommé chevalier du Mérite agricole par arrêté du 14 février 1911 pour reconstitution de vignobles et nombreux prix aux concours agricoles de la région⁷⁵. Rappelé à l'activité le 1^{er} août 1914, il servit comme infirmier jusqu'à sa démobilisation le 30 janvier 1919.

François Rudet appartient à la première génération de sa famille sortie de l'illettrisme : sa formation scolaire fut rudimentaire. Les deux poèmes qu'il a fait parvenir à Jean Aicard sont écrits dans une langue rugueuse et très populaire ; les préoccupations sont fort quotidiennes, rurales mais frappées au

⁷⁵ *Journal officiel de la République Française*, 43^e année, n° 47, vendredi 17 février 1911, page 245, colonne 3.

coin d'un bon sens paysan formé par des générations laborieuses et fières.

Souvenirs de guerre

à Monsieur Jean Aicard
de l'Académie Française⁷⁶

Chanson moderne
Air connu : *Les Anglichs*

Refrain : Trala la la la la lala la la
En avant les Anglichs
Ah yes very well
Trala...
Vive les Alliés
Dans leur beau projet.

1.
Depuis une semaine
Traqués dans leur repaire
Les Boches, ces poltrons
Abandonnent leur front.
S'en allant pêle-mêle
En faisant leur retraite
Dévastant nos pays
Comme de vrais bandits.

5.
Allons messieurs les Boches
Vous fait's dans vos culottes
Les Alliés réunis
Vous chasseront d'ici
Viv'ment prenez la fuite
Sale race maudite
Prenez vos instruments
Et foutez-nous le camp.

⁷⁶ Archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise n° 71.

2.
Pourquoi cette reculade
C'est-il la bousculade
Qu'infligent les rommies
À ces sales bandits
Car le fait est qu'en somme
D'abandonner Bapaume
Qui d'après leur bravade
Était ville imprenable.

3.
Pourquoi cette mollesse
De laisser la forteresse
Du mont St Quentin
Qui était le soutien
De la ville de Péronne
Située sur la Somme
Où que bientôt trois ans
Ils étaient habitants.

4.
Non contents de ces villes
Récemment reconquises
Chauny, Ham et Tergnier
Ils veulent déloger
Les Boches du territoire
Le fait est bien notoire
Et par un beau matin
Les pousser jusqu'au Rhin

6.
D'un esprit méthodique
Not' Généralissime
Du front tint ce propos
À monsieur Clemenceau
Par voie téléphonique
Il annonça au Tigre
Les Boches furibonds
Ne sont plus à Noyon.

7.
L'Alsace et la Lorraine
Redevieront Françaises
L'Angleterre en revers
La maîtrise des mers
Constantinople aux Russes
La Bulgarie détruite
Et l'Autriche Hongrie
Trieste à l'Italie

8.
Dans leur projet immense
Les Alliés de la France
Ont juré sur l'honneur
Qu'ils sortiraient vainqueurs
De cette guerre odieuse
Qui fera plus glorieuse
La France dont le nom
Parcourt tout l'horizon.

Fait et distribué aux Armées le 20 mars 1917

Poème
*Aux Paysannes Françaises*⁷⁷

Paysannes ! Comprenez ; l'appel que vient de faire
À vos cœurs généreux, le sein du Parlement,
En des mots élogieux et d'un beau caractère
Il vient vous demander tout votre dévouement

À la cause sacrée qu'est notre agriculture
À cette vieille terre que nos envahisseurs
Avaient rêvé jadis d'en faire la souillure
Et faire des Français leurs braves serviteurs

Vous n'avez pas voulu que ce peuple vorace
S'implantât dans vos murs, en noble conquérant.
Vous voulez conserver intacte votre race
Et les mettre à la porte, définitivement.

Vous avez sans douleur et sans aucune plainte
Donné votre or précieux, quand sonna le moment,
Votre époux, votre fils, ainsi que votre gendre
Et vous donnerez plus encore assurément.

Le brabant, la charrue viennent de vous connaître
Car l'absent ne voulait, certes auparavant,
Qu'au labour vous n'eussiez aucun droit de paraître
À moins qu'il ne survînt un fâcheux accident.

On vous recommandait, bien avant la bataille
De rester à la ferme, faire la basse-cour,

⁷⁷ Archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise n° 71.

S'occuper du ménage et soigner la volaille,
Qui régulièrement vous payait chaque jour.

Bon nombre d'entre vous ont rempli leur Devoir
Mais combien y en a-t-il qui sont restées austères ?
Il faut dorénavant, si vous voulez avoir
La victoire complète, changer vos caractères

Toutes sans exception vous devez concourir
Creuser, fouiller, bêcher, semer en abondance,
Retourner cette terre qui produit à loisir,
Pourvu qu'on lui procure une bonne semence.

Que pas une parcelle ne reste à cultiver.
Prenez vos chérubins, avant l'adolescence,
Dites-leur bien souvent qu'ils doivent vous aider
À faire les travaux qu'exige la Défense.

Le sol français possède d'innombrables ressources
Et s'il ne produit pas c'est manque de travail ;
À vous nobles Paysannes qui en êtes la source
De conduire la barque, par votre gouvernail.

L'alouette engourdie par l'hiver rigoureux
Vient de se réveiller, en chantant son refrain ;
C'est la fin des frimas, c'est le printemps joyeux
Qui va faire changer la paille pour du grain.

Ce grain tant réclamé pour faire la mouture
Cette arme indispensable à nos vaillants Poilus
Car l'engin principal est bien la nourriture
Que nous réclamerions, au moment dépourvus

Il est encore temps, dans les terrains fertiles
De semer du froment, à l'arrière-saison
Ne laissez pas vos champs incultes et stériles
Si vous voulez avoir une bonne moisson.

Semez des pommes de terre, légume principal
De l'alimentation, quasiment journalière
De toute vie humaine ainsi que du bétail
Ne demandant aucun travail supplémentaire.

L'Histoire vient d'écrire une page pour vous
Vous donnant le plein droit d'éligibilité ;
Vous êtes suffragettes, Femmes, consolez-vous
Vous serez électrices de votre député.

Et puisque de la terre vous êtes les maîtresses
Tant que vos chers Poilus resteront sur le front,
Je ne crois pas commettre là l'indélicatesse
En demandant pour vous une compensation.

Que tous les noms choisis parmi les lauréates
S'inscrivent au plus tôt à notre *Livre d'Or*
Récompensant les unes, encourageant les autres
Et montrant à chacune que le travail est un trésor.

Et quand viendra la Paix, fruit d'un si dur labeur
Gage de l'avenir, d'une belle auréole,
Vous puissiez accrocher sur votre noble cœur
La croix de Chevalier du Mérite agricole.

Fait et communiqué à M^r le ministre de l'Agriculture le 10 Mars 1917

Jean Bory

Jean-Baptiste-Émile Bory est né le 20 avril 1885 à La Seyne-sur-Mer (Var) où ses parents, ayant amassé quelque fortune en travaillant comme restaurateurs en Indochine, avaient acquis le « château Beaussier ».

D'abord étudiant en pharmacie, il contracta un engagement volontaire de trois ans et fut incorporé en septembre 1903 au 111^e régiment d'infanterie. Renvoyé dans ses foyers le 18 septembre 1906, il se dirigea vers des études de droit, qu'il abandonna vite pour retrouver l'armée, en mars 1908. Il se maria le 21 février 1911 à La Seyne et le jeune couple s'établit à Barjols : Jean y était greffier de justice de paix. Rappelé à l'activité dès la mobilisation générale, il est mort pour la France le dimanche 18 juin 1916, à Chattencourt (Meuse) sur la pente sud du Mort-Homme, tué à l'ennemi. Il était alors sergent au 312^e régiment d'infanterie.

Le 29 octobre 1915, le sergent Bory envoya à Jean Aicard une lettre de présentation suivie de son poème « Aux marraines des poilus » :

Le 29 octobre 1915⁷⁸

Monsieur

Vous m'excuserez de la liberté que je prends de venir ainsi vous importuner, en songeant que je suis un petit poilu de France. Petit rimailleur d'occasion, j'ai traité quelques sujets d'actualité et je serais heureux, en vrai enfant du Midi, que notre poète Provençal daigne me donner son avis.

⁷⁸ Lettre autographe signée de Jean Bory, sergent, « poilu de 14 », à Jean Aicard, 2 pages et poème 2 pages. Archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 893.

Je ne me fais aucune illusion et si je prends cette décision c'est que je suis marié et que si mes vers peuvent être imprimés il me serait agréable en réunissant mes différentes compositions, de laisser à ma femme en même temps qu'un souvenir un petit revenu.

Je vous fais donc parvenir ci-joint un petit poème intitulé : « Aux Marraines des Poilus » me mettant entièrement à votre disposition pour suivant votre désir vous en faire parvenir d'autres.

Je n'ai jamais fait de prosodie et serais très heureux si vous aviez l'obligeance de bien vouloir me désigner dans ce genre quel est l'auteur qui vous paraît le meilleur. Je serais en outre très heureux, pour abréger l'ennui des tranchées, de posséder quelques-unes de vos œuvres.

Sachant qu'un soldat de France ne s'adresse jamais en vain à un Français, je vous prie Monsieur d'accepter mes meilleurs remerciements.

JBory

Aux Marraines des Poilus

Ce matin, au réveil, je me sentis moins seul
Car au pauvre exilé de la terre Lorraine
N'ayant au cœur que douleurs et que haine
Une femme a écrit : « Vous êtes mon filleul. »
Que m'importe à moi qu'elle soit jeune ou vieille,
Jolie, brune ou blonde, que ses cheveux soient blancs ;
Mon esprit l'unira toujours pendant mes veilles
Au tendre souvenir de mes pauvres enfants
Merci Marraine...

Et depuis ce jour-là ses lettres journalières
Ont permis à mon cœur de renaître à l'espoir ;
De doux mots ont chassé les pleurs de mes paupières
Car j'ai compris alors ce qu'était le Devoir.
Le Devoir ! C'est défendre la France tout entière
Que l'on soit du Midi, de l'Est ou bien du Nord
Et de ne pas permettre à une race altière
De venir à jamais profaner ce trésor.
N'est-ce pas, Marraine ?...

Songez que sur le front, luttant avec vaillance
Pour défendre le sol contre l'envahisseur,
Des pauvres orphelins du beau pays de France
Ne reçoivent jamais un mot consolateur.
Et pourtant quelle joie et quelle douce ivresse
Pour celui qui souvent n'a personne à aimer,
Qui ne reçoit rien, pas même une caresse,
De pouvoir au réveil doucement s'écrier :
Bonjour Marraine...

Femmes, filles ou mères, anges consolateurs,
Vous tenez dans la vie une si grande place
Que votre souvenir à jamais ne s'efface,
Qu'un mot de votre main apaise nos douleurs.
Bien que ce souvenir tout le monde le garde
Et que tout comme nous le pauvre orphelin
Pris lui aussi un jour par la dure Camarde
Murmure tendrement lorsque viendra la fin,
Bonsoir Marraine...

Aux Armées le 19 7^{bre} 1915

Notre poète répondit ; il lui fit également parvenir, lors de sa publication en mars 1916, son grand poème philosophique *Le Témoin*. Le sergent-poète l'en remercia, en joignant à sa lettre six poèmes joliment calligraphiés sur des cartes décorées par son camarade Charles Douziech :

Le 11 Avril 1916 ⁷⁹

Monsieur

Vous m'excuserez d'être resté si longtemps avant de répondre à votre aimable lettre et de vous remercier de votre gentil envoi. J'ai lu avec beaucoup de plaisir « le témoin » dont la haute portée philosophique m'a séduit. Petit rimailleur, à l'heure où le canon m'en laisse le loisir, j'ai goûté la noblesse du vers et la richesse de la rime et l'ensemble a été pour moi un réconfort précieux dont je ne saurais trop vous remercier.

Je joins à ma lettre une série de cartes dont je suis l'auteur, en tant que mauvais poète seulement.

Les rimes n'en sont pas riches et je demande pour le pauvre débutant toute l'indulgence du maître.

J'ai compris depuis lors, qu'être poète est un art que tout le monde ne peut pratiquer sans être doué ; qu'il est permis à beaucoup de rimailleur mais que peu, très peu sont appelés à l'honneur de faire vibrer avec talent les cordes de cette lyre humaine.

Excusez le petit poilu de France et recevez, Monsieur, avec tous mes remerciements, l'assurance de mon admiration.

JBory

⁷⁹ Lettre autographe signée de Jean Bory, sergent, « poilu de 14 », à Jean Aicard, écrite le 11 avril 1916, 2 pages, accompagnées de six cartes-poèmes. Archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise n° 71.

À nos aimées

Femmes, joujoux charmants, que toutes vos pensées
Pieusement s'envolent, là-bas, vers les tranchées ;
Que votre joli corps, que votre cœur aimant,
Se gardent inassouvis des baisers d'un amant,
Pour celui qui combat et qui sous la mitraille,
Défendant son pays et votre liberté
Oublie tout : le canon, les balles, la bataille,
Lorsque devant ses yeux votre image a passé,
Pour celui qui, frappé d'une affreuse blessure
Livide, haletant, dans un dernier effort,
Héroïsme sublime en face de la mort
Appelle un camarade et tous bas lui murmure :
« Dis-lui que je suis mort... que c'est pour la patrie...
De ne pas trop pleurer... d'élever les enfants...
D'en faire des Français et des honnêtes gens... »
Et qui meurt en baisant votre photographie.

L'image de celui qu'on aime et qu'on désire,
Doit être le garant de la fidélité,
Car pour le combattant, il n'est pas chose pire,
Que de perdre à jamais ce qu'il a tant aimé.
Aux Armées le 7 août 1915.

La bague du poilu

Cette bague n'est pas, certes, la plus jolie,
Mais elle porte un nom : « La bague du poilu ».
Elle fut ciselée par une main amie,
En songeant tristement au doux bonheur perdu.
Elle rappellera, plus tard, à notre cœur,

Que durant les journées passées dans les tranchées
Elle me procura un peu de vrai bonheur,
En reportant vers vous mes meilleures pensées.
J'ai passé des moments heureux à la fourbir
Et chaque limaillon en est un souvenir.
Cette encoche au chaton ? c'est l'obus qui éclate
Soulevant près de moi un affreux tourbillon !
Cette petite fleur qui tendrement la flatte ?
C'est la certitude que nous nous aimerons !
Elle fut ciselée par une main amie
Et vous l'accepterez comme un tendre présent,
De celui qui, un soir, vous a donné sa vie,
Et qui a juré, toujours, de rester votre amant.

Aux Armées le 29 Août 1915

Fleur de tranchée

J'ai trouvé ce matin, pour fleurir mon amie,
Quelques petites fleurs que l'hiver a laissées...
L'amour a dû savoir qu'elle était bien jolie
Et qu'en les respirant son cœur serait charmé.

Je les ai ramassées dans ce coin de tranchée
Où mon cœur s'étiole depuis de nombreux mois
À cette même place où ma pauvre pensée,
En rêve, l'a revue de si nombreuses fois.

C'est bien peu une fleur, et pourtant quand on aime
La fleur prend aisément la place d'un baiser.
Un baiser, lui, s'oublie dans un moment de haine,
La fleur d'un soir d'amour ne peut que se faner !

Petites fleurs bleutées que ma lèvre amoureuse
Au moment du départ timidement baisa
Dites à mon amie que mon âme est heureuse
En songeant seulement qu'elle vous aimera.

Murmurez à son cœur de garder l'Espérance
Que je lui reviendrai certainement vainqueur :
Et que si je me bats avec tant de vaillance
C'est pour nous assurer un éternel bonheur.

Aux Armées le 26 octobre 1915

Le commandant

En le voyant passer, la bouffarde à la gueule,
Simple et bon enfant, pas pour un sou bégueule,
Les régiments voisins disaient, c'est épatant :
« Cet homme n'a pas l'air ma foi d'un Commandant ».
Et pourtant nous l'aimions, songeur sous ses lunettes,
Errant souvent et seul, sans tambours ni trompettes.
Tout en premières lignes, en disant aux soldats :
« Comment ça va, ce soir, mes braves petits gars ? »
Il était fils du Nord et chose bien étrange
En nous gens du Midi il avait confiance.
Il aimait nos chansons et notre esprit joyeux
Et semblait rajeuni par l'éclat de nos yeux.
Il n'ajoutait pas foi à toutes ces histoires
Dites sur le Midi, lors des premiers déboires.
Il savait lui aussi pour avoir combattu
Au moment où en France l'on se voyait perdu,
Que pour pouvoir calmer l'opinion hors d'haleine
Il fallait qu'on trouvât l'Âne de la Fontaine...

Aussi jeunes ou vieux, pour l'en remercier,
Auraient su crânement se faire massacrer.

Que faut-il aux poilus de notre belle France
Dont les cœurs sont remplis d'une folle vaillance
Pour affronter gaiement de si cruels moments ?
« Avoir un bon papa et être ses enfants ».

Aux Armées le 5 Novembre 1915

L'autre ennemi

L'autre jour, un ami que j'avais rencontré,
Et dont les contorsions m'avaient fort étonné,
Me révéla soudain en toute confiance
Que seul le pou était l'ennemi de la France.
Je me suis mis à rire et je l'ai regardé
Croyant qu'à s'amuser il était décidé
Car il possédait fort cet accent de Marseille
Qui vous fait croire à tout tant il charme l'oreille.
Pendant tout ce discours ses mains confusément
Fouillaient de bas en haut, d'arrière en avant...
Auriez-vous par hasard perdu le portefeuille !
Lui dis-je intrigué... Ce que ma main recueille,
Répondit-il soudain, c'est ce pou scélérat
Qui, du matin au soir, me met dans cet état.
Affolé je m'enfuis. Était-il donc possible
Qu'un pou soit devenu l'ennemi invincible ?
Hélas ! je l'ai appris à mes pauvres dépens
Et à gratter mon corps je passe tout mon temps.
On pourra, croyez-le, se défaire des « Boches »,
Arriver dans leur front à faire des encoches,
Mais ne soyons jamais, sachez-le, assez fous

De croire qu'on pourra se défaire des poux.
Aux Armées le 12 Novembre 1915

Souvenir

Dans mon carnet je possède une fleur
Seul souvenir de mon ancien bonheur.
Et cette fleur jaloux je l'ai gardée
Parce que par toi elle me fut donnée.

Je l'ai gardée car c'est de nos amours
Le souvenir qui survivra toujours
Et que sa vue rappelle à ma pensée
Que ce fut toi qui me l'avait donnée.

Si le malheur veut que dans un combat
Je trouve un jour un glorieux trépas
Que sur mon cœur au moins me soit laissée
La jolie fleur que tu m'avais donnée.

Mais si plus tard il nous était permis
De nous revoir à tout jamais unis
Nous parlerions encor ô mon aimée
De ce beau jour où tu me l'as donnée.

Aux Armées le 15 Novembre 1915

La carrière poétique de Jean Bory fut interrompue par une balle ennemie. Les quelques pièces fugitives publiées ci-dessus feront regretter ce talent simple et intimiste.

VI — 1918. CAIUS MARIUS

En 1918, Jean Aicard eut l'idée de rapprocher la victoire sur les Allemands de Guillaume de la victoire remportée dans l'Antiquité par le général romain Caius Marius sur les envahisseurs Cimbres et Teutons dans la plaine de Pourrières (Var). En revanche, il ne cita pas les victoires des Français sur les troupes de Charles Quint en 1524 et 1536, qui eurent pourtant lieu en Provence, entre Nice-Marseille-Aix, et mirent obstacle aux visées de l'empereur romain germanique : il connaissait pourtant bien cette histoire puisqu'il y fit référence à propos du poète provençal Anthoine Arène.

Caius Marius (157-86 av. J.-C.), quoique d'extraction plébéienne, se fit remarquer par ses talents militaires. Il fut élu tribun de la plèbe en 119 puis préteur en 115. Il épousa, en 112, Julia Caesaris, tante du futur Jules César. Envoyé en Afrique pour y combattre Jugurtha, il fut nommé consul en 107 et défit son rival en 105. En cette même année, les Cimbres et les Teutons remportèrent une série de victoire sur les légions romaines : ils menaçaient alors Rome. Marius obtint le commandement, défit les Teutons dans la plaine de Pourrières (Var) aux environs d'Aix-en-Provence en 102 puis les Cimbres l'année suivante⁸⁰.

Pour parvenir à ses fins, Jean Aicard créa, en novembre 1918, un *Comité Caius Marius* sous les auspices de l'académie

⁸⁰ Pour toutes ces opérations militaires, voir DONNADIEU (A.), « La campagne de Marius dans la Gaule Narbonnaise (104-102 av. J.-C). La bataille d'Aix-en-Provence (*Aquae Sextiae*) et ses deux épisodes », *Revue des études anciennes*, tome 56, 1954, n° 3-4, pages 281-296.

d'Aix-en-Provence et la direction de son président, Auguste Cherrier⁸¹ :

LE COMITÉ
CAÏUS MARIUS⁸²

I
Comité fondateur

L'Académie d'Aix-en-Provence, sous la présidence de M. le Chanoine Cherrier, et sur l'initiative de M. Jean Aicard, de l'Académie Française, membre d'honneur, en sa séance du 26 novembre courant, à la suite d'une communication faite par M. Félix Colomb, conseiller à la Cour d'Appel d'Aix, s'est constitué en *Comité fondateur Caius Marius*, dans le but d'ériger à Pourrières, sur le vestige romain, un monument commémoratif à la fois, de la Bataille d'Aix et des nouvelles victoires remportées par la civilisation sur la barbarie (102 av. J.-C. — 1918 Après). Tous les membres de l'Académie d'Aix font partie du *Comité fondateur Caius Marius*.

M. le Chanoine Cherrier est président du Comité *Caius Marius* et la haute présidence d'honneur est offerte à Georges Clemencau.

⁸¹ Joseph-Auguste Cherrier, docteur en théologie, mort à Aix-en-Provence le 7 mars 1919. Sa notice nécrologique (*Le Mémorial d'Aix*, 81^e année, n° 12, dimanche 9 mars 1919, « Nécrologie », page 2, colonne 3) mentionne qu'il était originaire de Metz, arrivé dans le diocèse d'Aix en 1863 et qu'il avait été aumônier de l'école des Arts et Métiers, de la garnison, de l'école normale d'instituteurs, services distingués par le titre de chanoine titulaire en 1891. Auguste Cherrier fut élu membre de l'académie d'Aix le 15 avril 1872 et il la présida deux fois, d'abord de décembre 1903 à décembre 1905, puis de 1917 à 1919.

II
Comité d'action

Le Comité fondateur, pour entrer sans délai dans la voie de l'exécution, a créé un *Comité d'Action*.

Ce Comité, auquel le Comité fondateur délègue ses pouvoirs, est chargé de l'organisation, de la direction et de l'administration de tous les organes d'exécution : sous-comités, réunions et autres.

Ce Comité d'Action, dont le siège est fixé à l'Académie d'Aix, est composé de 23 membres. Ces 23 membres nommés par le Comité fondateur en sa séance du 26 novembre courant, sont :

MM.

Jean Aicard, de l'Académie Française, membre d'honneur de l'Académie d'Aix, Président.

le Chanoine Cherrier, Président de l'Académie d'Aix et du Comité fondateur.

A. Audibert, président de chambre.
d'Arbaud, publiciste.

Docteur Bertrand, maire d'Aix.
de Bonnacorse, avocat.

Cabassol, Président de Chambre, ancien maire d'Aix et ancien Président du Conseil Général.
de la Calade.

Chauvet (*Mémorial d'Aix*).

Félix Colomb, conseiller à la Cour d'Appel d'Aix.

⁸² *Le Mémorial d'Aix*, dimanche 1^{er} décembre 1918, page 1, colonnes 2-3. Coupures de cet article aux Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 71, dossier n° 137. Publication identique dans *L'Écho des Bouches-du-Rhône*, 68^e année, n° 3571, dimanche 1^{er} décembre 1918, page 1, colonnes 1-4, avec coupures aux Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 63.

Darbès, gérant de l'*Écho des Bouches-du-Rhône*.
Dragon, libraire-éditeur.
Formentin, Trésorier-payeur général honoraire, avocat.
Hammond, Sous-Préfet d'Aix.
Guérin-Long, président du Tribunal Civil.
le Marquis d'Ille.
Larroque, Directeur de la Banque de France.
Raimbault, Bibliothécaire-archiviste.
Payot, Recteur de l'Académie d'Aix.
Pontier, conservateur du Musée.
Sicard, publiciste.
Gabriel Toussaint, ancien magistrat, secrétaire de l'Académie d'Aix.

Pilliard, Directeur du Syndicat d'Initiative d'Aix.

En cas de partage des voix, le Président de la séance aura voix prépondérante. Le Comité d'Action pourra s'adjoindre, avec le consentement préalable du Comité fondateur, les membres auxiliaires utiles, avec les mêmes droits que les premiers.

Les délibérations pour être valables devront être prises par 9 membres au moins. En seconde délibération sur le même objet les votes de 7 membres suffiront.

Le *Comité d'Action* instituera tous les sous-comités qu'il jugera utiles. Les sous-comités locaux se formeront à leur gré.

III

Comité d'honneur

Le Comité *Caius Marius* a créé un *Comité d'honneur* pour la formation duquel il fait appel aux plus hautes bonnes volontés et aux plus puissants concours.

Ce *Comité d'honneur* sera composé de Présidents d'honneur et de membres d'honneur. Monseigneur l'Archevêque d'Aix, M.

le Premier Président et M. le Procureur Général sont immédiatement inscrits, sous réserves de leurs consentements, comme Présidents d'honneur.

Les Membres d'honneur pourront être collectifs : par exemple une ville, une académie, un conseil municipal.

Le Comité d'Aix et les sous-Comités locaux sont chargés d'offrir les présidences d'honneur et de rechercher la collaboration des membres d'honneur.

IV

Membres adhérents

En outre, les Comités et Sous-Comités auront pour tâche permanente de recueillir des membres adhérents. Seront membres adhérents toutes les personnes qui voudront bien collaborer, dans une mesure quelconque, à cette œuvre gréco-latine, nationale, française, humaine.

Le but du Comité *Caius Marius* est d'éterniser, autant que cela peut humainement se faire, au lieu même de la victoire de *Caius Marius* sur la *barbarie teutonnes*, le double triomphe, à deux mille ans d'intervalle, de la *Force du Droit sur la Force Brutale*.

V

Cotisations

Les cotisations pour les Présidents et Présidents d'honneur sont fixés 20 fr. ; pour les membres et membres d'honneur à 10 fr. Les membres adhérents donneront ce qu'ils voudront. Les cotisations seront reçues par les Trésoriers.

La première réunion du Comité d'Action aura lieu le mercredi 4 décembre prochain, à cinq heures du soir, au siège de l'Académie d'Aix, sous la présidence de M. le Chanoine Cherrier, pour la formation du Bureau.

Le but de ce Comité Caius Marius était donc d'élever, dans la commune varoise de Pourrières, sur le vestige d'un monument romain supposé célébrer la victoire du général Caius Marius sur les Cimbres et les Teutons en l'an 102 av. J.-C., un monument commémoratif des deux victoires : celle de Caius Marius et celle des Alliés, toutes deux « remportées par la civilisation sur la barbarie ». Jean Aicard précisa ce projet dans un article donné au *Petit Marseillais* :

Le Monument des deux Victoires ⁸³

En publiant ma lettre adressée à notre grand Français, M. Georges Clemenceau, le *Petit Marseillais* a lancé une idée qui, déjà, est devenue populaire ; celle d'ériger, au lieu précis où s'élevait le *Trophée de Marius*, non loin d'Aix-en-Provence, une Pierre commémorant les deux plus grandes victoires des Latins sur les Teutons.

C'est au bord de la voie aurélienne, au pied de la montagne Sainte-Victoire (B.-du-Rhône), dans la plaine de Pourrières, que cette Pierre se dressera, sur les fondations du *Trophée dédié à Caius Marius*, sur l'antique ciment romain, encore visible au raz-de-terre. Ainsi nous rapprocherons deux dates : « 102 av. J.- C. — 1918. » Elles ont un sens unique : « La civilisation latine oppose à travers les siècles une barrière infranchissable aux invasions de la barbarie teutonnes. »

L'Académie d'Aix-en-Provence, présidée par M. le chanoine Cherrier, et à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, a bien voulu se constituer en comité d'initiative, et créer un comité d'action.

⁸³ *Le Petit Marseillais*, 51^e année, n° 18447, samedi 7 décembre 1918, page 1, colonnes 5-6. Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon offre, dans le carton 1 S 71, dossier n° 137, des coupures de presse ; et, dans le carton 1 S 36, dossier n° 359, des brouillons de cet article.

Ce sont deux premiers *Comités Caius Marius*, et, au moment où nous allons faire appel aux souscripteurs, je crois aussi convenable que nécessaire de bien définir pour eux notre projet, afin qu'ils le puissent adopter en parfaite connaissance de cause.

Ce que nous voulons édifier sur les vestiges de l'*Arc de Marius*, ce n'est pas le monument triomphal dédié à la gloire des Alliés. Ce monument-là, qui aura pour ouvriers les plus grands architectes, les plus grands sculpteurs, ne sera point l'œuvre d'un comité, mais d'un gouvernement, d'un peuple entier, l'œuvre de la France et peut-être des nations fédérées.

Le monument de Pourrières doit être la simplicité même : la constatation paisible plutôt que l'exaltation d'un triomphe. Sa simplicité sera sa beauté. Il ne faut pas qu'il écrase et ensevelisse les vestiges romains ; il faut au contraire qu'il les laisse apparents et les honore. Ces vestiges sont sa raison d'être. Il ne s'établira pas orgueilleusement au-dessus d'eux, mais logiquement sur eux, parce qu'ils sont des fondations et ce dernier mot consacre leur gloire. Le trophée moderne ne se pose sur eux que pour leur rendre témoignage. Et demain le passant, en apercevant la haute Pierre dressée par nous au bord du grand chemin qui va, magnifique, de Paris à Rome, se dira : « Voici, sur la route des siècles, la Borne, symbolique et deux fois millénaire, contre laquelle s'est brisée et se brisera toujours le char des envahisseurs barbares. »

Si l'on pouvait dresser un imposant monolithe sur l'antique ciment romain, je voterais pour le monolithe. Sinon, il suffira de bâtir un mur de rempart, d'aspect puissant, et dans lequel s'incrusteront à mi-diamètre, debout, quatre canons allemands ; reliefs d'acier qui tiendront lieu de sculptures. Pareille simplicité est d'ailleurs commandée pour un monument que défendra seule sa solidité, au bord d'une grand'route, en rase campagne.

Des lettres nombreuses, toutes favorables au projet, ont appelé ces explications. On me demande aussi : « Où peut-on souscrire ? »

Nous pensons que, peut-être, les diverses Académies de Provence voudront se constituer en « *Comités Caius Marius*. » L'*Académie du Var* y a déjà songé. En attendant que soient publiées les adresses des trésoriers, on peut, dès aujourd'hui, adresser adhésions et souscriptions à l'*Académie d'Aix-en-Provence, Comité Caius Marius*.

JEAN AICARD
de l'Académie Française.

Le « Trophée de Marius », situé le long de la voie aurélienne, devenue « nationale 7 », était encore debout au début du XVI^e siècle : constitué d'un socle large et haut, décoré de bas-reliefs et portant une haute pyramide, c'était, en réalité, une antique tombe monumentale. La commune de Pourrières obtint son classement comme monument historique par arrêté du 19 novembre 1910. La pointe de pyramide qui orne la « fontaine vieille » du village, construite en 1575, aurait été récupérée du monument romain alors écroulé.

L'architecte des monuments historiques, François Roustan⁸⁴, assura Jean Aicard de son concours :

⁸⁴ François Roustan (Toulon, 1845-1924), destiné par sa famille à l'architecture, fit ses études à l'École des beaux-arts de Paris puis s'établit en 1870 comme architecte à Marseille : il participa aux chantiers de la cathédrale de la Major, du Palais Longchamp, du conservatoire de musique et de Notre-Dame de la Garde. Il s'installa ensuite à Toulon et fut nommé en 1900 architecte des monuments historiques et conservateur des arts et antiquités du Var. Il était également peintre aquarelliste. Membre de l'académie du Var (1902), il fut également le premier président de la Société des amis du Vieux-Toulon.

FRANÇOIS ROUSTAN, ARCHITECTE du GOUVERNEMENT
MONUMENTS HISTORIQUES
CONSERVATION DES ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART DU VAR
27, RUE VICTOR-CLAPPIER, 27

Toulon, le 15 Novembre 1918⁸⁵

Cher Maître et Ami,

J'ai lu avec plaisir votre lettre à M. Clemenceau, reproduite hier par le *Petit Marseillais*.

Votre idée de consacrer les « deux victoires contre les barbares » à Pourrières (Var) sur les restes du Trophée de Marius — que nous avons fait classer, il y a 10 ans comme monument historique — sera approuvée par tous les Provençaux et je ne doute pas que notre illustre Président du Conseil fasse, à votre projet, l'accueil le plus favorable.

En cas de réussite, ce qui paraît très certain, nous aurez à vous entendre avec notre service des Monuments Historiques qui s'emploiera de son mieux pour vous faciliter la voie et les moyens.

Les restes du trophée de Marius qui émergent à peine du sol de la plaine désolée de Pourrières sont fort peu visités. Grâce à votre initiative, les touristes y feront escale et qui sait s'il ne s'improvisera pas un gardien bénévole, un mutilé peut-être, pour leur faire le boniment.

À vous tout dévoué

F Roustan

Le félibre toulonnais Pierre Fontan fit valoir, avec de bons arguments, qu'un monument en forme de mur serait préférable

⁸⁵ Lettre autographe signée de François Roustan à Jean Aicard (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, 2 pages, pièce n° 97).

à un monolithe :

Toulon, le 16 Décembre 1918 ⁸⁶

[...].

Puis vous avez parlé d'un *monolithe*. Ici j'attire votre attention. J'entends que ce monument doive être très simple, très *un*, sans aspérité, sans rupture dans la composition. Il doit absolument être privé de ces petites femmes sautillantes, armées, comme d'un chasse-mouches, de quelque palme en papier doré et qui peuvent représenter, sur les pendules, aussi bien « la Source » que « l'Aurore », « la Vague », « la Musique », « l'Industrie », « la Gloire » ou « la Paix ». Mais un monolithe pour représenter l'amour, la prière, la gloire et même l'argent de toute notre race provençale, pour être en rapport de dimension avec le paysage en même temps qu'avec la grandeur du symbole, un monolithe devra être très grand, trop grand. Autant déplacer une colline, un *bau*. Et ce serait là un objet assez fréquent chez nous pour qu'il n'attire que peu les regards ni les hommages. Puis ce roc rustique et fruste, sinon sauvage, marquerait peu l'empreinte d'une civilisation. Une telle pierre fait penser plutôt à quelque chose de primitif et de barbare. Les monolithes représentent en Gaule une civilisation très douce et les pays germaniques et hongres en comptent encore plus que la Gaule. Mais au contraire les Romains, puis les

⁸⁶ Lettre autographe signée de Pierre Fontan à Jean Aicard, du lundi 16 décembre 1918, 4 pages. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, enveloppe « Fontan Pierre », pièce n° 159. — Pierre Fontan est né à Toulon le 15 octobre 1882 et y est décédé le 5 avril 1952. Il était fils du célèbre docteur Jules Fontan, médecin général de la Marine. Il fut conservateur du musée de Toulon, membre de l'académie du Var (1916-1952), félibre majoral (1918) et dirigea les *Tambourinaires de Mirèio*. Il a laissé quelques œuvres littéraires et des études sur les faïences de Moustiers, le meuble et le costume en Provence.

Français ont été les plus beaux bâtisseurs de *murs* du monde : le *Mur d'Orange*, le *Pont du Gard*, le *palais des Papes* (qui n'est qu'une série de belles murailles), puis tout l'art de Vauban, les grands murs du *Panthéon de Paris* et l'*Arc de l'Étoile*, etc. etc.

Il me semble que sur une base à grands blocs rustiques, marquant si l'on veut, la construction pélagique, on pourrait élever une belle muraille, flanquée et terminée par des piliers engagés ou des colonnes très simples, très purs, qui marqueraient l'art de Rome et d'Athènes, le tout couronné d'une architrave et d'une belle corniche droite : l'ensemble ferait penser à une porte fermée, un arc de triomphe où l'on ne passe pas. Travaillant en bas-reliefs, simplifiés et symbolisés dans leurs lignes, très à plat pour être enveloppés dans cet ensemble de mur, comme les bas-reliefs des Arcs antiques et aussi les *Sources* de Jean Goujon, les sculpteurs, venant *après* les architectes, placeraient leurs guerriers et leurs trophées. Enfin sur des panneaux, sur des dalles *ad-hoc* serait incisée l'inscription votive rappelant les deux arrêts de la vague barbare. Il serait juste que cette inscription soit en trois langues : française, latine et provençale. L'inscription, comme d'ailleurs le monument, serait à mettre au concours. Avec certaines précautions un concours peut être sincère, si l'on veut faire du beau. [...].

Un peu avant Noël 1918, le projet était esquissé au moins dans ses grandes lignes et le comité définitivement constitué :

Le Comité Caius-Marius ⁸⁷

Sur les vestiges de l'arc de triomphe élevé il y vingt siècles, à Pourrières, pour commémorer la victoire de Caius Marius, sur

⁸⁷ *Je dis tout*, samedi 21 décembre 1918. Coupures aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 47, enveloppe n° 45, pièce n° 184.

les Cimbres et les Teutons, M. Jean Aicard veut ériger un monument pour célébrer la nouvelle victoire de la civilisation : il a intéressé l'Académie du Var à son sujet et cette Compagnie conviait mercredi, quelques notabilités toulonnaises à constituer un Comité en vue de réaliser l'idée de notre poète.

Le Comité qui est effectivement présidé par M. Gondoin, est varois : entendez par là qu'il réunit dans son sein des personnalités représentant les trois arrondissements ; pour faire grand, on adressera un triple appel en français par la voix de Jean Aicard, en italien par celle de M. P. Burdese, consul général d'Italie et en provençal, par la plume du félibre majoral Pierre Fontan, afin d'intéresser à la grandiose entreprise la Provence et l'Italie.

M. Jean Aicard veut le monument imposant, haut et robuste comme un rempart avec des pièces de canon scellées dans le bloc et une inscription ; quelque chose de digne de la Victoire. Il fera sous peu, à ce sujet, une conférence suivie de concert, afin de colliger les fonds nécessaires.

Le prospectus annoncé écrit en français, italien et provençal, publié à la fin de l'année 1918, ouvrit la souscription :

DÉPARTEMENT DU VAR⁸⁸
Comité "CAIUS MARIUS"
constitué en vue de l'érection du
MONUMENT DES DEUX VICTOIRES
à Pourrières (Var)

Provençaux !

⁸⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 71, dossier n° 137, prospectus imprimé sur quatre pages.

Il y a deux mille ans (102 avant J.-C.), les Cimbres et les Teutons, hordes barbares et dévastatrices venues du Nord de l'Allemagne, inondèrent la Gaule. Ils la ravagèrent pendant quatre années, puis se jetèrent sur l'Espagne.

Rome alors, héritière des arts et des philosophies hellènes, apportait à la Gaule notre civilisation ; et notre Provence était la plus brillante des provinces romaines, la *Province des provinces*. Elle en a gardé le nom de PROVENCE.

Les Teutons ou Allemands, en revenant d'Espagne, se ruèrent de nouveau sur la Provence. Ils se préparaient à marcher sur Rome pour la saccager et la détruire ; ils menaçaient cette civilisation latine dont nous sommes les héritiers.

Le Consul romain CAIUS MARIUS, qui avait donné à ses soldats des armes nouvelles, attendait patiemment l'assaut des barbares.

Il les attendait et il les écrasa, non loin d'Aix, dans la plaine qui s'étend au pied de la fière montagne, appelée aujourd'hui *Mont Ste-Victoire*. Dans cette plaine de Pourrières (Var), deux cent mille Teutons, sans sépulture, ont pourri longtemps au soleil. Et dans cette plaine, au bord de la VOIE AURÉLIENNE, chemin de Rome, les Romains élevèrent un Trophée à MARIUS.

De ce monument, détruit par les siècles, il ne reste aujourd'hui que les fondations, des moellons réunis par l'éternel ciment romain, mais à peine visibles à fleur de terre.

Or, voici que deux mille ans après MARIUS, les Teutons, savants restés barbares, ayant ravagé la terre de Gaule pendant quatre années, comme en l'an 102 avant J.-C., viennent d'être vaincus par les Alliés, défenseurs de la civilisation.

C'est pourquoi la Provence, latine et française, veut, sur les débris du Trophée de MARIUS, près de Pourrières, dresser un Trophée nouveau, simple mais imposant, qui consacrera le souvenir des *Deux Victoires*, séparées par deux mille ans, mais

unies à jamais dans l'admiration du monde civilisé, sauvé de la domination barbare.

Pour réaliser cette œuvre, il faut de l'argent.

Provençaux, souscrivez !

Vos fils, les immortels Poilus, furent à la peine. Vous voudrez qu'ils soient à l'honneur.

Noël 1918.

JEAN AICARD
de l'Académie Française.

Cittadini Italiani !

Or sono due mila anni MARIO, l'emulo di SILLA, debellava milioni di barbari ed in una battaglia campale più di due centomila Teutoni lasciavano la vita. La sanguinosa mischia avvenne a Pourrières nel dipartimento del Varo, che faceva allora parte della Gallia transalpina, e nel luogo istesso ove il Console Romano proclamava la sua vittoria, un monumento fu eretto per ricordare ai posteri l'avvenimento grandioso.

La pietra marmorea che doveva ricordare la superiorità del gentil sangue latino sopra i barbari, è scomparsa, ma rimangono le fondamenta, rimane quel buon cemento romano, rinomato quasi quanto i suoi monumenti e le sue invitte legioni.

Ed ad uno spirito colto e géniale, ad un amico dell'Italia, ad un cultore di Roma antica parve opportuno nel 1918 ripristinare, sulle vecchie fondamenta, un monumento che ricordi ai barbari qui, nella Provenza latina e francese, le *Due Vittorie !*

Questo amico nostro — JEAN AICARD — il grande poeta, membro dell'Accademia, Vice-Presidente della nostra « DANTE ALGHIERI », rivolge oggi un caldo appello, al quale, io spero, il pubblico italiano farà buon viso.

Italiani, date il vostro obolo !

PAOLO BURDESE,
R. Console Generale nel Varo.

Bràvi Prouvençau

Li a dous milo an, lei barbare Teuton, après d'agué ravaja la Gaulo durant quatre an, venguèron pica de tèsto vers la « *Provincia Provinciarum* » qu'èro lou païs de nosto Prouvènço. Aqui s'acipèron contro lei legioun romano ounte tenien rèng quantita de Gau-Rouman. Lou generau CAÏUS MARI, menè uno terriblo batèsto, e dins la planuro de Pourrièro, seis armado enfrouminèron lei chourmo assòuvagido. La bello civilisacioun latino, la Gaulo e l'Itàli fuguèron sauvado.

Aro tourna parié, après quatre an d'uno lucho fèro, espetaclouso, lei Teuton, lei Boche, an toumba mourre-bourdou. Seis armado de bregand se soun piei desbrandado e n'an fugi vers soun nis empesta que la Justici aro vai engruna. A Diéu Gràci ! L'auto, la noblo, l'esbrihaudanto Civilisacioun nosto es deliéuro e mounto que-mai au trelus.

Adounc, voulèn marca lou simbèu dei *Dos Vitòri*, renouvelado dous cop, dins nosto Patrio, sus lou meme enemi desoundra. Emé l'Acadèmi d'Ais, au rampèu dòu pouèto J. AICARD, l'Acadèmi dòu Var s'es determinado de basti un mounumen, en testimòni de fièro gratitudo pèr lei valènt vincedou.

Lou rode astra d'aquéu mounumen sara dounc la plano de Pourrièro, en Prouvènço. Lei pèiro sacrado d'aquéu *Vot* s'empielounaran tournamai sus l'antico fundamento de l'*Arc de Marius*. Acó s'atroubara basti au cor dóu terradou, à quàuquei lego d'Ais capitalo nosto, davans l'auto e ilustro rancaredo de mountagnasso qu'a garda lou noum de Santo-Ventùri : *Sainte-Victoire*.

Vàutri tóuti, patrioto, felibre, soucieta, ciéucle, acadèmi emai chambrado dóu Païs-d'O, mandas vosto counsentido e vósti

sòu pèr auboura lèu lou fièr *Triounfle* de l'Ideau mèstre dóu Mau !

PÈIRE FONTAN,
de l'Académie du Var,
Majourau dóu Felibrige.

Le COMITÉ CAIUS MARIUS, qui s'est placé sous le patronage d'honneur de M. GEORGES CLEMENCEAU, Président du Conseil, Ministre de la Guerre et Sénateur du Var, est ainsi constitué pour le département du Var :

PRÉSIDENTS D'HONNEUR :

M. Jean AICARD, de l'Académie Française ; M. BAZIN, Préfet du Var ; M. le Vice-Amiral LACAZE, Préfet maritime ; Mgr. GUILLIBERT, Évêque de Fréjus ; M. BURDESE, Consul général d'Italie à Toulon.

MEMBRES D'HONNEUR :

MM. J.-B. ABEL, Vice-Président de la Chambre des Députés ; REYMONENQ, Sénateur du Var ; VIGNE, Député de Brignoles, Président du Conseil Général du Var.

Président : M. J. GONDOIN, Sous-Préfet de Toulon, Président de l'Académie du Var.

Vice-Présidents : MM. ARDOIN, Archiprêtre de Toulon ; BLANCHENAY, Président de la Ligue Française à Toulon ; BOURGAREL, Président du Tribunal Civil de Toulon ; GUBERT, Président de la Société d'Études archéologiques de Draguignan ; MICHEL, Maire de Pourrières ; REYMONENQ, Sous-Préfet de Brignoles.

Secrétaire : M. Pierre FONTAN, Félibre majoral, Conservateur-adjoint du Musée de Toulon.

Secrétaire-Adjoint : M. BERNARD, Directeur de l'École Rouvière à Toulon.

Trésorier : M. ARMAGNIN, Chef de bureau principal à la Mairie de Toulon.

Membres : MM. AMORETTI, Directeur de l'École municipale des Beaux-Arts, à Toulon ; AUQUIN, Receveur principal des Postes, à Toulon ; Paulin BERTRAND, Artiste peintre, au Pradet ; Gabriel BLOND, ancien Président du Tribunal de Commerce de Toulon ; BOUIS, Président du Conseil d'arrondissement de Brignoles ; DANOY, Mécanicien-Inspecteur de la Marine en retraite, à Toulon ; Docteur FONTAN, Vice-Président de la Société des Amis du Vieux-Toulon ; GUÉRIMAND, Inspecteur primaire, à Toulon ; HENSELING, Conservateur-Bibliothécaire du Musée de Toulon ; MADON, Président de la Société d'Histoire Naturelle, Maire de La Valette ; DE MARTINENG, membre de l'Académie du Var ; MILLOT, Ingénieur-civil, agent général du *Radical* ; MORAZZANI, Capitaine de vaisseau en retraite ; MULLER, Proviseur du Lycée de Toulon ; NICOLINI, Président de la Chambre de Commerce de Toulon et du Var ; PRÈS, Archiviste de l'Académie du Var ; PORCHIER, Rédacteur en chef du *Petit Marseillais* à Toulon ; Commandant RAT, membre de l'Académie du Var ; Docteur REGNAULT, Secrétaire général de l'Académie du Var ; ROSSI, Conservateur du Musée de Toulon ; ROUSTAN, Architecte des monuments historiques à Toulon ; Abbé SPARIAT, Majoral du Félibrige, curé de St-Mandrier ; Docteur VIDAL, Président de la Société d'Agriculture, à Hyères.

Adresser les souscriptions au Trésorier :

M. ARMAGNIN, *l'Oustalet*, Chemin Croix-Vidal, à Toulon s/mer.

Les différents comités Caius Marius établis dans la région procédèrent au recueil des fonds. Jean Aicard lui-même participa à la collecte en organisant quelques événements, comme, par exemple, la soirée donnée à Brignoles le lundi 14 avril 1919 au programme de laquelle figuraient un concert de musique vocale et instrumentale, une conférence de Jean Aicard et

l'interprétation de sa pièce *Les Françaises*⁸⁹. Les fêtes de Solliès-Ville des 7 et 8 août 1920⁹⁰ devaient également financer le Comité Caius Marius mais leur résultat financier fut fort déficitaire !

À la fin de l'année 1918, Jean Aicard composa trois chants patriotiques liés à la victoire du général Marius et probablement destinés à être chantés lors de l'inauguration du monument. *Aicardiana* en a publié deux en langue provençale : *La Grando Guerro*, incipit *Leis brégands d'Allemagno*, et *Fai tirar Marius !*, incipit *Y'a bien douis millo annados*⁹¹. Il en existe un troisième, écrit seulement en français :

Les deux victoires⁹²
Chant triomphal

Air ancien et populaire : *La Marche des Rois*
ou *Marche de Turenne*

Les Allemands,
Il y a deux mille ans,
Marchaient sur Rome à travers la Provence ;

⁸⁹ Voir le programme de la soirée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean-Aicard, carton 1 S 64, enveloppe n° 134, ou carton 1 S 67, enveloppe n° 138. — Quant à la pièce *Les Françaises*, voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 24, 15 avril 2018, « Le théâtre de guerre de Jean Aicard ».

⁹⁰ Pour ces fêtes, voir *Aicardiana*, 1^{re} série, n° 8, « Jean Aicard et Solliès-Ville », pages 93-132.

⁹¹ *Aicardiana*, n° 9, décembre 2014, pages 60-69.

⁹² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XX » : un manuscrit autographe, 4 pages, mise au net

Les Allemands,
Vils troupeaux dévorants,
Marchaient sur Rome, il y a deux mille ans.
Sur leur chemin,
Ce chef romain
Qui les vaincra, — c'est Marius qui s'avance.
Nom triomphal !
Ce général
Les balaira comme un coup de mistral.

Les Allemands,
Après mille et mille ans,
Sont revenus contre Paris et Rome ;
Nos maréchaux,
Aux grands noms triomphants,
Les ont fauchés comme herbe sous la faux.
Consul latin,
Notre destin,
Pour deux mille ans, fut sauvé par toi, grand homme.
Les Alliés,
Émerveillés,
Disent encore : « Il les a balayés ! »

Quand Marius
Vainquit Teutobochus,
Un mont tout proche en rayonna de gloire.
Sur cet autel,
Doré des feux du ciel,

portant quelques rares corrections ; un autre manuscrit, 3 pages, non autographe, belle mise au net avec quelques variantes textuelles, daté à la fin « La Garde, 21 Décembre 1918 ».

Se dresse encor un fantôme immortel.
Grand chef romain,
Tends, de ta main,
À nos poilus ta couronne de victoire.
Grâce aux poilus,
Qui les ont eus,
Ces vils Teutons n'assassineront plus.

Rome éleva
Au chef qui la sauva
Un piédestal qu'ont abattu les âges.
Pieusement,
Sur l'antique ciment,
Provence élève un jeune monument.
Vainqueurs amis,
Restons unis,
Méfions-nous des Teutons toujours sauvages.
Ils sont punis !
Vainqueurs amis,
Sous l'étendard du Droit restons unis.

Drapeaux, flotez !
Et vous, tambours, battez !
Roule, tambour ! Sonne, clairon de France.
Clairon, tambour,
À vos rythmes d'amour
Ont répondu, là-bas, Metz et Strasbourg.
Vous, coqs perchés
Sur les clochers,
Jetez vos cris à l'aurore, à l'espérance !
Cloches, sonnez
Les droits donnés

Par la justice aux siècles nouveau-nés !

Vous, Clairons d'or,
Sonnez toujours, encor !
Noël ! Noël ! Vive France et Provence !
Marche des Rois,
Vieux noëls d'autrefois,
Retentissez dans les cœurs et les voix.

Noël 1918.
La Garde. Var.

Jean Aicard



En raison de l'insuccès financier des fêtes de Solliès-Ville en août 1920 puis de la dégradation rapide de la santé de Jean Aicard jusqu'à son décès le jeudi 12 mai 1921, le projet si bien esquissé n'alla pas jusqu'à son terme et le Monument aux deux victoires ne fut jamais édifié dans la plaine de Pourrières.

Mais la gloire de Marius a été consacrée de son vivant et a survécu grâce à Plutarque qui rédigea sa biographie ; et la Provence latine a toujours tenu en honneur les prénoms Marius et César !

Notes et Documents

| | |
|---------------------------|-----|
| Blanche Poupon | 139 |
| Laurent Halet | 140 |
| Charles Mayol et sa veuve | 141 |
| Eva Dorel | 142 |
| George Laborde | 143 |

Rédacteur : Dominique AMANN

Blanche Poupon

Blanche Allard naquit le 17 avril 1890 à Marseille où son père Victor était notaire. Son grand-père paternel Emmanuel-Auguste, imprimeur-lithographe, fut maire de Marseille du 16 mai 1884 au 26 mars 1887 puis de 1908 jusqu'à sa mort le 2 août 1910. Elle est donc issue d'une famille de notables provinciaux mais aussi, par sa mère, d'un milieu musicien, son grand-père maternel, Auguste Moutin (1821-1900), ayant été un compositeur apprécié :

M. Moutin brillait surtout par la clarté de son harmonie et la rigidité de ses principes musicaux. Il connaissait à merveille la puissance vocale et les ressources instrumentales. Son bagage musical est important. Il a écrit notamment une messe en *sib* exécutée le 6 Janvier 1891 en l'église des chartreux, à Marseille. Et pour la fondation du groupe Cœcilia une deuxième messe, en *ut* mineur, d'une magistrale envergure.

Le regretté défunt était officier d'Académie, directeur honoraire des "Enfants d'Orphée" et membre honoraire de toutes les sociétés musicales du Midi⁹³.

La jeune Blanche suivit les cours du conservatoire de Marseille et y obtint un premier prix d'harmonie. En 1913 elle épousa l'acteur Henri Poupon, né à Marseille le 14 juillet 1884, qui écrivait également des chansons grivoises ou des romances.

Le jeune couple, aux nombreux talents, se produisit sur scène aussi bien dans des revues ou spectacles de chansonniers que dans des comédies ou opérettes.

⁹³ *Soleil du Midi*, 1^{er} octobre 1900.

Dans les années vingt, ils gagnèrent la Capitale et parurent sur diverses scènes. Ils composèrent également des opérettes à succès — *Roseline* en 1924, *Mon neveu de Chicago* en 1928 — dont Henri écrivait le livret et Blanche la musique. Ils produisirent également des chansons pour divers artistes.

Vers la fin des années 1920, les Poupon firent la connaissance de Raimu puis de Marcel Pagnol qui les admit dans sa troupe d'acteurs de cinéma : Henri y tint brillamment des seconds rôles — il fut ainsi le père d'Orane Demazis dans *Angèle*, Napoléon dans *Le Schpountz* ou le Papet dans *Manon des Sources* — et Blanche y interpréta aussi quelques petits personnages.

Blanche Poupon fut une compositrice active. Elle a laissé un grand nombre de chansons patriotiques, de rue, de salon, ainsi que de la musique de danse ; mais aussi des partitions pour orchestre, de la musique de films — *La fille du Bouif* de René Bussy, 1931 ; — des opérettes — *Mon neveu de Chicago*, *Roseline*, *Allez va fada*, — ainsi qu'un opéra, *L'Esclave enchaînée* ; et enfin un peu de musique religieuse.

Henri Poupon est mort à Toulon le 16 février 1953. Son épouse Blanche mourut à la Seyne-sur-Mer le 24 juin 1981.

Laurent Halet

Laurent-Jacques Halet, né à Liège (Belgique) le 25 octobre 1863 et décédé à Paris le 24 février 1932, est aujourd'hui bien oublié. Musicien, il fit carrière comme compositeur et chef d'orchestre.

Il a laissé une œuvre très importante comprenant de nombreuses chansons, des musiques de danse, des partitions pour piano ou orchestre, de la musique de scène, quelques opérettes.

Il fut aussi chef d'orchestre du Concert Mayol puis, après la guerre, de plusieurs music-halls, notamment *Les Folies Bergère*.

Charles Mayol et sa veuve

La famille Mayol trouve de lointaines origines au Luc (Var) que Joseph-Pierre, né en 1771, quitta pour effectuer une carrière militaire : il mourut à Brest le 26 août 1834, adjudant en retraite.

Son fils aîné, Félix-Ambroise, né à Quimper le 8 juin 1817, épousa en 1837 une Lorientaise et débuta une carrière dans la Marine nationale mais mourut à Patras (Grèce) le 31 janvier 1863, alors qu'il était embarqué à bord de *La Magicienne* en qualité de premier commis aux vivres de première classe. Sa veuve s'établit ensuite à Toulon où elle est décédée le 1^{er} octobre 1865. Leur fils aîné, Aimé-Félix, né à Brest le 9 février 1838, fit également sa carrière dans la Marine nationale, comme canonier ; il épousa à Toulon, le 24 novembre 1862, Julie Marie Joséphine Patin et, de leurs cinq enfants, seuls deux garçons nous intéressent ici : Charles né le 21 septembre 1863 et Félix né le 18 novembre 1872.

Charles Mayol s'engagea dans la Marine, selon la tradition familiale : il y fit carrière comme armurier jusque vers 1905. Il avait épousé à Toulon, le 9 juin 1892, Dona Roux.

Son jeune frère Félix parvint rapidement à une grande renommée, au point de racheter en 1910 un cabaret parisien au 10 rue de l'Échiquier (10^e arrondissement) qu'il baptisa *Concert Mayol*. Il confia à son frère aîné Charles le soin de publier les chansons de son répertoire personnel mais aussi celui des artistes de son cabaret. Charles Mayol s'installa donc comme éditeur de musique à Paris et demanda son adhésion à la SACEM le 18 septembre 1908. Après son décès le 16 mars 1910, son épouse assura la succession : la société résida principalement 10 rue de l'Échiquier, dans le 10^e arrondissement parisien. Les Mayol, qui n'étaient pas des éditeurs professionnels, appliquèrent à leurs publications un cotage quelque peu aléa-

toire, si bien que le catalogage de leur production n'est pas aisé.

Eva Dorel

Eva Dorel, de son nom d'artiste, est née Hortense Berthelot à Toulon le 19 août 1880. Son père, Frédéric Berthelot, né à Véron (Yonne) le 12 mai 1839, entra dans la Marine et il y était quartier-maître mécanicien lorsqu'il épousa, le 2 octobre 1866, Rose Garibaldi. Il quitta cet emploi en 1870 et s'installa avec son épouse comme marchand d'habits confectionnés. Trois enfants survécurent : Désirée, née en 1869, qui sera pianiste ; Alexis, né en 1870, qui deviendra architecte ; et Hortense, née en 1880, la future Eva Dorel. Mais Frédéric Berthelot mourut peu avant la naissance de sa dernière fille.

La jeune Hortense s'intéressa tôt à l'art dramatique et entra au conservatoire de Toulon : en 1904, elle faisait ses premières armes dans une société amicale de jeunes gens de la ville, *L'Ut majeur*.

En juillet 1904, elle obtint un deuxième prix de déclamation ; puis un premier prix l'année suivante.

La municipalité lui ayant accordé, en septembre 1905, un prêt d'honneur de huit cents francs, elle trouva un premier engagement à Rouen (1906-1907) et poursuivit sa carrière à Bordeaux (1907-1908), Limoges (1908-1910), Cherbourg (1910-1911).

Elle revint à Toulon durant la première guerre mondiale et ouvrit, en février 1915, un cours de déclamation au conservatoire de la ville. Elle reprit sa carrière à Brest (1916-1917).

Elle revint à Toulon comme professeur de déclamation au conservatoire à partir du 1^{er} janvier 1922 et y enseigna son art pendant plus de vingt ans. Grièvement blessée au cours du bombardement du 24 novembre 1943 vers 13 h 30 alors qu'elle

allait rejoindre ses élèves, elle resta hospitalisée trois mois. Réformée, elle fut admise à la retraite à compter du 1^{er} mars 1946.

Elle a laissé une courte étude sur une actrice d'origine toulonnaise devenue célèbre : *Ève Lavallière, fille de Provence* (Toulon, 1930, in-8°, 26 pages).

Elle est décédée à Toulon le 19 mai 1962.

Georges Laborde

En janvier 1915, Jean Aicard fut sollicité par la famille Laborde, de Toulouse.

Jean Eugène Laborde (1863-1931), professeur agrégé de médecine, enseigna aux facultés de Toulouse et de Strasbourg. Marié à Boucau en 1895 avec Élisabeth Marguerite Ramonbordes (1873-1962), ils eurent trois enfants.

Leur fils aîné, Georges (1895-1962), se présenta au concours d'entrée à l'École navale en juin 1914 et fut classé au 105^e rang. En raison de la survenue de la guerre, l'École navale ne reçut, à la rentrée de 1914, que cent élèves alors que la promotion devait en compter cent cinquante : les cinquante admissibles qui ne purent entrer à l'École furent, toutefois, autorisés à souscrire un engagement dans les équipages de la flotte, ce que fit le jeune Laborde.

Sa mère écrivit donc en janvier à Jean Aicard pour lui exposer la situation critique de ces jeunes gens oubliés⁹⁴. Notre écrivain accéda à sa demande et obtint une tribune libre dans *L'Information* :

⁹⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 9, enveloppe 85 « Guerre 14-18 », lettre autographe signée de M^{me} Laborde à Jean Aicard en date du 6 janvier 1915, 5 pages ; dans la même enveloppe, une autre lettre du 20 janvier, 4 pages. Dans le Fonds Jean Aicard, la correspondance adressée à l'écrivain contient encore deux autres lettres de M^{me} Laborde.

TRIBUNE LIBRE

La petite fleur rouge⁹⁵

En réponse à mon article intitulé *les Cols bleus*, — et à la fin duquel, par parenthèse, il faut lire (dernière ligne) les bittes de remorque et non pas les chaînes, — j'ai reçu, d'une maman, une bien délicieuse et très judicieuse lettre.

Délicieuse lettre, jugez-en ; la mère me parle de son fils ; il a 19 ans, il s'est engagé comme matelot. Elle me dit : « il y a six mois, il avait l'air d'un grand bébé à moustache ; depuis qu'il a enfilé la vareuse et coiffé le bonnet, il a pris l'air trop sérieux d'un capitaine sur qui pèse la lourde responsabilité de son navire. Et de l'Adriatique il nous écrit des lettres enthousiastes et désolées : enthousiastes de ce que ses yeux s'ouvrent sur la vie et sur le monde dans un décor de féerie, — et désolées de se sentir encore inutile. Pensez, Monsieur ! il voudrait bien sauver aussi un peu la patrie, ce garçon ! » N'ai-je pas raison de la trouver délicieuse, cette lettre ? Quelle allègre façon, quelle manière élégante et naturelle de parler du jeune marin sans allusion aucune aux périls qu'il peut courir ! Le bébé à moustache a pris pour de bon l'air d'un capitaine et il veut sauver un peu sa patrie : cela suffit ; la mère française est fière de son garçon. Elle ajoute : « merci encore, merci pour le « col bleu », grand col d'enfant, symbole de la touchante et proverbiale naïveté du marin ; merci pour le pompon rouge, petite fleur d'héroïsme poussée sur le bonnet bleu, crânement. Merci... »

Et maintenant que vous savez pourquoi j'appelle délicieuse la lettre de cette maman, — vous allez voir pourquoi je la trouve judicieuse.

⁹⁵ Coupures de presse aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 8, pièce n° 32 ; article non précisément daté.

Le fils de cette vaillante Française venait, au moment où a éclaté la guerre, de se présenter à l'École Navale et d'être déclaré *admissible*.

Jusqu'à ce moment-là on avait annoncé qu'on prendrait à Navale 150 de nos jeunes gens, on décida de n'en prendre qu'une centaine. Notre jeune admissible, avec le numéro 105 ou 106, après l'oral, se trouva éliminé. Premier désavantage pour lui, du fait de la déclaration de guerre.

On pensait que nos jeunes gens seraient pris sans oral comme à Saint-Cyr et à Polytechnique, comme à l'École de Santé militaire. Il n'en fut rien. Les élèves complètement reçus furent incorporés en qualité de simples matelots mais ils font partie officiellement de l'École Navale, Quant aux autres, on leur a permis seulement de s'engager dans la flotte. « Pourquoi, implore la mère de notre jeune col-bleu, n'avoir pas fait à ce moment-là, une distinction entre les *admissibles* ayant assez bien passé l'oral, et ceux qui n'avaient pas réussi à l'écrit ? Et notez que parmi ceux-ci plusieurs avaient échoué précédemment deux ou trois fois. Et maintenant, quand il va falloir statuer sur l'avenir de ces enfants, ne fera-t-on rien de plus pour ceux qui vraiment avaient fait quelque chose ? Parlez pour nos enfants, Monsieur. »

Certes, les dieux ont eu leurs raisons, sans doute excellentes, et je ne suis pas dans le conseil des dieux, mais — les choses étant ce qui vient d'être dit — il semblerait juste que la réclamation de cette courageuse maman fût entendue. Elle n'appelle aucune faveur, elle demande un peu de justice distributive, et je dis que ses observations, si gentiment présentées, sont judicieuses.

La postulante voudrait qu'on prît à Navale les jeunes gens qui se trouvent dans la même situation que son fils. Elle voudrait que leur avenir fût fixé cette année, quand on devrait

faire passer un examen de circonstance en tenant compte des notes antérieures et de l'interruption des études ; elle voudrait qu'on ne les laissât pas dans une démoralisante incertitude au sujet de leur avenir et que, au contraire, on leur donnât « ardeur et courage dans ce beau métier d'officier de marine qu'ils sauront alors sûrement devoir être un jour le leur... je vous assure, Monsieur, qu'il serait dommage que certains, que je connais, n'entrassent pas dans la carrière... — Votre fils, par exemple, Madame ? — Mais certainement, Monsieur ! »

Voilà, transmises au public, les observations d'une mère qui sait réclamer sans se plaindre. Je souhaite vivement que ces considérations paraissent convaincantes à quelques-uns de mes puissants confrères, à Maurice Barrès, par exemple, qui n'a jamais eu un talent plus sûr, plus pénétrant, plus efficace que depuis l'heure où les cris de la patrie offensée passent par sa voix comme ils passaient par celle de l'admirable M. de Mun.

Le voyez-vous, dans l'Adriatique, sur un de nos bateaux de France, le gentil col-bleu, le grand bébé à moustache, qui a pris des airs de capitaine, depuis qu'il a coiffé le bonnet bleu ? il a 19 ans, et « s'il était né 55 jours plus tard, serait encore sur les bancs du lycée ! » Mais il est là-bas ; il écrit à sa maman des lettres enthousiastes à la fois et désolées, il aime tant la mer et notre marine française ! il se voyait aspirant, avec la casquette où brille la petite ancre dorée ! il est simple matelot et ne le regrette pas, au contraire, il sacrifiera bien des choses, même sa vie, à la douce France ; — mais, sans le dire, il pense que son sacrifice mériterait qu'on ne le privât point du titre officiel d'élève de Navale, qu'il croyait tenir, qu'il tenait, dont la guerre le prive, — que la guerre au contraire aurait pu lui conférer plus tôt... il jalouse Saint-Cyr et Polytechnique... Et je pense qu'il a bien raison, — et je plaide pour lui.

De grâce, Monsieur le ministre de la marine, examinez ce cas

intéressant. Ne pouvez-vous rien, dites, pour le petit matelot, qui, hier admissible à Navale, a été refusé avec le numéro 105 ou 106, parce qu'on a reçu seulement 100 élèves au lieu de 150, à cause de la guerre ? mais regardez-le donc, Monsieur le ministre ; ses yeux brillent d'un espoir sublime ; son grand col bleu de marin rappelle encore le large col d'enfant qu'arrangeait sa vaillante mère sur ses épaules d'écolier ; — et, sur sa fière jeune tête frémit le pompon des marins de Dixmude, la petite fleur rouge, — rouge comme la crête du coq gaulois, rouge comme le sang généreux de l'adolescence française, prête à tous les sacrifices pour nous donner la victoire du droit, de la justice et de l'amour : « rouge petite fleur d'héroïsme poussée sur le bonnet bleu, crânement ».

Jean Aicard usa probablement aussi d'une diplomatie plus secrète auprès de ses nombreuses connaissances... mais le ministère ne revint pas sur sa décision.



Le jeune Laborde entra à École navale dans la promotion 1915. Il fut nommé aspirant le 1^{er} novembre 1916, enseigne de vaisseau de 2^e classe le 1^{er} juin 1917, enseigne de vaisseau de 1^{re} classe le 13 juillet 1918 puis lieutenant de vaisseau le 23 décembre 1922.

Officier breveté de l'aéronautique navale, pionnier de cette époque héroïque d'une aviation militaire encore très aventureuse, il dut interrompre sa carrière à la suite d'infirmités contractées en service ; admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite, il fut rayé des contrôles de l'activité le 27 octobre 1934. Il est mort à Clichy-la-Garenne (Seine) le 20 décembre 1962.

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'académie du Var (30^e fauteuil).